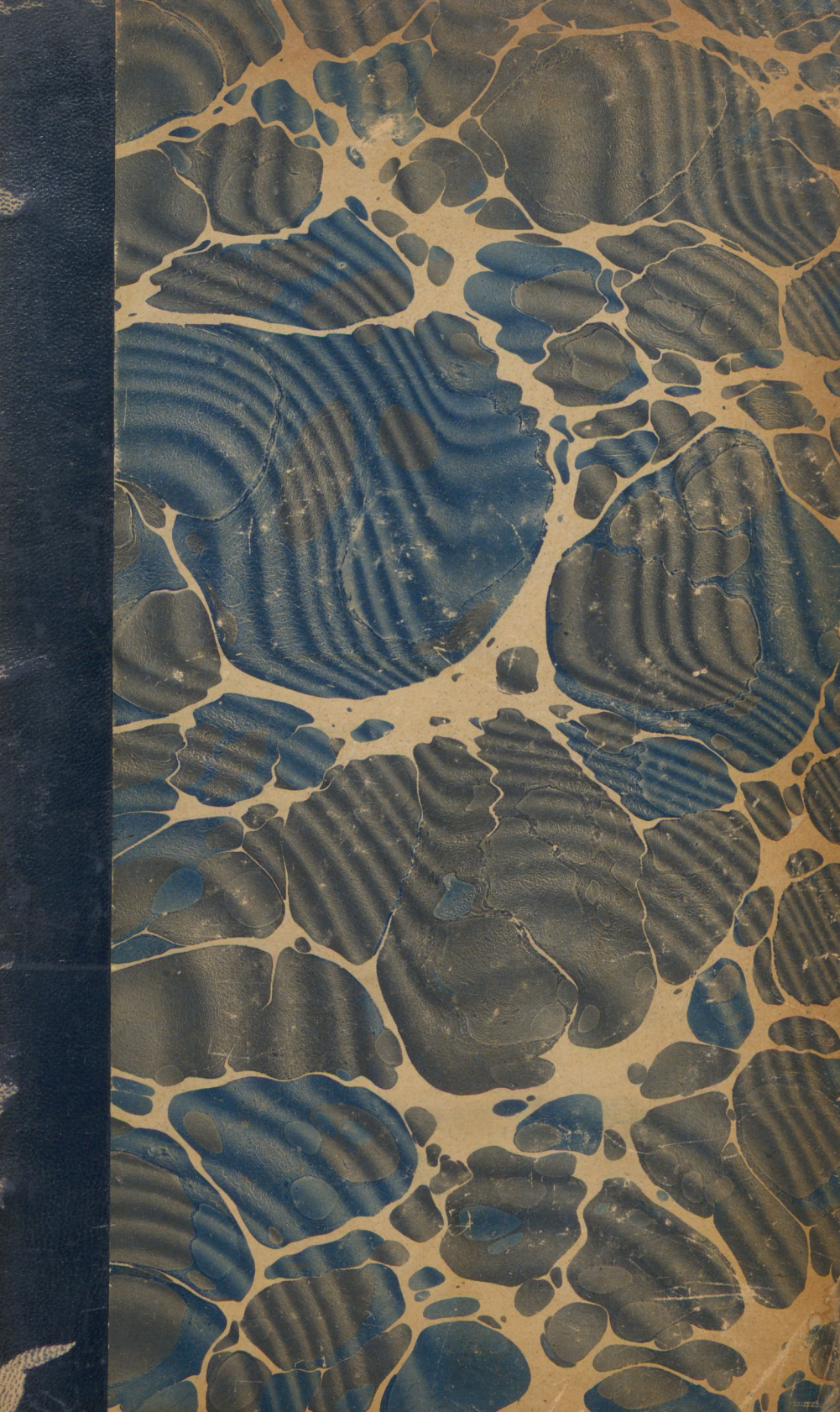
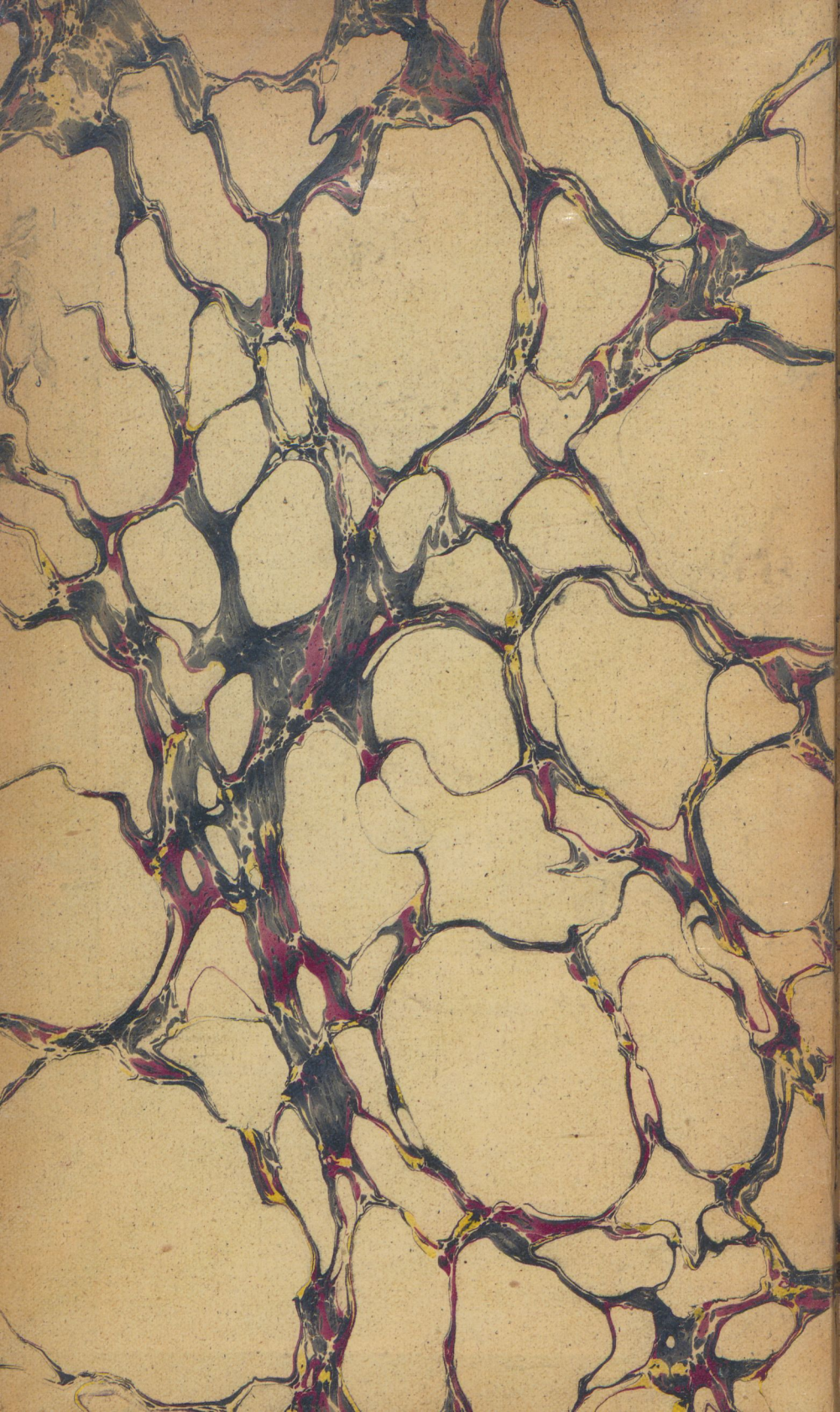
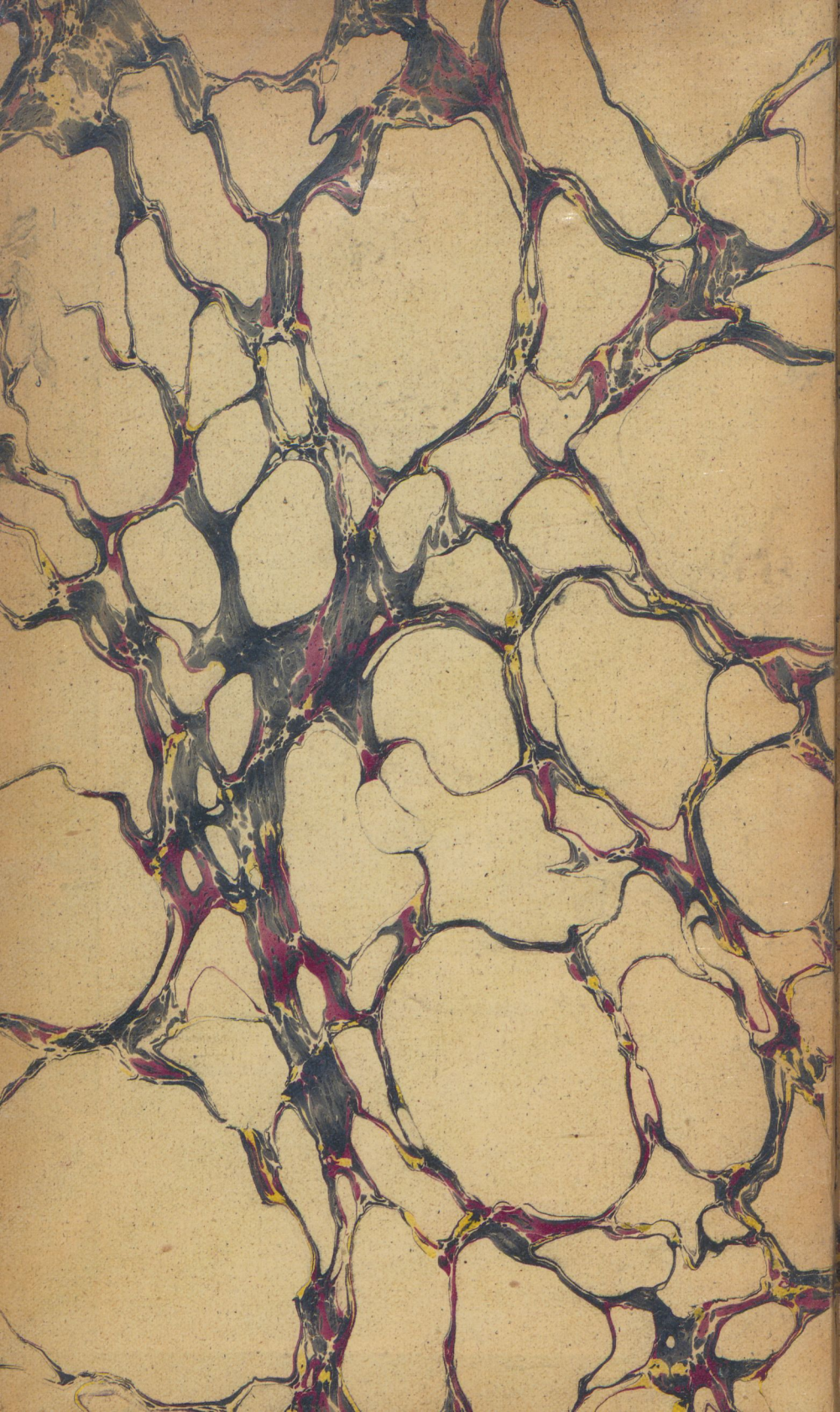
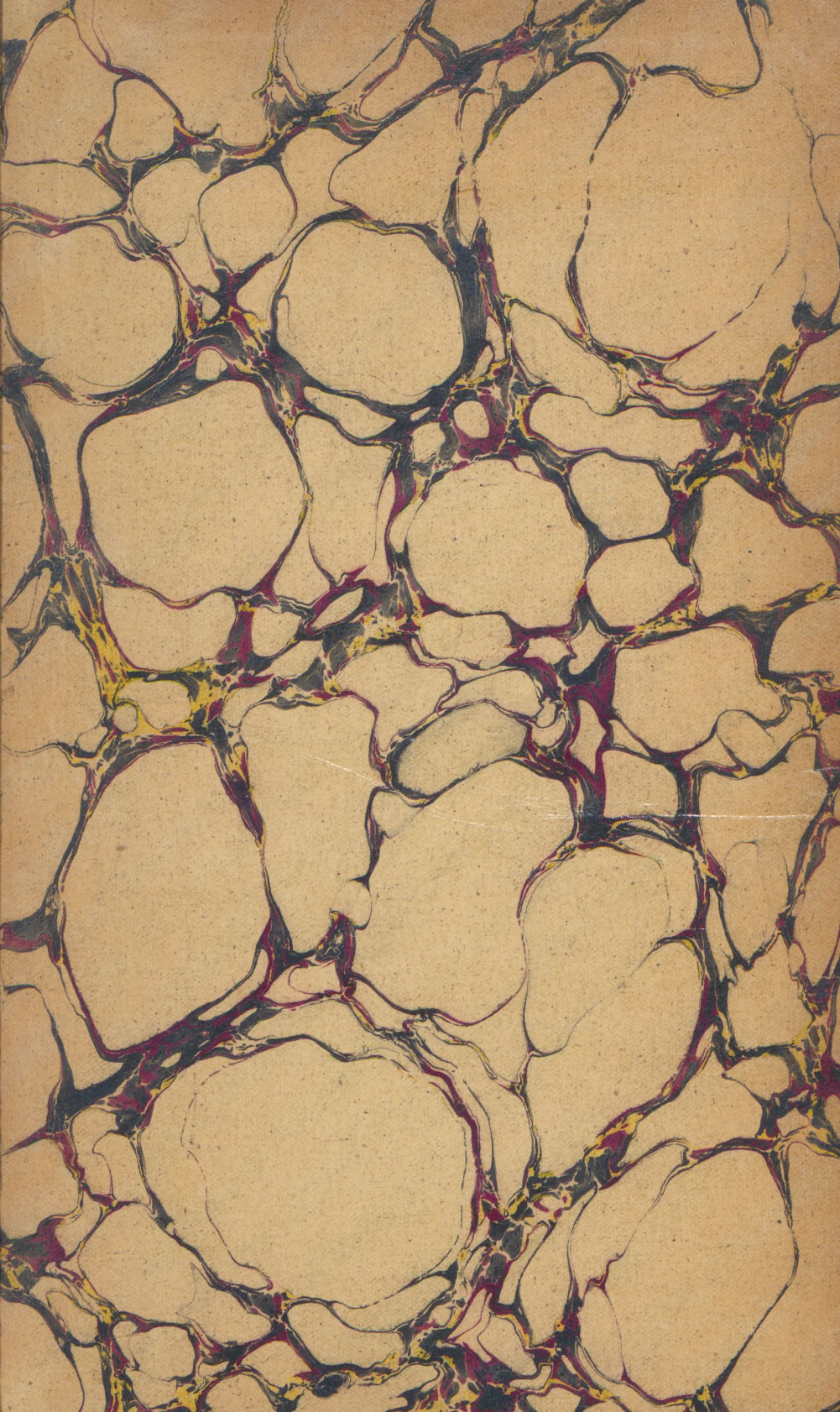










20000 pth
Gt 183
T-101

ANT
XIX
821

A son Excellence
Monsieur le Ministre plénipotentiaire
de S. M. le Roi de Portugal,
très respectueux hommage
d'un ami sincère du Portugal,

F. de Rostiz Rouvier

DEUX MOIS
EN ANDALOUSIE
— ET —
A MADRID

DEUX MOIS

*Tous droits de traduction et de reproduction pour tous pays,
y compris la Suède et la Norwège, réservés par l'auteur.*

A MADRID



S. M. ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE.

24 cmf

R-75.037



GASTON ROUTIER.

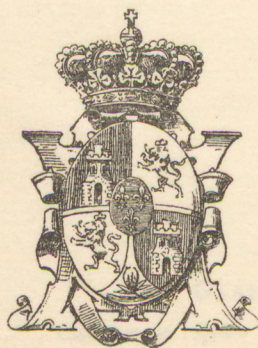
DEUX MOIS

en Andalousie

ET

à Madrid

AVEC GRAVURES HORS TEXTE.



PARIS
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174

1894

DEUX MOIS
EN ANDALOUSIE

A SON EXCELLENCE

LE PRINCE F. DE LÉON Y CASTILLO,

AMBASSADEUR DE S. M. CATHOLIQUE.

Très respectueux hommage d'un écrivain français, qui garde toujours
en son cœur l'agréable souvenir des jours trop courts
passés sur la terre espagnole,

GASTON ROUTIER,

Chevalier de l'Ordre royal de Charles III d'Espagne.

DEUX MOIS EN ANDALOUSIE ET A MADRID.

I.

DE PARIS A IRUN.

J'ai fait pour me rendre en Espagne un grand détour. Désireux d'embrasser au passage mon grand-père, qui habite ses propriétés près de Castres, je me suis rendu de Paris à Albi et d'Albi à Castres ; de Castres, je suis allé à Toulouse, d'où, après y avoir passé la nuit, je suis reparti à neuf heures du matin pour Bayonne et Hendaye.

Je ne regrette nullement d'ailleurs, à aucun point de vue, d'avoir fait quelques heures de plus de chemin de fer. La ligne de Toulouse à Bayonne traverse le plus admirable pays qu'on peut rêver. Des plaines fertiles d'abord, qui peu à peu s'élèvent en monticules couverts d'arbres et de gazon, annonçant qu'on s'approche des Pyrénées.

Septembre touchait à son dernier jour : lorsque j'atteignis vers midi les premiers contreforts des Pyrénées, un soleil radieux inondait de sa chaude lumière la verdoyante campagne. Des trains bondés de voyageurs et d'où montaient vers le ciel d'azur des chants religieux, des

Note de l'auteur. — Chargé par le *Figaro* et l'Agence *Dalziel* d'assister à toutes les fêtes qui ont eu lieu en Espagne à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique et du voyage de Leurs Majestés portugaises à Madrid, j'ai eu l'honneur de représenter, en qualité de Délégué, la Société de Géographie de Lille au Congrès des Américanistes de Huelva. Je tiens à déclarer ici combien j'ai été sensible à cette marque d'estime de la part de mes honorables collègues de la Société de Lille et je les en remercie bien sincèrement.

cantiques sacrés, m'avertissaient que nous approchions du pèlerinage par excellence, de Lourdes. Quel ravissant endroit que celui choisi par la Vierge Marie pour apparaître à une petite paysanne ! Quel site charmant ! De mon wagon, j'aperçois l'église immense élevée à côté et au-dessus de la grotte miraculeuse. Et tout autour, ce sont des prairies d'un vert émeraude ; à gauche, les toits rouges et gris des maisons de la ville s'enfuient ; à droite, des villas grimpent et s'installent de ci de là sur les petites collines qui ceignent Lourdes. Et derrière ces collines riantes se dressent les masses sombres aux teintes bleuâtres, rougeâtres, gris perle et orange, selon les caprices des rayons du soleil et des ombres, des contreforts des Pyrénées. Et plus loin encore, là-bas, voici des cimes couvertes de neiges qui, véritables miroirs de glace, éblouissant la vue, semblent vouloir percer les cieux bleus de leurs arêtes et de leurs dentelures. Parfois un nuage d'un gris de plomb dérobe aux regards du voyageur, emporté par la locomotive, ces cimes étincelantes qui forment le fond d'un panorama enchanteur.

Durant tout le trajet, d'ailleurs, c'est un perpétuel ravissement pour les yeux. Quoi de plus pittoresque et de plus gracieux que les environs de Pau, d'Orthez, de Bayonne ? Sur le versant français des Pyrénées, tout respire la gaieté, la richesse, le bien-être. C'est d'une impression douce, rafraîchissante au moral et au physique, si je puis m'exprimer ainsi !

Nous arrivons à Bayonne à cinq heures et demie environ : il faut changer de train pour Hendaye. Nous traversons l'Adour sur un pont de 268 mètres en treillis de fer : la ville de Bayonne, le port du Boucan, l'embouchure de l'Adour apparaissent à nos yeux. Mais nous ne jouissons pas longtemps de ce spectacle. Il faut franchir le tunnel creusé sous le faubourg de Mousserolles ; enfin nous voici rendus à la lumière ! Un nouveau pont en fer sur la Nive est vite passé ; quelques minutes plus tard, nous apercevons Biarritz.

Le crépuscule commence quand nous passons à St-Jean-de-Luz et quand notre train s'arrête cinq minutes à Hendaye, après avoir traversé un long tunnel, il fait déjà bien sombre. Nous repartons et nous allons sortir de France. Le train passe la Bidassoa sur un beau pont international en pierre : c'est la limite des deux pays. Nous sommes à deux kilomètres et demi d'Irun, nous sommes en Espagne.

II

UNE NUIT A IRUN.

Mes premières impressions en posant le pied sur le sol de l'antique Ibérie ne furent point — il faut bien l'avouer sans détour — tout à fait agréables.

— A qui faut-il remettre mon billet ?

— A moi, me répond le préposé en casquette ; mais d'abord, passez la visite sanitaire.

Bon ! nous sommes en France accusés d'avoir le choléra et de mourir comme des mouches : je ne m'en doutais guère. Enfin, pas d'explications ! Je tâche de me rendre au bureau où l'on passe la visite sanitaire.

J'avise une porte devant laquelle stationne un *guardia civil*, fusil au bras. Pas ici, circulez ! c'est ce que je crois comprendre en entendant grogner le militaire. J'avise un employé en blouse bleue et lui donne une pièce de vingt sous ; il me comprend aussitôt, bien que je n'aie formulé aucune demande : s'emparer de mes bagages et s'enfuir avec force gestes vers le côté opposé de la gare est, pour mon individu, l'affaire d'une seconde. Je me précipite à sa poursuite, très inquiet sur le sort de mes valises. Nous arrivons à un endroit où, à la lueur de trois lanternes à pétrole accrochées au mur, j'aperçois confusément quelques *guardias civiles* (ce sont les gendarmes de l'Espagne) en train de faire ranger à la queue leu-leu tous les voyageurs descendus du train en même temps que moi. Ces gendarmes sont gens aimables. Moyennant quelques pesetas donnés à l'employé chargé de mes bagages, on m'introduit presque aussitôt dans la salle de visite. Là, à une table, sont assis deux messieurs aux casquettes brodées d'or ; ce sont les médecins inspecteurs. L'un d'eux gracieusement m'interroge : je lui dis qui je suis, où je vais. Il me répond : c'est parfait ! Son vis-à-vis me griffonne un bout de papier et me prie de passer devant le guichet

qui est dans la même pièce près de la porte. Derrière la barrière en bois sont deux secrétaires qui me délivrent un certificat de santé, qu'ils me prient de porter dans les huit jours de mon arrivée à Madrid, à la municipalité de la ville. Je donne le nom de mon hôtel à Madrid.

Les formalités ne sont pas finies : il faut maintenant que j'aille faire visiter mes bagages. Les douaniers espagnols ne sont pas méchants, eux non plus. L'employé, qui porte mes bagages, parle avec eux : on n'ouvrira pas mes valises ; mais, comme j'ai dans ma sacoche une bouteille avec de l'eau pour me rafraîchir en wagon, on me la saisit séance tenante. Un douanier très grave me dit en espagnol : « C'est de l'eau de Lourdes, n'est-ce pas ? » Croyant qu'on va me rendre de suite ma bouteille, je réponds : oui !

Là-dessus, mon douanier, de plus en plus grave, me répond qu'une ordonnance formelle défend de laisser pénétrer en Espagne de l'eau de France, l'eau étant le véhicule ordinaire du choléra ; mais qu'il sait fort bien que l'eau de Lourdes est miraculeuse et sainte et qu'elle ne peut qu'attirer des bénédictions sur la tête de ceux qui la boivent. Pour ne pas la répandre sur le sol et commettre un sacrilège, il ne voit pas d'autres moyens de tourner la difficulté que de la boire. Il retire aussitôt sa casquette, me salue et me remercie, empoigne la bouteille et, à même le goulot, la vide d'un trait à mes yeux étonnés.

Maintenant je puis me diriger vers la sortie. Je demande à l'homme chargé de mes valises l'heure du prochain départ pour Madrid. Demain, à onze heures et demie ! Pour le coup, les bras me tombent. Comment, le train nous amène à sept heures et demie à Irun et il faut attendre le lendemain pour continuer notre route sur Madrid ! C'est violent. Je vais interviewer le chef de gare. Il me répond que c'est ainsi parce que ça n'est pas autrement. Le seul rapide pour Madrid part d'Irun à onze heures trente-cinq ou vers midi ; il faut attendre cette heure-là. Me voilà forcé de coucher à Irun.

Mon employé veut bien pour deux pesetas (deux francs) me porter mes valises au plus prochain hôtel : la gare d'Irun est dépourvue le soir de véhicules et il me faut faire huit cents mètres à pied avant d'arriver à une *funda* de premier ordre, qui ressemble à une gargote de trentième ordre de n'importe quel village de Gascogne. Il fait nuit noire et il faut que mon homme crie fort et longtemps pour qu'on ouvre la porte. Un voyageur ! Cela fait un effet extraordinaire. La propriétaire en pantoufles et quatre servantes plus laides et plus sales les unes que les autres accourent pour me contempler. Je pénètre dans

un vestibule où règnent des tas d'immondices et de vieux papiers et chiffons ; je grimpe un escalier en bois que jamais on n'a essayé de cirer, voire de balayer ! On me donne au premier la plus belle chambre, une cellule de trois mètres de long sur deux de large, aux murs blanchis à la chaux, aux carreaux déteints, où un lit en fer et une table boiteuse portant une cuvette forment, avec deux chaises dont la paille est à peu près absente, l'unique mobilier.

La patronne, après m'avoir installé, me demande, dans un français douteux, si je ne veux pas dîner. Je réponds que si et que c'est même une condition *sine qua non* que j'entends lui imposer. La dame me dit alors de venir dans la salle à manger où l'on va me servir.

Mais passons vite : à vouloir décrire ce qu'on mange en Espagne ou plutôt ce qu'on n'y mange pas, je perdrais mon temps et vous ferais perdre le vôtre, amis lecteurs. Laissez-moi vous dire seulement qu'après un repas, où je ne pus avaler les boules de farine humide et pas cuite, qu'on appelle là-bas du pain, ni réussir à couper un bifteck sur lequel mon couteau menaçait de se briser, je dus m'allonger dans un lit plus dur que les banquettes des wagons que je venais de quitter, et où nombre de petites bêtes peu agréables vinrent me tenir compagnie, tandis que le vent hurlait à travers les persiennes et sifflait en passant dans les interstices de ma fenêtre.

Ma première nuit d'Espagne ne fut certes pas assez pleine de charmes pour m'empêcher, à l'aube, de sauter à bas du lit et de me vêtir. Je résolus aussitôt d'aller visiter les environs ; voir Irun et Fontarabie, puisque j'étais condamné à passer une matinée dans cet endroit, était encore le meilleur moyen de passer son temps. Mais sortir d'une funda espagnole avant sept heures du matin est impossible ; les portes étaient fermées et je dus attendre que le bon plaisir des *maritornes* du lieu me les ouvrît.

III

IRUN ET FONTARABIE.

De l'infâme *posada*, où ma mauvaise fortune m'avait conduit, jusqu'à Irun proprement dit, il y a quelques bonnes minutes de voiture et vingt-cinq minutes à pied pour le moins. Il faut franchir un petit pont sous lequel passe le chemin de fer, suivre une longue route ou allée bordée de platanes abritant de loin en loin quelques villas élégantes et de pauvres bicoques. Enfin on arrive à Irun ; on s'en aperçoit bien vite aux cahots précipités de la pitoyable guimbarde qu'on appelle dans ce pays l'omnibus de la gare. Les rues très étroites aux maisons anciennes et parfois curieuses montent et descendent brusquement. Quoi qu'on en ait dit, je n'ai rien trouvé de bien remarquable à Irun ; c'est une petite ville qui évoque en nous le souvenir de Montauban, de Castres..., et encore il faut beaucoup d'indulgence pour oser comparer Irun à Castres ou même à Montauban. L'église est dans le style de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance ; l'hôtel de ville est une lourde construction du siècle dernier. Quant au pavage, il est terrible pour nos chaussures : ce sont de petits cailloux ronds ou plutôt pointus, sur lesquels on déchire ses pieds et qui aident les voitures de la localité à vous briser les reins. D'ailleurs, ces cailloux, plus abominables que ceux de Tourcoing ou de Roubaix, nous les retrouverons, pour notre plus grand malheur, à Madrid, à Cordoue, à Huelva, dans toute l'Espagne.

Rien ne me retient à Irun et je vais visiter Fontarabie. Ma voiture — dois-je appeler ce véhicule une voiture ? — suit la rive gauche de la Bidassoa ; nous apercevons un ancien couvent de Capucins. Enfin les fortifications et les portes à moitié écroulées de cette vieille cité espagnole se montrent à nos yeux. Rien n'égale l'impression de tristesse que produit la vue de Fontarabie : c'est la ville morte dans toute son horreur. Ces grandes et belles constructions aux murs lézardés, aux

portes surmontées d'énormes écussons, avec leurs fenêtres grillées, leurs balcons qui menacent ruine, empruntent à la teinte noire que leur a donné le temps un aspect de désolation profonde. Et puis, dans les rues, aucun bruit ; à peine si un rare passant traverse la chaussée comme une ombre fugitive. Ou encore, au bord de la Bidassoa, large et calme, voilà à l'abri du soleil quelques pêcheurs qui dorment ou qui fument, étendus nonchalamment.

Il existe à Fontarabie une église qui offre cette particularité d'être du style gothique à l'intérieur et du style Renaissance à l'extérieur : pourquoi ? je l'ignore complètement. Le château de Fontarabie, qui date du dixième siècle et dont même les constructions qui dominent la Bidassoa appartiennent à des époques plus reculées, est intéressant à contempler et il faut reconnaître qu'au point de vue du paysage et du pittoresque, l'excursion de Fontarabie vaut la peine d'être faite. Pour ma part, je ne regrette nullement le temps ainsi employé.

Et je dois même avouer que je suis resté plus d'une heure à rêver, près de cette ville qui agonise, à son passé glorieux, à tout ce que ce nom de Fontarabie évoque en notre esprit. La Bidassoa, Fontarabie, que de pages de notre histoire pleines de ces deux noms ! Mais ne faisons pas de pédantisme et constatons plutôt combien varie la fortune, en considérant une dernière fois cette ville aux palais déserts, où semble ne plus habiter que l'ombre des fiers chevaliers, dont les blasons s'en vont en poussière et dont les intempéries démolissent les vieilles et seigneuriales demeures !

IV.

DE MADRID A SÉVILLE. — ENTRÉE DE LEURS MAJESTÉS A SÉVILLE.

Après avoir essayé de mastiquer un effroyable déjeuner dans ma posada, j'ai pris le train — enfin ! — pour Madrid, où je suis arrivé le lendemain vers dix heures et demie du matin. Je vous fais grâce des incidents de mon voyage ; grâce aussi du court séjour que j'ai fait à Madrid, dont je suis reparti le 7 octobre par le train *correo*, précédant de quelques minutes celui qui emmenait à Séville la reine régente d'Espagne et le petit roi Alphonse XIII. Le train royal avait été formé à la station de Mediodia — (gare du Midi) — de la façon suivante : il se composait d'un fourgon, d'un wagon-cuisine, d'une salle à manger, d'un salon de réception, d'une chambre à coucher, d'un salon pour la suite, du wagon de la direction des travaux publics ; enfin, en tête et en queue du train, se trouvaient des voitures de première classe où, indépendamment des serviteurs de la Maison Royale, se tenaient deux compagnies de gendarmes en grande tenue et fusils chargés. On voit par cette précaution que le train royal n'avait rien à craindre des bandits et qu'une attaque aurait été repoussée avec succès. Avouez toutefois que c'est bien espagnol, ce luxe de *guardias civiles* !

Dire que j'ai dormi en allant de Madrid à Séville, serait un mensonge ! A chacune des stations, où nous faisons arrêt et où nous précédions d'une heure le train royal, c'était des illuminations, des aubades, les cris, les rires, les quolibets d'une foule massée le long de la voie ferrée et attendant depuis de longues heures le train qui portait Sa Majesté Alphonse XIII. Parfois de braves andalous prirent notre train pour le train royal et poussèrent des bravos ! et des vivats ! à réjouir les sourds les plus endurcis. Quand ils s'apercevaient de leur erreur, les cris recommençaient de plus belle et parfois un de nos aimables compagnons de route, un journaliste espagnol, leur faisait de la portière un discours bien senti sur les avantages de la République. Ce même peuple qui

criait tantôt *viva el Rey!* criait aussitôt : viva la República, viva Castelar ! Ou bien, un des voyageurs leur criait, toujours par la portière : c'est moi, le roi ! et toute la population lui lançait des plaisanteries gaillardes, qui faisaient fuser de tous côtés de longs éclats de rire !

Quant à dormir, allez donc y songer !

Comme notre train entrait le huit octobre dans la gare de Séville, toutes les cloches sonnaient, des musiques militaires jouaient, le canon tonnait. Sur le quai, une foule d'uniformes de toutes couleurs, officiers, fonctionnaires chamarrés de décorations. Le coup d'œil était pittoresque au possible et la gare, décorée de faisceaux de drapeaux et de tentures aux couleurs espagnoles rouges et jaunes, formait un cadre éclatant à cet assemblage d'uniformes et de costumes aux couleurs criardes. Des pelotons de soldats de ligne en grande tenue, une compagnie de gendarmes à l'uniforme brillant et coquet attendaient, l'arme au pied.

Hors la gare, toutes les troupes de Séville étaient rangées en haies, le long des rues principales. Hussards au costume semblable à peu près à celui des hussards français, gendarmes à l'uniforme rappelant celui de nos gardes-françaises d'avant la Révolution, *guerillas* de ligne avec leur horrible képi en toile cirée, qui a l'air de tout ce qu'on voudra, — mais pas d'un képi !

Ce n'était que drapeaux, oriflammes, arcs de triomphe, maisons pavisées, balcons décorés aux couleurs espagnoles, tapis étalés contre les murailles ! Séville avait un air de fête que je n'oublierai jamais ; ces maisons à la mauresque, avec leurs larges *patios* pleins de verdure et de fraîcheur, aux murs blanchis à la chaux, ou peints en rose pâle, en gris perle, en bleu clair, cette foule bigarrée, les hommes en vestons avec des *sombreros* de paille ou de feutre, les femmes la tête couverte de leurs mantilles, avec sur les épaules des châles de toutes couleurs et de toutes dimensions, tout cela formait un spectacle bien capable de frapper d'admiration et d'étonnement un parisien habitué à nos villes correctes et froides du Nord.

Ajoutez comme fond à ce tableau plein de vie et éblouissant, un ciel d'un bleu profond, d'un azur éclatant, au soleil dont vous n'avez pas la moindre idée en France, au soleil africain. Maintenant, figurez-vous défilant par ces rues pittoresques, tortueuses, mais larges cependant, entre deux rangées de soldats aux uniformes criards, contenant une

foule tumultueuse, un long cortège de cavaliers, de généraux, d'officiers et les voitures royales, simples landaus sans aucun autre luxe que les capotes pleines de fleurs. Devant les arcs de triomphe, de grands trépieds soutiennent des *braseros* où brûle de l'encens. On fait à ce jeune roi de six ans une réception digne d'un demi-dieu !

Sur les avenues et les places poussent des palmiers et des dattiers, une végétation tropicale qui ne laisse pas que de me causer une admiration extraordinaire. Le canon tonne au loin, les musiques jouent ; voilà le cortège royal qui se dirige vers la cathédrale, passe devant l'hôtel de ville, magnifique monument aux façades ornées de colonnes corinthiennes, de riches pilastres, de médaillons, de fleurs, de feuillages et d'arabesques avec une profusion qui frise le mauvais goût.

J'entre à la cathédrale, cette merveilleuse basilique greffée sur la tour mauresque de la Giralda, qui est la plus grande curiosité de Séville. Cette tour est toute en briques et si régulièrement construite que les arêtes en sont aussi vives qu'au premier jour. Elle s'élève tout droit jusqu'à 67 mètres de hauteur, où se trouve une large plate-forme qui supporte une autre tour de 28 mètres terminée par un élégant beffroi et couronnée par une statue colossale en bronze de la *Foi*, tenant à la main le *labarum*.

Je ne suis pas monté ce jour-là dans la tour et pour cause ! Les mesures de police les plus rigoureuses avaient été prises ; la foule était impitoyablement écartée de l'entrée de la cathédrale, qui n'était permise qu'aux personnes officielles. Je ne puis pénétrer dans l'intérieur que quelques instants avant le cortège royal. Dans cette immense cathédrale, ce ne sont par malheur qu'échafaudages et barrières en bois : on répare la nef principale, dont les dimensions énormes me sont ainsi cachées.

A chaque pas, on heurte un gendarme, le bicorne suspendu sur la nuque par la jugulaire et fusil au bras. Enfin voici le chœur, au milieu de la nef centrale ; c'est là que la reine régente et le roi vont écouter le *Te Deum* chanté en leur honneur.

Le chœur est séparé du reste de la cathédrale par une grande grille en fer forgé et doré, ouverte à deux battants ; à l'intérieur se trouvent plus de cent vingt stalles de style gothique, et, plus près de l'autel somptueux, les fauteuils réservés au roi, à la reine, aux jeunes princesses.

Une centaine de prêtres, évêques, enfants de chœur, officiants, envahissent l'espace laissé libre entre les rangées de sièges ; à l'entrée

du chœur, près de la grande grille, on place un dais très riche, porté par quatre prêtres et sous lequel on conduira le roi et la reine à leurs fauteuils.

Les cloches de la Giralda font vibrer les airs, les Suisses frappent le sol de leurs cannes : le roi et la reine régente vont pénétrer dans la Cathédrale. Les orgues jouent, les gendarmes présentent les armes ; voici quelques fonctionnaires en grand uniforme, puis le duc de Medina-Sidonia, grand chambellan de la reine, puis des enfants de chœur et des évêques. Enfin, entre les ministres, à cinq ou six pas de distance, le petit roi, en costume marin, très simple, s'avance tout seul, son grand chapeau de paille à la main. Il a l'air un peu chétif, mais bien portant cependant ; il a la tête forte, mais pas monstrueuse. Avec ses cheveux court frisés, d'un blond tirant sur le roux, il est fort gentil et il a l'air un peu effarouché.

A un certain moment, lorsqu'au milieu de cette nef vide, il aperçoit les trois ou quatre personnes qui ont obtenu avec moi la faveur d'entrer dans la cathédrale, il ne peut retenir un mouvement instinctif de crainte et il se retourne à demi vers sa mère qui, escortée des deux jeunes princesses royales en blanc, le suit à deux pas de distance.

La reine régente, très élégante dans une exquise robe grise de voyage, le rassure d'un sourire et nous jette un regard gracieux. Le petit roi, encouragé par sa mère, reprend sa marche et continue à petits pas de se diriger vers le chœur de la cathédrale, où il ne se figure peut-être pas très exactement qu'on va chanter le *Te Deum* en l'honneur de Sa Majesté Alphonse XIII, par la grâce de Dieu roi constitutionnel d'Espagne : entre nous, il n'a pas trop l'air de se douter que Sa Majesté Alphonse XIII et lui ne font qu'une même personne.

De la Cathédrale, le roi et la reine régente, suivis de leur cortège, se rendent au palais de l'Alcazar, qui est à côté. Ils vont prendre là un peu de repos, avant d'aller assister aux courses de chevaux à l'hippodrome et d'écouter toute la nuit les concerts, les aubades et les chants, qui vont les empêcher de dormir.

Le soir, Séville illumine, une foule immense emplît les rues ; mais l'enthousiasme est très faible ; la population est, je crois, indisposée par les mesures rigoureuses prises par la police. Il est vrai que peu de jours auparavant, un fou a tiré un coup de pistolet sur le général Coëlle, *capitan général*, et frère du sympathique et distingué colonel

Coëlle, président de la Société de Géographie de Madrid ; malgré la gravité de la blessure du général, son état n'a inspiré aucune crainte. Cet attentat, auquel quelques-uns avaient attribué un caractère politique, a sans doute affolé les autorités de Séville, qui ont pris des précautions tout à fait hors de propos.

Il aurait été de bonne politique, au contraire, de permettre à ces populations andalouses, si promptes à s'enthousiasmer, de voir de près le petit roi, le jeune Alphonse XIII, qui est sympathique et aimé à un double titre : comme enfant et comme roi !

Pressé par le temps, j'ai dû partir le soir même pour Huelva, où je suis arrivé le lendemain matin. Mais, avant de parler de mon séjour à Huelva et des fêtes du centenaire de Colomb, en même temps que des travaux du Congrès des Américanistes, je tiens à consigner ici l'agréable rencontre que je fis à Séville de mon très distingué confrère espagnol, M. F. Pérès Mencheta, directeur de plusieurs grands journaux espagnols et correspondant de l'agence Dalziel à Madrid. Je trouverai plus d'une fois encore, au cours de ce récit, l'occasion de parler de cet ami qui m'a rendu beaucoup de services et dont je n'oublierai jamais la bonne grâce et le charmant accueil.

Que de choses aussi me restent à dire sur Séville, perle de l'Espagne ! Nous en recauserons encore à mon prochain retour dans cette ville, où je suis resté dix jours avec la Cour, après les fêtes de Huelva.

V.

HUELVA.

A mon arrivée à Huelva, je ne trouve que très difficilement à me loger ; il me faut faire deux heures de courses en voiture, d'hôtels en hôtels, avant de découvrir dans une maison quelconque, baptisée hôtel pour la circonstance, une mauvaise chambre sans fenêtre et sans jour, presque aussi étroite que celle que j'eus à Irun et certainement plus incommode encore. Coût : 10 francs par jour ! Vous avez bien lu, dix francs par jour !

Le neuvième congrès des Américanistes s'est réuni à Huelva, afin de remémorer le souvenir des pénibles débuts de l'expédition de Christophe Colomb et de faire visiter à tous les savants venus de tous les pays du globe, ce couvent rendu à jamais célèbre de la Rabida, où Colomb, mourant de faim et exténué de fatigue, trouva asile et fut secouru par les Franciscains. On sait le reste et comment, grâce à l'intelligente sollicitude du père Juan Pérez de la Marchena, un nouveau monde a été conquis par la civilisation, ou plutôt selon une heureuse expression, comment le monde fut alors *doublé* !

Mais, si au point de vue historique et même pittoresque, on ne pouvait choisir localité mieux située qu'Huelva pour y tenir les séances du Congrès des Américanistes, il faut convenir aussi que cette petite ville commerçante et prospère, n'était pas préparée à recevoir l'affluence des visiteurs attirés par les fêtes projetées pour le séjour de Leurs Majestés. On a calculé qu'environ 30.000 étrangers et visiteurs, venus des provinces voisines, ont afflué à Huelva pendant ces fêtes ; dans une ville de 18.000 âmes, cette foule de nouveaux venus a causé une perturbation profonde.

On mange à Huelva une cuisine inconnue dans les pays civilisés : un seul hôtel passable, même remarquable par ses constructions et ses jardins, se trouve dans ce port andalou. Je lui dois une mention

spéciale, ne serait-ce que pour engager nos compatriotes à ne pas aller se faire écorcher vif par le propriétaire de cet hôtel, qui a usurpé un nom immortel pour en faire l'enseigne d'un repaire de bandits fin de siècle. Il faut dire, pour faire bien comprendre l'importance de ces quelques lignes de panégyrique, qu'avant comme après le Congrès on est nourri et logé à Huelva pour le prix énorme pour l'endroit de 7 à 8 francs par jour. A l'hôtel en question — (je n'y suis point descendu, grâce à Dieu ! car il n'y avait plus de place) — on a pour la circonstance fait payer la chambre 60 francs par jour, sinon plus, le déjeuner 4 francs, le dîner 6 francs et la bouteille de vin qui vaut 25 centimes dans le pays, 3 francs ; plus le service, les bougies, à des tarifs inconnus même des hôteliers de San Remo.

Mollement étendue le long d'un rivage aride et désolé, entourée de petites collines pittoresques, mais généralement dénudées, Huelva mire ses coquettes maisons blanches à un étage dans les flots jaunes et nauséabonds de l'immense baie formée devant elle par le confluent des *rios* Tinto et Odiel. La rade est la partie la plus remarquable d'Huelva : malheureusement, à l'embouchure des deux rivières réunies se trouvent des amas d'alluvions qui ont formé une barre dangereuse ; la difficulté de franchir la passe de Saltès empêchera toujours les gros vaisseaux de venir jusqu'à Huelva et ce port très bien abrité tend à se combler de plus en plus.

Un endroit charmant de cette petite ville, dont les habitants, s'ils n'ont pu créer d'un coup de baguette magique les hôtels et restaurants nécessaires à un tel surcroît de population, n'ont rien négligé cependant pour rendre agréable notre séjour, c'est le Cercle Mercantile et Agricole, très bien installé, où un bal nous a été offert et où nous avons pu, tant qu'a duré le Congrès, nous considérer comme chez nous.

LE CONGRÈS DES AMÉRICANISTES. — ARRIVÉE DE LEURS MAJESTÉS

A HUELVA.

La première séance du Congrès des Américanistes a eu lieu le 7 octobre dans le couvent de la Rabida, dont nous avons déjà dit deux mots et dont nous ferons plus loin une description plus détaillée.

M. Canovas del Castillo, arrivé à Huelva le 5 octobre, a présidé la séance d'ouverture et prononcé un remarquable discours, où il a fait l'historique de la découverte de l'Amérique et démontré que les moines de la Rabida et de Palos ont été les principaux auxiliaires de Christophe Colomb. Il a terminé en disant que l'Espagne ne refusera jamais sa protection aux grands hommes de l'étranger.

Après la séance du Congrès un déjeuner a été offert à la Rabida aux Américanistes par les autorités locales. Une grande table était dressée dans la galerie haute pour le plus grand nombre des convives et une autre table se trouvait dans le réfectoire même où Christophe Colomb avait reçu l'hospitalité.

Mais je ne veux pas entrer dans le détail des séances du Congrès et de toutes les fêtes données en l'honneur de Colomb et des Américanistes : aussi bien je risquerais de remplir des pages inutiles et oiseuses. Le Congrès des Américanistes, fort nombreux, a tenu, je crois, trois séances à peu près régulières, mais si courtes, si remplies par les discussions byzantines que soulève toujours, hélas ! la constitution du bureau, que chaque fois il a fallu lever la séance au moment même où l'on allait commencer à faire quelques communications. On ne peut d'ailleurs s'amuser et travailler ; et, en vérité, à Huelva, nous avons eu trop de fêtes, trop de cérémonies et de banquets, pour pouvoir nous occuper sérieusement des questions si intéressantes mentionnées au programme du Congrès.

La présidence d'honneur du Congrès revenait de droit à M. Antonio Canovas del Castillo, dont j'aurai l'occasion de reparler et dont on ne saurait trop admirer le talent oratoire et la merveilleuse puissance de travail. M. Canovas del Castillo a présidé en Espagne durant les mois d'octobre et novembre 1892 le Congrès des Américanistes à Huelva, le Congrès juridique-ibéro-américain à Madrid, le Congrès littéraire, le Congrès pédagogique, le Congrès commercial, le Congrès militaire, le Congrès géographique hispano-américain ; il a présidé un nombre inouï de banquets et de cérémonies ; il a inauguré l'exposition historique hispano-américaine ; et il n'a laissé passer aucune occasion de prononcer de superbes allocutions, éloquentes et imagées, dignes de tous les éloges ! Pour ma part, je dois avouer qu'en voyant cet illustre homme d'État déjà âgé, voyager, inaugurer, présider, faire des discours, sans avoir l'air de ressentir la moindre fatigue, je me suis demandé le plus sérieusement du monde si le mot surmenage n'était pas un vain mot. La seule explication qui m'ait à peu près satisfait, c'est que surmenage ne doit sans doute pas trouver sa traduction en Espagne, où tous les extrêmes se touchent et où l'on voit M. Canovas del Castillo dépenser sans effort plus de vigueur intellectuelle et physique qu'un jeune homme, et un portefaix andalou, qui n'a fait que griller des cigarettes tout le long du jour, refuser de porter une valise le soir, sous prétexte qu'il en a déjà porté une le matin !

Le président effectif du Congrès était M. Antonio Maria Fabié, sénateur, ancien ministre de Ultramar ou des Colonies, homme d'esprit et de talent, et qui, ainsi que les secrétaires du Congrès, MM. Justo Saragoza et Eduardo Toda, méritent tous nos compliments, pour leur obligeance à l'égard des membres du Congrès.

Parmi les Congressistes présents à Huelva, délégués des Sociétés conviées à ces fêtes de la découverte du Nouveau-Monde, je remarque MM. Antoine d'Abbadie, le docteur Hamy, Oppert, de l'Institut de France, Adam, délégué du Ministère de l'Instruction publique, le docteur E. Chappet, vice-président de la Société de géographie de Lyon, Jean Dupuis, l'explorateur du Tonkin, le comte de Saint-Saud, auteur d'un remarquable ouvrage sur les Pyrénées, Gabriel Marcel, Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de géographie*, le baron de Baye, Guignard, de la Société française d'archéologie, Bastard, Bacqua, le chanoine Cazeaurang, le docteur Macé, le docteur Soulié, de Lyon, le docteur Jaubert, Drouet, ancien président des Antiquaires de Normandie, Pasquier, de Surgères, de Molens, le baron de Barghon

de Fort-Riom, homme érudit et écrivain distingué, représentant le Puy-de-Dôme, Chandon, de Poli, d'Aubépine, le sculpteur Soldi, dont les œuvres sont si estimées à Paris, l'abbé Tendron, d'Angers. Tels sont les nombreux compatriotes que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Huelva et à Madrid.

Parmi les Congressistes étrangers, je remarque MM. Zeller, Hellmann, Fastenrath, Kunne, Hoefliger, de l'Allemagne; Palma et Guido Cora, de l'Italie; mon aimable confrère Müllendorff, de la *Gazette de Cologne*, le savant baron de Nordenskiöld, dont le nom seul indique l'origine, MM. Fabricius, Irens-Bergh, danois; M^{me} Soledad Acesta de Samper, déléguée de la Colombie, le professeur Storm, le docteur Georges Falkiner Nuttal, de Baltimore, MM. Zolrist, Claparède, de Genève, Laubat, de Belgique, et enfin M^{me} la comtesse Ouvaroff, présidente de la Société d'archéologie, et ses deux charmantes filles. J'en passe et des meilleurs, la mémoire humaine étant bornée.

On peut voir par la liste ci-dessus, incomplète forcément et où je n'ai pas compris les délégués espagnols présents au Congrès et fort nombreux, non plus que les représentants officiels de toutes les puissances américaines invitées au Congrès et qui y assistaient, ainsi que l'ambassadeur d'Italie, que la plupart des nations avaient tenu à honneur de coopérer brillamment à ce Congrès et à célébrer par les œuvres scientifiques de leurs représentants une date unique dans l'histoire universelle. Les mémoires inédits présentés au Congrès et dont le manque de temps a empêché la lecture formeront plus de six volumes *in-quarto* que le gouvernement espagnol s'est engagé à publier. Attendons donc pour juger le Congrès de Huelva l'apparition de ces volumes qui, je le crains, se feront attendre assez longtemps.

J'ai eu l'honneur de déposer, au nom de mon illustre et regretté ami M. Altamirano, ancien vice-président de la République du Mexique, et au mien, quelques exemplaires de mon ouvrage sur *Le Mexique*, paru dans le *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, sur le bureau du Congrès des Américanistes.

*
* * *

Je suis arrivé à Huelva le 10 octobre au matin et j'ai pu assister ainsi à l'arrivée de Sa Majesté la Reine d'Espagne, sur le croiseur *Conde del Venadisto*, suivi par les escadres des diverses puissances réunies à

Cadix pour honorer les fêtes du 4^me Centenaire de la découverte de l'Amérique. Malheureusement la barre de Saltès a empêché la plupart des gros cuirassés de pénétrer dans la baie de Huelva ; l'*Amiral Baudin*, le plus grand bâtiment de guerre, est forcé ainsi de retourner à Cadix, tandis que son commandant M. Maréchal monte à bord du *Vautour* et vient s'ancrer en face d'Huelva. Le *Vautour* et le *Dragon* sont les seuls navires de guerre français en rade d'Huelva.

Vers cinq heures du soir, le croiseur royal entre dans la baie d'Huelva, salué par les coups de canon des escadres. Mais Leurs Majestés ne descendront à terre que le lendemain.

La veille, un grand banquet avait eu lieu à l'hôtel Colomb, sous la présidence de M. Canovas del Castillo. Signalons au dessert deux toasts remarquables portés par deux compatriotes : en réponse à un verbeux toast de M. Hellmann, délégué allemand, buvant, en espagnol germanisé, à l'*Allemagne, alliée naturelle de l'Espagne*, M. Adrien Planté, maire d'Orthez, qui possède admirablement la langue du Cid, a obtenu un véritable succès en exprimant avec chaleur et élégance les sentiments de sincère amitié que tous les Français ont pour les Espagnols, leurs frères latins ! Ensuite, notre savant membre de l'Institut, M. Oppert, qui a autant d'esprit que d'érudition, a porté un toast bien amusant et bien spirituel à M. Canovas del Castillo, à la *cuisinière* qui a si bien su organiser les fêtes d'Huelva. On a ri, mais tout le monde a compris.

Après le banquet, qui a été magnifique (trois cents couverts), nous nous sommes rendus au bal du *Cercle du Commerce et de l'Agriculture*, où toute la société de Huelva est venue nous faire fête. Nous avons admiré plusieurs gracieuses danseuses, au type andalou bien caractérisé.

VII

VISITE AU MONASTÈRE DE LA RABIDA.

Mais avant de parler du débarquement de Leurs Majestés et des fêtes qui suivirent, laissez-moi vous conter l'excursion que je fis, le 10 octobre, dans la matinée, au monastère de la Rabida et vous donner une description sommaire de cet édifice historique.

Le couvent de la Rabida s'élève sur une des collines pelées qui avoisinent Palos, sur la rive du Rio Tinto, en face d'Huelva ; il faut, pour s'y rendre, prendre une *lencha* à voiles ou à quatre rameurs et traverser la baie, ce qui demande une grande heure. Vu de loin, le couvent offre un aspect très pittoresque ; la côte basse, marécageuse, toujours envahie par la mer aux heures de marée, n'offre aucun point d'atterrissement facile ; on y a construit, par conséquent, un débarcadère magnifique en l'honneur de la reine régente et c'est là un immense progrès qu'on a réalisé. Auparavant il fallait se faire transporter à dos d'homme pendant près de trois cents mètres avant de mettre pied sur un sol à l'abri des eaux.

Le gouvernement espagnol, à l'occasion de l'inauguration du monument remarquable qu'il a élevé à Christophe Colomb, sur l'esplanade qui se trouve derrière le couvent, en face de la croix modeste au pied de laquelle celui qui donna un monde à l'Espagne vint choir, à demi-mort de faim et de fatigue, suppliant qu'on prît soin de son petit enfant, le gouvernement espagnol, dis-je, a accompli autour du couvent de la Rabida, de véritables tours de force. Des routes ont été tracées du débarcadère au couvent, contournant la colline sur laquelle le vieux monastère dresse ses murailles lézardées, des routes avec remblais et bordées de platanes et autres arbres à qui, je l'espère, Dieu prêtera longue vie. De ci de là, sur les flancs de la colline, des parterres de fleurs ont été dessinés ; autour du monument, un véritable jardin anglais a été ébauché. Avec le temps, avec des soins, si les Francis-

cains habitent et restaurent ce couvent qui est, après tout, une vaste construction facile à aménager, car elle a été restaurée en grande partie par les soins du duc de Montpensier, il est à prévoir que les plantations faites à l'occasion du centenaire pourront prendre racine et changer en riante oasis cet endroit désolé. Mais je ne dois pas cacher que la question de l'irrigation me semble bien difficile à résoudre en cet endroit ; et cependant il faut absolument de l'eau pour ces plantations récentes qui, lors de l'inauguration du monument de Colomb, le 12 octobre, avaient déjà les feuilles jaunies et flétries, tout l'air de mourir de soif sous le soleil torride.

Le monastère proprement dit se dresse sur la colline, masquant, aux visiteurs qui viennent du débarcadère, la croix au pied de laquelle Colomb se laissa tomber. Une porte plein-cintre donne accès dans le *patio* qu'entourent des quatre côtés des arcades ; au premier étage, une longue galerie sur laquelle s'ouvrent des cellules dont les fenêtres laissent apercevoir un magnifique panorama : à droite, c'est l'océan et la baie d'Huelva ; à gauche, dans le lointain, les cîmes de la Sierra Aroche.

Au fond de la galerie, les visiteurs trouvent une grande salle carrée au milieu de laquelle est placée une table, très ancienne et très curieuse ; c'est là que l'on s'inscrit. Dans cette salle habitait autrefois le prieur Juan Perez de la Marchena ; on y remarque un portrait de Colomb et quatre tableaux qu'y a fait porter le duc de Montpensier lorsque, en 1859, il fit restaurer le monastère près de tomber en ruines. C'est, en effet, à la générosité du duc de Montpensier que l'Espagne doit de posséder encore ce monument glorieux de son passé.

La chapelle du couvent est modeste et imposante à la fois par le cachet austère de son architecture.

Le monument de Colomb est une grande colonne élevée sur un soubassement en pierres formant une pyramide avec seize degrés et une rampe aux quatre angles ; le pied de la colonne qui doit avoir trente mètres en plus du soubassement, est octogone ; à douze mètres à peu près se trouve un balcon en saillie avec, pour supports, quatre proues de navire dorées ; puis, se dresse le fût cannelé en pierre, terminé par des feuilles d'acanthé gigantesques et une couronne royale en bronze, portant un gros globe terrestre à jour, sur lequel court une inscription dorée et que surmonte une croix.

Devant ce monument, à droite, une très jolie tribune a été édifiée en pierres de taille pour permettre d'y installer le pavillon sous lequel

s'abritera, le 12 octobre, la famille royale d'Espagne. Il est à souhaiter que tous ces travaux, qui ont dû nécessiter des dépenses énormes, ne soient pas condamnés à une destruction prochaine : il appartient aux Franciscains, à qui la reine régente vient d'en faire un cadeau royal, d'entretenir, avec un soin jaloux, ces vestiges de l'époque la plus glorieuse de l'histoire de l'Espagne, ce monument de Colomb, qui deviendra pour les Américains un lieu de pèlerinage obligatoire.

VIII

LES FÊTES D'HUELVA.

Après cette digression, revenons à nos moutons, c'est-à-dire au récit des fêtes dans l'ordre où elles ont eu lieu.

Le 11 octobre, à dix heures du matin, la reine régente d'Espagne a débarqué *incognito*, laissant à bord du *Conde de Venadisto* le jeune roi et les infantes. Aucun honneur officiel n'a été rendu à la reine à ce moment.

A onze heures, on a chanté le *Te Deum* à l'église de la Conception.

La reine est remontée à bord du croiseur *Conde de Venadisto* et à une heure Leurs Majestés ont débarqué officiellement. Depuis le môle jusqu'à la place de la *Merced*, les gendarmes (*guardia civil*), les carabiniers, les hussards et deux bataillons du 50^e régiment d'infanterie, faisaient la haie, au son des cloches et au bruit des salves d'artillerie.

A deux heures, au palais de la Députation provinciale, sur la place de la *Merced*, ont été reçus solennellement les fonctionnaires civils et militaires et les personnages officiels. Cette réception a eu lieu dans la grande salle du trône, tendue de velours rouge.

La reine a pris place sous un dais de velours cramoisi. Elle portait une ravissante robe, dont la jupe était en soie gris-perle, rehaussée de broderies d'argent, et le corsage en soie et dentelles noires. Sur la tête, la couronne royale en diamants. A ses côtés se tenait le petit roi Alphonse XIII, vêtu de blanc, un chapeau de paille à la main. Un peu en arrière, les deux infantes, toutes gentilles, en rose pâle.

Le duc de Medina-Sidonia, assisté de M. Canovas, du général Primo di Rivera et de l'amiral Béranger, a présenté d'abord à Leurs Majestés les dames étrangères, puis le Corps diplomatique composé seulement de l'ambassadeur d'Italie et des ministres plénipotentiaires des Républiques de l'Amérique du Nord et du Sud, la députation provinciale et enfin les officiers de marine espagnole, très nombreux en ce moment à Huelva.

A trois heures et demie, Leurs Majestés paraissaient sur le balcon du palais, qui était tendu de velours rouge. La foule les a acclamés. Le jeune roi a salué à plusieurs reprises ; l'enthousiasme était à ce moment indescriptible. Le défilé du cortège historique a commencé aussitôt. Les chars allégoriques étaient fort beaux : celui des vendangeurs a été très applaudi. Des jeunes filles se détachaient du cortège et offraient à la reine régente et au roi Alphonse XIII des fleurs et des produits agricoles d'Huelva et des environs.

Leurs Majestés se sont rendues, à cinq heures, à l'hôtel Colomb, où se tenait la séance solennelle de clôture du Congrès des Américanistes. L'ancien Ministre des Colonies, président du Congrès, a retracé, en quelques paroles éloquentes, les travaux de cette réunion extraordinaire. Le président d'honneur, M. Canovas del Castillo, a ensuite remercié, au nom de S. M. la Reine, les membres du Congrès du brillant concours qu'ils ont apporté aux fêtes du Centenaire.

A neuf heures du soir, à l'hôtel Colomb, il y a eu une grande réception au cours de laquelle les membres du Congrès ont été présentés à la reine régente. Un bal a suivi la réception.

Au cours de cette soirée, nous avons pu nous entretenir avec le commandant Maréchal, qui a bien voulu nous donner sur sa mission *officielle* les détails suivants :

« Le gouvernement français ayant reçu une invitation diplomatique d'envoyer des navires de guerre à Huelva à l'occasion du Centenaire de Colomb, j'ai reçu l'ordre de venir ici avec quatre navires, dont l'*Amiral Baudin*, le *Vautour* et le *Dragon*. Il est exact, comme on l'a dit, que je n'ai eu à remettre à la reine aucune lettre autographe du président Carnot. Suivant les ordres que j'ai reçus, j'ai dit à la reine, en lui étant présenté ce soir même avec les autres chefs des escadres étrangères : — « Je suis chargé par le Président de la République » française et par le gouvernement français de féliciter Votre Majesté » des brillantes fêtes d'Huelva et de la remercier d'y avoir invité les » marins français.

» Le président Carnot et le gouvernement de la République font des » vœux sincères pour le bonheur de Votre Majesté, du roi Alphonse XIII » et de la famille royale, ainsi que pour la grandeur et la prospérité de » cette noble et généreuse nation espagnole. »

» Je dois ajouter, nous a dit le commandant Maréchal, que Sa Majesté s'est montrée franchement charmante et qu'elle a causé longuement avec moi. »

IX

INAUGURATION DU MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB

SUR L'ESPLANADE DE LA RABIDA.

La reine a signé le lendemain matin, 12 octobre, jour anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, un décret concédant le monastère de la Rabida aux Franciscains. Sa Majesté a conféré la Toison d'Or au duc de Véragua, descendant de Christophe Colomb ; elle a ensuite accordé leur grâce à cinq condamnés à mort et à tous les condamnés pour délits de presse ou délits électoraux ; enfin, elle a accordé de nombreuses remises de peines à des condamnés de droit commun.

La reine a déclaré que le 12 octobre serait à l'avenir jour de fête nationale.

A onze heures, la reine régente, le jeune roi et les princesses se sont embarqués sur le croiseur *Conde de Venadisto* et se sont rendus au couvent de la Rabida pour présider à l'inauguration du monument de Christophe Colomb, dont nous avons donné plus haut la description.

Les officiers des escadres anglaise, allemande, russe, portugaise et américaine ont été transportés au couvent de la Rabida par le torpilleur français le *Dragon*, qui a été mis obligeamment à leur disposition par le commandant Maréchal et dont le commandant Fautrad a fait les honneurs avec une bonne grâce et un tact qu'on ne saurait trop louer. Inutile d'ajouter que cette courtoisie toute française a été très remarquée.

Mais je demande la permission de consigner ici un de mes souvenirs de voyage les plus agréables : la rencontre de notre marine de guerre à l'étranger cause toujours à nos cœurs français une émotion poignante et agréable à la fois. Nous sommes, en outre, envahis d'une patriotique fierté en voyant la façon irréprochable dont sont tenus nos vaisseaux

de guerre, la discipline, le maintien, l'air jovial et énergique de nos marins. Il est rare que nos officiers de marine ne soient pas des hommes du monde, de conversation charmante, de grande érudition. Pour ma part, tous ceux que j'ai connus jusqu'à ce jour m'ont fait la meilleure impression ; et, en disant que les navires, faisant partie de l'escadre française envoyée à Huelva, étaient les mieux tenus et les mieux commandés que j'ai vus, je ne ferai certainement pas un petit éloge de leurs chefs et de leurs équipages.

Le *Conde de Venadisto* est arrivé à une heure à la Rabida, après avoir mis près de deux heures pour traverser la baie. De l'instant où le croiseur royal a levé l'ancre jusqu'à celui où il a mouillé en face du monastère, la rade n'a cessé de retentir des coups de canon tirés en l'honneur de Leurs Majestés. Plus de mille coups de canon nous ont déchiré les oreilles, chaque navire tirant des salves ; et les coups de canon se suivaient, partaient ensemble sans relâche, ébranlant l'atmosphère et produisant un tapage assourdissant. Quand la reine et le roi sont montés dans l'embarcation qui les mène à l'embarcadère, dont j'ai déjà parlé, et qui avait été décoré de tentures rouges et jaunes et de drapeaux pour la circonstance, les batteries de terre ont fait chorus avec les canons des vaisseaux et le vacarme a redoublé.

Leurs Majestés ont été reçues au pied du débarcadère par M. Canovas del Castillo, par les ministres et les personnages officiels amenés auparavant par le *Pielago*.

Leurs Majestés sont montées dans un landau attelé de quatre belles mules noires, originalement pomponnées à la mode andalouse. L'attelage gravit en quelques minutes la colline, au sommet de laquelle se trouve le couvent de la Rabida. Sur les pentes arides de cette colline on a planté, pour la circonstance, un certain nombre d'arbustes, dont les lignes viennent aboutir au jardin qui environne le monument de Colomb situé sur l'esplanade, derrière le monastère.

La reine régente s'est rendue d'abord à la chapelle et a entendu la messe, puis elle a pris place dans la tribune officielle pour assister à l'inauguration du monument ; à la place royale, on avait installé un dais très élevé garni de rideaux de velours rouge bordés de glands jaunes ; derrière Leurs Majestés, le mur était tendu de magnifiques tapisseries anciennes. Tout autour de cette tribune, les bannières espagnoles flottaient en grand nombre. La reine, le jeune roi et les infantes ont été acclamés. La reine portait une robe de soie noire avec devant

et tablier en soie gris-perle et dentelles noires. Les infantes étaient en rouge ; le roi Alphonse XIII portait un costume de matelot blanc.

Le président de la Société colombienne a prononcé un discours, et, après lui, l'évêque de Badajoz a pris la parole.

A quatre heures, les canons ont tonné sur les navires en rade, les batteries de terre leur ont répondu ; la reine est remontée en voiture après avoir chaudement félicité le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Casa-Miranda, qui sont les organisateurs de la fête. Leurs Majestés ont fait une excursion à Palos et sont ensuite revenues à Huelva ; elles devaient partir le lendemain à huit heures du matin pour Séville par le chemin de fer.

Le soir de cette mémorable journée, ainsi que tous les autres soirs depuis l'arrivée de Leurs Majestés à Huelva, la rade, les deux môles magnifiques, les quais, les navires ancrés dans cette immense baie, tout s'est couvert d'illuminations superbes, où le bleu, le vert, le rouge, le blanc, le jaune se mêlaient en d'harmonieuses combinaisons. Des musiques militaires, des *Estudiantina* venaient, sous les feux des projecteurs électriques des vaisseaux, charmer nos oreilles d'airs vifs et originaux. Et dans cette atmosphère printanière, par ces belles nuits sereines, rien ne saurait exprimer la poésie spéciale, bizarre, qui se dégageait de ce spectacle inoubliable. Puis nos rêves, après des floraisons superbes, se perdaient dans les cieux étoilés, où des myriades de fusées crachaient leurs jets éphémères de clarté éblouissante.

Et maintenant Huelva, où les gendarmes, les soldats, les marins de toutes les nations emplissaient les rues du bruit de leurs marches, du cliquetis de leurs armes, de leurs chansons et de leurs hourras, Huelva où plusieurs centaines de congressistes, des ministres plénipotentiaires, des amiraux, des généraux, les ministres d'État, la cour royale jetaient l'or et l'argent à pleines mains, semant en quelques jours une fortune, maintenant, dis-je, Huelva ne verra jamais plus ces élégances et ces fêtes, cette débauche de feux d'artifices, de cortèges historiques, de retraites militaires, de bals, de concerts. Les canons ont cessé de tonner en l'honneur de la reine d'Espagne, les visiteurs ont fui, les vaisseaux ont levé l'ancre et notre seul souvenir restera bien longtemps ineffaçable dans l'esprit des habitants d'Huelva !

X

D'HUELVA A SÉVILLE.

Le train, qui nous a conduit de Huelva à Séville, devait partir à six heures et demie du matin, c'est-à-dire une heure et demie avant le train royal annoncé pour huit heures du matin.

A cinq heures, je me lève donc en toute hâte, je fais un frugal déjeuner avec un bol de lait et un morceau de pain, de ce pain espagnol qui n'est autre chose qu'une boule de farine compacte, dont l'extérieur est à peine doré par le feu et l'intérieur cru et humide; la nécessité seule peut forcer un Parisien à essayer d'avaler cette farine indigeste et sans saveur. Je mets mes valises sur une petite charrette à bras, que veut bien condescendre à tirer le *moso* ou domestique de mon *hôtel*. Nous nous précipitons vers la gare et, malgré l'heure matinale, il me faut défendre mes valises contre le zèle intempestif des portefaix andalous. Ils sont encore à jeun et aussi désireux de gagner une *peseta* qu'obstinés à rester étendus, dès qu'ils sont repus et qu'ils ont du tabac à fumer.

Enfin, je finis par pouvoir choisir une place dans un compartiment du train en formation, où se trouve déjà Mgr l'archevêque de Badajoz et son coadjuteur.

Mais mes tribulations ne faisaient que de commencer. Peu à peu notre compartiment et le train entier se remplirent de voyageurs. Congressistes, ministres plénipotentiaires, dignitaires, tout le monde tient à quitter Huelva avec la Reine régente et à ne pas rester plus longtemps dans cette petite ville, qui va devenir profondément triste et où on nous a rançonnés de la belle manière!

Naturellement cette foule de gens désireux de partir ne trouve pas à se caser dans les wagons et voilà le quai d'embarquement encombré de voyageurs affairés, furieux, criant, réclamant de nouveaux wagons. Le chef de gare désireux d'être agréable à tous les hauts personnages qui lui demandent d'ajouter des voitures au train, fait accrocher tous

les wagons disponibles dans la gare de Huelva à ceux qui forment déjà notre train ; et cette opération, qu'il faut recommencer sans cesse, prend beaucoup de temps. Sept heures ! Nous ne sommes pas sur le point de partir. Sept heures et demie ! Nous aurons une heure de retard ; le chef de gare et les employés ne s'en préoccupent pas. Installez-vous, voyageurs, prenez votre temps ! D'ailleurs voici que la gare devient le camp d'Agramant : un ministre espagnol veut empêcher des congressistes étrangers d'envahir son wagon. Les aides-de-camp du ministre font évacuer le compartiment. Bruit et tapage ! Réclamations contre ce manque de courtoisie du ministre espagnol. Un de ses compatriotes lui fait une scène violente. Le ministre veut bien à la fin laisser monter chez lui un ministre plénipotentiaire américain et un congressiste. Et cette scène se renouvelle un peu partout, aidant ainsi les observateurs comme moi à passer leur temps plus agréablement. Car, il faut le dire, si l'on perd son temps en Espagne, je vous jure qu'on ne s'y ennue pas du tout.

Enfin à huit heures, notre train ne voulant pas partir, le train royal qui, lui, ne peut pas attendre, nous passe devant et part pour Séville. Des portières nous saluent leurs Majestés. Mais maintenant les cris et les imprécations dans toutes les langues vont *crescendo*. Nous voulons aller à Séville, nous aussi. Nous devrions être partis depuis une heure et demie et nous sommes impatients.

Croyez-vous que les ordres des ministres, les malédictions des évêques, les blagues des Français et les accès d'épilepsie des Anglais et des Américains congressistes, fassent accélérer leurs mouvements aux chefs d'équipe ? Jamais de la vie ! ils n'entendent rien et n'écoutent rien. Les employés de la gare fument leurs cigarettes et déclarent avec un grand sérieux que jamais ils n'ont vu autant de voyageurs pour un même train. Enfin, sur un ordre d'un ministre, un capitaine de la *guardia civil* apparaît avec une compagnie, bayonnette au canon, et fait évacuer les quais de la gare encombrés par plus de trois cents voyageurs malheureux survenus pendant que nous restions en panne. Ensuite on accroche une locomotive et le chef de gare donne le signal du départ.

Hélas ! ce n'était qu'une fausse joie. Notre locomotive, malgré tous ses efforts, ne peut pas parvenir à faire démarrer notre train. Qu'on ajoute une locomotive à l'arrière, dit le chef de gare. Au bout d'un quart d'heure, la manœuvre est exécutée. Nouveau signal de départ !

Nous ne bougeons pas plus qu'auparavant. Le train est formé de

tant de voitures qu'il faut mettre une troisième locomotive pour nous entraîner vers Séville. Vers neuf heures du matin, nous avons enfin la satisfaction de sortir de la gare d'Huelva.

D'Huelva à Séville ! Quel voyage, seigneur ! A chaque instant le train s'arrête, et les conducteurs vont fumer une cigarette avec les mécaniciens. On a craint un instant qu'un des délégués de la Grande-Bretagne ne devînt fou furieux : par bonheur, il est tombé en syncope vers une heure de l'après-midi.

Inutile de dire que la vitesse de notre train n'est pas du tout comparable à celle du rapide de Paris à Marseille ; nous avançons plus doucement qu'une voiture bien attelée. Par moments même, les conducteurs du train marchent à pied à nos côtés en causant. Nous devons arriver à onze heures du matin *réglementairement* à Séville pour y déjeuner. Nous comptions tous là-dessus. Fiez-vous donc aux *indicateurs* espagnols.

Nous sommes arrivés à Séville à quatre heures quarante de l'après-midi, morts de faim, de soif, égosillés... Mais je n'en veux pas à ces braves Andalous, car jamais je n'ai tant ri de ma vie que pendant ce voyage digne de mémoire. Que vouliez-vous qu'ils fissent ? Jamais ils n'avaient vu autant de voyageurs et puis ils ont un argument qui milite en leur faveur : « Ne vous plaignez pas, nous disent-ils. Nous sommes en retard, c'est vrai, mais en Andalousie on va doucement et on arrive au port sans encombre. N'êtes-vous pas bien heureux que nous ne vous ayons pas laissés en route ! »

Pendant ce temps, plus fortunés que nous, la reine régente et le jeune roi étaient arrivés à Séville à onze heures trente minutes du matin. Les troupes de la garnison avaient formé la haie sur le parcours suivi par le cortège royal, mais on n'a pas remarqué ce jour-là le déploiement de forces que je critiquai lors de la précédente arrivée de leurs Majestés.

Le roi et la reine se sont rendus à l'Alcazar, où ils ont déjeuné ; ils ont ensuite reçu les corps officiels et les autorités provinciales.

Pour nous, nous n'avons eu que le temps de nous débarbouiller dans nos hôtels respectifs, de dîner et de mettre l'habit pour aller assister à la représentation de gala du théâtre San Fernando, où la reine régente est venue à neuf heures et demie et a été acclamée par une salle enthousiaste, dans laquelle les robes des jolies femmes et les uniformes des assistants faisaient le plus curieux assemblage de couleurs éclatantes que l'on peut rêver.

XI.

SÉVILLE LA BELLE.

S'il est en Espagne un endroit chéri par l'artiste et par le poète, c'est bien la belle, la merveilleuse Séville. J'en garde, j'en garderai toujours le plus agréable souvenir.

O féérique et éblouissant spectacle ! Le voyageur, fatigué, las des teintes grises du Nord, des notes tièdes, calmes, reposantes de Paris, se trouve, dès qu'il sort de la gare de Séville, transporté comme par miracle en plein pays des *Mille et une Nuits* ! Ici, sous un soleil d'Afrique, ce ne sont que plantes exotiques, aloès, cactus, orangers, dattiers, palmiers ; des rues larges en certains points, étroites en d'autres, tortueuses presque toujours, mais bordées de maisons, que dis-je ? de véritables palais, aux murs blanchis à la chaux ou peints en rose, en gris, en bleu, en vert pâle, en jaune, avec des fenêtres étroites garnies de barreaux de fer ou ornées de balcons en saillie larges et grillés de fer, avec leurs terrasses où les femmes viennent respirer le soir un peu d'air frais et fumer des cigarettes en contemplant les étoiles, avec leurs larges et immenses portes en bois épais garnies de gros clous de fer ou de cuivre sculptés ou ciselés, chefs-d'œuvre d'art dans leur genre, avec leurs *patios* mauresques, où au milieu d'un parterre de fleurs et de plantes chantent des oiseaux et murmure tendrement un jet d'eau limpide dans un bassin de marbre !

Oh ! ces maisons mauresques admirablement comprises sous tous les rapports, élégance, luxe, confort ; voilà la *maison modèle* des pays chauds !

En voulez-vous une description plus détaillée ? Je vais tâcher de vous dépeindre mon hôtel, l'hôtel de Rome ; et je vous répéterai simplement après : *ab uno disce omnes* ! Telles sont toutes les maisons de Séville et qui en a vu une connaît les autres.

Extérieurement de grands murs percés de hautes fenêtres très

espacées au premier étage, d'une porte colossale au rez-de-chaussée. Franchissez le seuil et n'admirez pas trop longtemps les clous à tête de chimères qui garnissent la porte massive. Sous la haute voûte règne déjà une fraîcheur appréciable ; le sol est dallé de marbre blanc et rouge ; un *tambour* vitré donne accès dans le vestibule pavé de marbre blanc, qui circule autour du *patio* aux fines colonnes de marbre et conduit aux escaliers ; les murs sont recouverts de stuc éblouissant, le *patio* est un véritable jardin aux plantes de toutes sortes, de toutes formes, grandes et petites, traversé, sillonné par des allées pavées en marbre et aboutissant au bassin du centre, où les petits poissons rouges folâtrant à qui mieux mieux.

Toutes les pièces de la maison ouvrent sur le vestibule donnant dans le *patio* ; au premier étage un large corridor, une véritable galerie vitrée en hiver, ouverte pendant neuf mois de l'année, supportée aussi par de légères colonnes, permet de venir fumer un cigare, un *puro*, en s'accoudant à la balustrade en pierres de taille et en plongeant tour à tour ses yeux dans l'oasis de verdure et de fraîcheur que l'on a à ses pieds ou dans l'azur foncé et parfois presque noirâtre du ciel !

Les chambres et les salons de la maison mauresque sont de grandes pièces de quatre à cinq mètres de hauteur et de dimensions inconnues en France, dans les constructions modernes tout au moins ! Pas de décoration inutile. Des murs blancs, des nattes sur le plancher, des rideaux de mousseline blanche aux fenêtres, des stores de toutes couleurs, mais principalement gris ou vert formés de minces lames de bois superposées, de grands rideaux en toile épaisse qui, si le besoin s'en fait sentir, peuvent, en descendant comme une toile de théâtre, tamiser à leur tour les rayons du soleil et plonger la pièce dans une demi-clarté, qui repose un peu de la lumière aveuglante des rues et des places de Séville.

Aux lits, en fer, sont placées des moustiquaires qui sont absolument indispensables et qu'il faut avoir soin de tenir bien fermées pendant le jour, si l'on ne veut pas être dévoré pendant son sommeil par des *cousins* dont la visite est toujours désagréable !

On trouve à Séville toutes les boissons glacées, gazeuses et rafraîchissantes que l'on peut désirer : elles y sont en grand honneur ! En outre, on y vit à peu de frais, les hôtels, comme celui où je suis descendu (ils sont rares, c'est vrai) sont bien tenus, la table y est très passable et abondante. En somme, bien que tout ne soit évidemment

pas pour le mieux dans la plus pittoresque des villes, il est évident qu'on peut faire à Séville un séjour extrêmement agréable.

Nous étions à Séville un grand nombre de Français et j'ai eu le plaisir de nouer là de charmantes relations avec des compatriotes que je n'avais fait qu'entrevoir au milieu des fêtes d'Huelva.

C'est à Séville que j'ai eu l'occasion aussi de me lier assez intimement avec un homme aussi respectable que plein d'humour et de gaieté, le savant docteur E. Chappet, vice-président de la Société de Géographie de Lyon, qui a bien voulu avoir pour moi une sollicitude paternelle. Après être resté une dizaine de jours à Séville, il a accepté de faire avec moi le voyage de Cordoue, lorsque mes occupations me rappelèrent à Madrid. Je n'ai jamais rencontré plus précieux compagnon de voyage que M. le docteur Chappet : connaissant tout, parlant de tout, érudit, simple, causeur infatigable, plein de dévouement, en un mot le modèle du Mentor sage et avisé. Je suis heureux de pouvoir dire ici un peu du bien que je pense de cet homme aimable, et j'ai été très touché de la sympathie et de la véritable amitié qu'il m'a manifestées depuis lors ; il peut croire à mon affection bien sincère et à ma profonde reconnaissance.

XII.

UN CARROUSEL MILITAIRE A LA PLAZA DE TOROS.

L'ALCAZAR DE SÉVILLE. — LA SANTÉ DU JEUNE ROI.

Ne comptez pas sur moi pour vous faire faire le tour de Séville et de ses monuments en quelques minutes, en vous charriant comme le *cicerone* d'une *tournée Cook* d'endroits en endroits, sans vous laisser aucun répit et en vous permettant seulement de pousser des : aoh ! aoh ! d'admiration devant des objets à peine entrevus !

J'estime que jouer au *Guide-Joanne* ou au *Bædecker* est une trop pénible corvée pour mes faibles nerfs, quelque peu aigris et exaspérés par tout ce qui est monotone et banal ! Laissez-moi donc vous parler à Séville un peu de tout ce qui m'advint et, au fur et à mesure des événements, au cours du récit, vous visiterez avec moi les monuments et les curiosités de cette véritable capitale pittoresque et artistique de l'Espagne. Je vous ferai part de mes impressions telles que je les ai ressenties ; je serai franc et sincère, et vous m'excuserez si je n'ai pas la verve extraordinaire d'Alexandre Dumas ni les richesses de coloris et de style de Théophile Gautier.

La reine régente a passé la matinée du 14 octobre dans ses appartements du palais de l'Alcazar. Les fatigues de son voyage l'avaient un peu éprouvée. Vers trois heures de l'après-midi, elle est sortie toutefois et s'est rendue à la *Plaza de Toros*, où un grand carrousel lui était offert par les autorités militaires. La Plaza de Toros de Séville est une des plus grandes d'Espagne : vous savez tous ce que c'est qu'une plaza de toros, un immense amphithéâtre en pierre avec des gradins circulaires comme dans un ancien théâtre romain, un *cirque* dans l'antique acception du mot. A Séville, derrière les gradins se trouvent des loges et une galerie couverte. A l'extérieur la *Plaza* offre un aspect désagréable et triste, avec ses hautes murailles décrépies et couvertes par endroits d'affiches multicolores. N'était le soleil, ce serait laid !

Mais avec ce soleil qui fait ruisseler de l'or liquide sur tout ce qui existe, tout prend une apparence, tout s'égaie, tout s'accentue, les moindres choses ont l'air de vivre et de rire.

Ainsi l'intérieur de la *Plaza* offrait ce jour-là un spectacle inoubliable : près de vingt mille personnes se pressaient sur les gradins ; sous la galerie couverte, dans les loges, on remarquait les membres du corps diplomatique, les autorités et toute la haute société de l'Andalousie, jolies femmes, toilettes claires, ombrelles de toutes les couleurs, uniformes rouges, bleus, verts, dorés sur toutes les coutures et, plus loin, la foule sombre, où l'on aperçoit comme des taches claires les mantilles des *Manolas*, les larges éventails, les gilets rouges, les grands sombreros de feutre ou de paille blanche de tout ce peuple andalou, fou, ivre de spectacles et d'amusements.

A trois heures et demie, la reine paraît, conduite par le grand chambellan, duc de Médina Sidonia, la foule, debout, l'acclame avec enthousiasme. Sur la piste, les cavaliers qui vont prendre part au carrousel présentent les armes, les fanfares sonnent. Puis les exercices commencent au milieu de *vivats* enthousiastes !

J'ai eu la chance de rencontrer dans l'antichambre de la loge royale, mon ami et confrère M. Pêris Mencheta ; et, au lieu de contempler béatement les exercices bien connus du carrousel, ayant joui du coup d'œil et aveuglé d'ailleurs par cette éblouissante clarté à laquelle il faut être habitué, je suis sorti avec lui. Aussi bien j'avais remarqué l'absence du jeune roi et je tenais à savoir quel motif avait pu l'obliger à garder la chambre un jour pareil. Mon excellent confrère, qui est le plus célèbre *reporter* de l'Espagne, ne tarda pas à partager mon inquiétude et nous résolûmes d'aller nous renseigner.

C'est ainsi que je fis ma première visite à l'Alcazar de Séville. Vous n'ignorez pas combien il est difficile de pénétrer dans un palais royal pendant que sa Majesté habite le palais. Pour être agréable cependant à mon confrère Mencheta et à votre serviteur, le duc d'Irun, major-dome de l'Alcazar, voulut bien nous autoriser à visiter la royale demeure, mais en y mettant comme condition que nous ne verrions que les pièces non occupées et que nous ferions en sorte de ne plus nous trouver dans le palais quand Sa Majesté la reine régente reviendrait de la plaza de Toros.

Mais il était écrit que nous aurions ce jour-là toutes les chances possibles : le valet de chambre particulier de S. M. le jeune roi Alphonse XIII, un vieux serviteur important et influent, désireux de montrer à

Mencheta sa reconnaissance pour mille petits services antérieurs, s'empessa de nous servir de *cicerone* et nous fit, malgré la recommandation du duc d'Irun, visiter absolument tout le palais.

Je vais vous donner aussi succinctement que possible une description fidèle de cet Alcazar, qui est un des plus curieux monuments qu'on puisse voir.

Sur la place del Triunfo (du Triomphe), de grands murs nus recouverts de tuiles, percés d'une porte. On ne se douterait jamais en voyant l'Alcazar de l'extérieur que l'on est en face du palais des rois maures et de don Pedro le Cruel : on se croirait en face d'une ferme ou d'un couvent.

Mais ne nous arrêtons pas à la première impression ; traversons deux larges cours, après avoir répondu aux questions des sentinelles ; nous voici devant la façade principale de l'Alcazar, façade qu'il est impossible d'apercevoir de la place du Triomphe.

Cette façade de l'Alcazar est une des parties de ce monument qui subsiste encore telle qu'elle était lors de la domination des Maures. La porte principale est carrée, surmontée d'arabesques, avec deux petites portes de style arabe à ses côtés, couvertes d'arabesques et de ciselures ; au-dessus des portes sont figurées plusieurs petites fenêtres postiches arabes, surmontées à l'étage supérieur de sept fenêtres véritables, étroites et hautes, avec une mince colonnette au milieu : trois fenêtres au centre, deux de chaque côté.

Cette façade serait plus curieuse et plus belle encore si les Espagnols n'avaient pas transformé en toits recouverts de tuiles les terrasses plates primitives. D'ailleurs, l'Alcazar de Séville est à chaque pas un mélange de constructions plus ou moins modernes mêlées au monument primitif et purement mauresque. Ainsi la porte de cette façade principale conduit au salon des Ambassadeurs et est en général toujours fermée. Le grand escalier menant aux appartements royaux se trouve à droite de la façade principale, dans une aile de construction beaucoup plus récente : cet escalier, par lequel nous pénétrâmes, est assez large, mais sans rien de remarquable ; au mur, de belles tapisseries. Au premier, nous pénétrons dans une série de salons où l'on remarque, comme dans le monument lui-même, les agrandissements et le style des différentes époques où on a restauré l'Alcazar. Saint Ferdinand, Pedro I^{er}, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III et Philippe V, ont tour à tour imprimé leurs traces dans ce palais, qu'ils ont agrandi

et dont ils ont fait une œuvre hybride et monstrueuse de pierres, où rien ne se ressemble.

La salle à manger de Leurs Majestés est une longue pièce dont les murs sont tendus de tapisseries magnifiques ; parmi les autres salons donnant sur une grande galerie vitrée qui court autour du *patio principal* de l'Alcazar et, qui vue d'en bas, fait même un déplorable effet, je ne vois guère à citer qu'un ravissant salon mauresque, une imitation naturellement du style arabe, mais faite avec beaucoup de goût et dont les couleurs roses, or, bleues et rouges des arabesques en stuc qui recouvrent les murs sont d'un bien joli effet.

Il n'y a de réellement curieux à cet étage de l'Alcazar que la partie la plus ancienne qui est un oratoire gothique élevé par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle : c'est tout petit, mais il y a là un autel en faïence décoré d'une peinture de la Visitation qui est merveilleuse. Une grille de fer défend l'entrée de cette chapelle au vulgaire. Presque à côté de cet endroit sacré, se trouve la chambre de don Pedro et un petit escalier, noir, plein de mystère, qui fait communiquer cette partie du palais à un appartement situé dans un corps de logis inférieur : c'est là qu'habitait la belle Maria de Padilla, favorite de don Pedro.

C'est par cet escalier, qui jadis donnait passage à l'amoureux monarque, que nous descendons au rez-de-chaussée de l'Alcazar, où se trouvent les salles les plus belles, les spécimens les plus intacts de l'art des Maures. L'Alcazar contient deux *patios* : le plus grand s'appelle patio de *las Doncellas* : c'est un large carré formé par cinquante-deux colonnes de marbre blanc appariées soutenant, au-dessus de murs couverts d'arabesques et lambrissés de carreaux de faïence vernissée qui datent des Arabes, la galerie malencontreusement vitrée dont nous avons parlé plus loin, galerie dont, pour comble de laideur, les arcs ne correspondent pas avec ceux du patio.

Le sol de ce patio, comme d'ailleurs de toutes les pièces du rez-de-chaussée de l'Alcazar, est pavé en dalles de marbre blanc et gris de plus d'un mètre carré ; au centre s'élève une fontaine et sur quelques dalles à gauche j'aperçois des nuances plus sombres, qui sont, nous affirme le serviteur de Leurs Majestés, des taches du sang qui a été versé à cet endroit par les Maures, soit pour faire jouir les Khalifes du spectacle hideux des derniers moments des malheureux condamnés, soit pour satisfaire les rancunes et les haines de ces princes qui faisaient mourir à leur avènement leurs plus proches parents.

Du patio de *Las Doncellas*, nous entrons dans le grand salon des

Ambassadeurs, qui est la plus admirable merveille qu'il y ait. C'est tellement féerique, que je ne sais si je pourrais vous en donner une description fidèle. Quatre grands arcs garnis de claires-voies, un étage supérieur de quarante-quatre petits arcs, quatre balcons en forme de tribunes, et à la hauteur de ces balcons, faisant le tour de la salle, la galerie des portraits de rois et de reines placée par Philippe II qui y admit, auprès du portrait de don Pedro, l'image de la belle Maria de Padilla. Au-dessus de cette galerie s'élance alors à une vingtaine de mètres de hauteur une coupole éblouissante, que les Espagnols appellent la *Media Naranja* (demi orange), et dont la voûte est composée d'espèces de tasses renversées, de moitiés d'oranges superposées et dorées, qui vues d'en bas et, surtout lorsque nous les aperçûmes le lendemain soir éclairées par un immense lustre, pendant le bal qui fut donné par la Reine, produisirent sur nous une impression ineffaçable. Il nous semblait, entre ces murs élevés, dont le stuc et le marbre revêtent les plus riches couleurs, voir sur nos têtes une coupole d'or et, je le répète, on ne rêve rien de plus somptueux et de plus élégant, et de moins criard, malgré l'éclat des couleurs et des dorures, tant un art parfait et tout de délicatesse a présidé à la décoration de cette salle unique au monde !

Traversons maintenant d'autres salles qui se suivent et où nous remarquons des plafonds sculptés et de jolies croisées de la forme mauresque la plus pure, séparées par de fines colonnettes de marbre et permettant aux regards charmés d'admirer les jardins de l'Alcazar à la végétation luxuriante.

Le plus beau *patio* de toute l'Espagne est, je crois, le second des patios de l'Alcazar de Séville, celui qu'on nomme à cause des figurines qui le décorent et qui ont été ajoutées après la conquête par les Espagnols, le patio de *Las Mûnecas* (patio des Poupées). Je n'ai jamais rien vu de plus gracieux que ces colonnes fines en marbre rose, vert, violacé ou bleu clair, soutenant sur des chapiteaux de forme légère des arcs formés par des lames de marbre blanc de deux mètres de haut et trente-cinq centimètres de large ; les lames de marbre sont sculptées, fouillées à jour, c'est une véritable dentelle de marbre, dont les arabesques sont d'une pureté merveilleuse. En outre, la galerie supérieure, qui n'est pas vitrée, celle-là, est entourée d'une balustrade en marbre et soutenue par des colonnes d'une extrême élégance. Ce *patio* est tellement riche, les matériaux en sont tellement bien choisis et la richesse des détails est si grande, qu'on éprouve à l'admirer un

plaisir sans mélange. Si la perfection n'est pas de ce monde, convenons toutefois que l'architecte arabe, à qui on doit ce chef-d'œuvre, a réussi à en approcher de bien près !

Nous parcourons en hâte les jardins de l'Alcazar : on y descend par un bel escalier de marbre et l'on rencontre des galeries voûtées, soutenues par des arcs en briques, où l'eau circule dans de vastes bassins de marbre ; là règnent une douce fraîcheur et une transparente obscurité, qui invitent au *far-niente*, répandent par tout notre être un sentiment étrange de bien-être et de volupté. On sent que les sultanes, dont c'étaient les bains, devaient apparaître en ces lieux aux regards de leurs Maîtres avec plus de morbidesse, de charmes ; Maria de Padilla aimait à se baigner sous ces voûtes fraîches, et tout ici, le murmure des eaux limpides, l'atmosphère chargée des parfums des fleurs et des plantes des jardins, le calme, le silence qui règnent, tout invite à l'amour, tout parle à notre imagination de délices inconnues, à nos sens de voluptés inouïes et divines.

Mais allons dans les allées ombreuses des jardins, où nous cueillons des oranges mûres et savoureuses. Ces allées sont pavées en briques posées à plat et assemblées en point de Hongrie. La plupart de ces briques — (ici il faut admirer les miracles que savaient accomplir les Arabes, ces maîtres dans l'art de l'irrigation) — sont percées de petits trous garnis de viroles en métal qui semblent destinées à les assujettir au sol. Ces viroles sont les orifices d'un système ingénieux d'irrigation qui fonctionne encore parfaitement et qui, à certains moments, permet de couvrir les jardins d'une multitude de jets d'eau presque imperceptibles. On raconte que don Pedro I^{er} prenait un vif plaisir, lorsque les dames avaient l'honneur de visiter les jardins de l'Alcazar, à faire jouer tout à coup ces jets d'eau et à couvrir et entourer les promeneuses d'une pluie fine, dont on ne peut se défendre et qui vous assaille de tous côtés à la fois, en haut, en bas, à droite, à gauche. On ne peut faire un pas pour se garantir de cette douche intempestive, sans se faire mouiller davantage. Les jets d'eau, partant du sol, vous montent dans les jambes et je me figure que les nobles dames, victimes de ces plaisanteries royales, devaient être grandement surprises de ce bain forcé, après lequel il leur fallait se changer des pieds à la tête, car on ne saurait conserver le moindre vêtement sec ! Heureusement que le roi don Pedro savait leur offrir sans doute de riches dédommagements !

■ Nous ferions bien durer notre visite plusieurs heures encore, mais

le bruit des voitures, les accents de la *Marche royale*, viennent nous apprendre que S. M. la Reine revient du carrousel. Il nous faut nous retirer par une porte dérobée, et nous apercevons avant de sortir du palais, la Reine régente descendant de sa voiture.

Je dois ajouter que, non seulement nous avons eu le bonheur de visiter avec un guide charmant et parfaitement renseigné l'Alcazar de Séville, mais encore que notre bonne fortune nous avait fait, au cours de notre visite, apercevoir dans une pièce voisine, par l'entrebâillement d'une porte, le jeune et sympathique roi Alphonse XIII. Il jouait tranquillement dans une grande pièce près de sa chambre, en compagnie de deux dames âgées qui travaillaient en causant. Le Roi avait l'air un peu souffrant, pâle, les traits tirés, mais il faut avouer que les fatigues du voyage qu'il venait d'accomplir, expliquaient parfaitement cet état de malaise. Le séjour d'Huelva, où Leurs Majestés sont restées près de trois jours sur un bateau, dans cette rade où l'eau est jaunâtre, salie par les déjections des mines de Rio-Tinto, qui empoisonnent les poissons et tuent la végétation à deux lieues à la ronde, où l'atmosphère est le soir très humide et, je le crains, fiévreuse, a dû éprouver beaucoup cet enfant frêle, sinon chétif, et qui a un besoin absolu de ménagements et de soins. Il a été un peu surmené pendant ce voyage et il lui faudra plusieurs jours pour se remettre tout à fait, pour recouvrer ses forces et sa belle humeur. C'est l'impression que nous ressentons en le voyant, et les événements n'ont pas tardé à la confirmer, car le Roi a eu une assez forte fièvre pendant deux jours et ensuite s'est peu à peu complètement rétabli. A six ans, tous les enfants ont besoin de beaucoup de sommeil, d'une existence réglée et d'une nourriture toujours semblable, légère et fortifiante : or, à Huelva, le petit Roi a peu ou mal dormi, est resté deux après-midi entières sur ses jambes, forcé de saluer son peuple, de sourire, de recevoir sur la tête le soleil brûlant d'Huelva et de la Rabida, d'entendre des discours, d'être étourdi par plus de deux mille coups de canon, le jour de l'inauguration du monument de Colomb ! Avouez que vous ne voudriez pas faire faire de pareilles imprudences à un enfant de six ans, s'il était votre fils. Voilà cependant à quoi oblige la pénible fonction de souverain et de pasteur de peuples ! Conclusion : tout n'est pas rose dans la vie, même pour les rois, et ils ont, eux aussi, leurs petites corvées ! Mais je suis sûr que, malgré cette constatation, beaucoup continueront encore à envier le sort des monarques de ce monde !

XIII.

LES PLACES DE SÉVILLE.

UNE RÉCEPTION A L'HÔTEL DE VILLE DE SÉVILLE.

Les places de Séville sont nombreuses et pittoresques ; sous les fenêtres de mon hôtel j'aperçois les massifs d'orangers et de cactus et les becs de gaz de la place du Duque de la Vittoria, formant un trapèze, avec au centre un monument, espèce d'obélisque surmontée de la statue du duc de la Victoire.

Une autre place bien curieuse est celle de la Constitution, à une des extrémités de la *Calle de las Sierpes*, qui est la rue la plus animée et la plus curieuse de Séville, le boulevard des Italiens de l'endroit. La rue de Sierpes est dallée et assez étroite. Il y a de beaux cafés et des cercles, dont le rez-de-chaussée est installé comme nos grands cafés.

Quant à la place de la Constitution, elle dessine un quadrilatère fort irrégulier, dont les côtés sont formés par l'ancienne façade du couvent des Franciscains, le magnifique édifice de la *Casa de Ciudad* et l'*Audiencia*. Au milieu de la place se dresse une fontaine de marbre blanc.

Citons encore la place de la Magdalena, plantée d'acacias et entourée de bancs de pierre ; elle manque de caractère.

Mais la plus belle place de Séville est sans contredit la place *Nueva*, grand carré bordé sur trois côtés par des maisons modernes à trois étages, et sur le quatrième, par la façade du palais de l'Ayuntamiento (hôtel de ville). Cette grande place est plantée d'orangers, des cordons de globes de verre dépoli relient les becs de gaz ; à l'ombre des orangers de grands bancs de marbre à dossiers de fer invitent les promeneurs à se reposer. Des massifs de cactus, d'aloès, de palmiers et des corbeilles de fleurs décorent l'intérieur du square, au centre duquel s'élève un grand kiosque de musique en bois et en fer.

Nous avons assisté le soir du 14 octobre à une fête vraiment magnifique donnée sur cette place illuminée. Une invitation fort courtoise de l'Alcade de Séville m'était parvenue à l'*Hôtel de Rome* pendant ma visite à l'Alcazar, me priant de venir assister à la réception offerte à Sa Majesté la Reine régente à l'hôtel de ville et écouter des fenêtres de ce superbe édifice la cantate en l'honneur de Colomb.

L'hôtel de ville est un beau monument qui a trois façades principales : une sur la place de la Constitution, une sur la rue de Genova et la plus belle sur la place Nueva, où devaient avoir lieu une retraite aux flambeaux, un concert et la fameuse cantate. Les façades de l'hôtel de ville sont riches, mais trop ornées de colonnes corinthiennes, de pilastres, de médaillons, de fleurs, de feuillages, d'arabesques, de têtes d'enfants et de monstres hideux : il y a là une profusion d'ornements qui nuit à l'ensemble et qui est désagréable ! A l'intérieur, l'escalier d'honneur est très beau, les salons sont richement décorés : les laquais avaient des livrées irréprochables et le souper, qui a été offert aux invités très peu nombreux vers une heure du matin, après le départ de Sa Majesté la Reine, a été le mieux servi et le meilleur de tous ceux auxquels j'ai assisté pendant mon séjour en Espagne. Que l'Alcade de Séville et l'*Ayuntamiento* tout entier, organisateurs de cette fête, reçoivent mes plus sincères félicitations.

Dans la grande salle du palais, dont les trois fenêtres avaient été ouvertes, sur le balcon tapissé de velours rouge une estrade avait été dressée, où Sa Majesté a pris place sur un trône, sous un dais de velours et d'or, pour assister au défilé de la retraite aux flambeaux, au concert et à l'exécution de la cantate en l'honneur de Christophe Colomb.

Des fenêtres de cette salle, on jouissait d'un coup d'œil féerique, tel que jamais sans doute je n'en verrai de plus beau. Toute la place noire de monde était illuminée ; les cordons de becs de gaz aux globes dépolis dessinaient des dessins symétriques blancs sur le noir de la foule ; des ifs lumineux, des bouquets de becs de gaz aux globes de couleur rouge, enfin le kiosque des musiques dont le toit n'était qu'une mosaïque de lumières de toutes couleurs ; les maisons bordant la place étaient en outre, comme l'hôtel de ville, illuminées d'une manière uniforme par des rangées de lampions et de becs de gaz courant à tous les étages, formant des lignes droites ou sinueuses de couleur rouge, jaune, bleue, verte, violette, dessinant des étoiles, des armoiries, des lions et des tours, emblèmes de la Castille et de Léon !

Le spectacle de toutes ces lumières charmaient et éblouissait à tel point qu'on ne songeait plus à considérer le ciel, où les étoiles étaient éclipsées par l'éclat de cette place rayonnante; et l'impression que procuraient les chants, les musiques, le murmure de la foule, d'environ cent mille personnes bruyantes, s'élevant du sein de ce parterre de becs de gaz, est absolument indicible. On était subjugué, ravi par un charme indéfinissable, on éprouvait l'envie de fermer les yeux, de se laisser aller, de s'abandonner comme dans un rêve fantastique et merveilleux, qu'on ne voudrait pas voir s'enfuir. Et lorsque le petit jour vint à poindre, jetant des teintes blafardes sur cette fantasmagorie, sur ces lumières à l'éclat pâissant, je fus aussi navré, aussi désolé que si on m'avait brusquement réveillé au milieu d'un songe enchanteur. Je n'oublierai jamais cette adorable nuit de Séville!

XIV.

LA MANUFACTURE DES TABACS.

Le lendemain matin aucune cérémonie officielle n'étant annoncée et S. M. la Reine ayant résolu de consacrer cette matinée à son repos, j'allai visiter vers onze heures, avec M. le Dr Chappet, la manufacture royale des tabacs, dont le directeur, frère de S. E. don Antonio Maria Fabie, nous fit accorder l'entrée avec beaucoup d'empressement. Cette fabrique importante, où on livre chaque année à la consommation plus de 2 millions 800,000 livres de tabacs et une quantité considérable de cigarettes et de cigares, est installée dans un ancien couvent aux allures de château-fort, entouré d'un fossé à sec et, du côté de la rue, d'une grille en fer. Elle occupe plus de 4,000 femmes et un millier d'hommes.

Les *cigarières* sont un type curieux de la femme sévillane ; elles se recrutent dans les basses classes et sont naturellement assez vulgaires, on en trouve peu de jolies, aucune de vraiment belle. Elles ont la taille courte, les traits flétris, la démarche lourde et souvent un embonpoint exagéré, mais leurs yeux sont presque toujours très grands, noirs, leur chevelure d'ébène avec une fleur piquée au-dessus du chignon. D'ailleurs la seule chose qu'elles soignent, c'est leur coiffure ; comme nos femmes du peuple de Provence, elles sont peignées avec régularité, ont les cheveux bien pommadés, le chignon bien tordu et des bandeaux bien lissés, ou des frisettes, ou des accroche-cœurs sur le front. Ce casque de cheveux luisants qu'elles portent sur le crâne, me cause, je l'avoue, une véritable répulsion ; ça sent le rance, l'huile de qualité douteuse, et puis ça leur donne un air farouche ou d'une sensualité par trop bestiale.

L'intérieur de la manufacture ne manque pas de pittoresque. Au mur sont suspendus les innombrables vêtements, loques sales et de couleurs criardes mais fanées, de ces dames, qui travaillent dans une

toilette sommaire que justifie, sans l'excuser, la chaleur intolérable qui règne dans ces grandes salles. Dans des niches sont proposées à l'adoration des *cigarières* des statues de la Vierge, devant lesquelles brûlent des ciergès; mais la piété des Espagnoles, quoique ardente, même farouche, est d'une tolérance extrême. Les ouvrières chantent, travaillent, boivent, mangent, allaitent leurs enfants, se promènent, se battent et se disputent devant l'image de la Madone, sans penser à mal le moins du monde. De même pour le visiteur, elles n'y font aucune attention et ne cessent leur occupation, quelle qu'elle soit, que pour lui demander une *peseta* ou un cadeau. Aucune autorité apparente ne règne dans les ateliers; les sous-maîtresses font la même chose que leurs ouvrières et la liberté dont jouissent ces dernières nous semble voisine de la licence. Les ouvrières de la manufacture des tabacs ne sont pas d'ailleurs toujours commodes; leurs mutineries sont très redoutées, car le peuple prend toujours parti pour elles et le directeur est forcé de leur faire sentir son autorité avec une main de fer gantée de velours.

La seule chose qui nous paraît susceptible d'une réforme immédiate, et qui est indispensable, c'est d'aérer et de désinfecter un tant soit peu les salles où travaillent ces agglomérations de femmes, dont la propreté est douteuse, et qui, toujours demi-nues, suent abondamment. L'odeur du tabac, qui est très forte, jointe aux émanations de ces quatre mille femelles, c'est bien ce qu'il y a de plus insupportable au monde.

Espacer les travailleuses, les mieux surveiller, améliorer l'aération des salles, veiller à leur propreté scrupuleuse, est la première des réformes à apporter à la fabrique des tabacs de Séville. Quant à changer les mœurs de ces ouvrières, à les moraliser, c'est évidemment à tenter, mais transformer les habitudes des Espagnoles est une tentative au-dessus, je le crois, des forces humaines.

Un dicton sévillan déclare que la Renommée en bronze, qui se dresse sur la manufacture, sonnera de la trompette qu'elle tient à la main, quand une femme vertueuse en franchira le seuil...

C'est un peu exagéré, croyez-vous? Mais, fussent les *cigarières* de Séville me garder une terrible rancune, je dois avouer que la promiscuité où vivent, des journées entières, ces quatre mille femmes de tous les âges, parmi lesquelles l'on voit des fillettes de douze ou treize ans ayant déjà des marmots, n'est pas de nature à me laisser l'espoir d'entendre résonner de sitôt la trompette de bronze de la Renommée.

Quand on sort de visiter cette manufacture, fort intéressante à parcourir, on est absolument convaincu qu'il n'y a pas que le latin qui « dans ses mots brave l'honnêteté », et l'espagnol, que parlent les *cigarières* de Séville, est capable d'effaroucher la pudeur d'un dragon... qui ne serait pas un dragon de vertu !

XV.

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE D'UNE ÉCOLE PAR LA REINE-RÉGENTE.

LES PROMENADES DE SÉVILLE. — LA TOUR DEL ORO.

RÉCEPTION A L'ALCAZAR.

Dans l'après-midi du 15 octobre, à trois heures et demie, S. M. la Reine régente est allée assister à la pose de la première pierre d'une école de Maestranza, dans le quartier populaire de la Macarena, où une tente immense, ornée de drapeaux et d'écussons, avait été préparée pour la recevoir. A l'entrée de cette tente, tous les dignitaires de la « Maestranza » de Séville attendaient Sa Majesté : ils avaient tous revêtu le grand uniforme rouge, à brandebourgs or et noir, avec l'épaulette d'or, la culotte blanche ou noire, suivant le rang de chacun, avec le large galon d'or ; de l'entrée de la tente à l'estrade royale, vingt laquais en habit rouge et or, à la perruque poudrée, précédés de deux suisses armés de hallebardes, faisaient la haie. L'Alcade, avec ses deux massiers, et l'Archevêque de Séville arrivèrent quelques minutes avant la Reine, qui s'avança bientôt, escortée du duc de Médina-Sidonià, et des jeunes Infantes habillées de gris et de blanc.

La souveraine fut reçue par M. Canovas et les autres ministres, les députés, les alcades et les corps officiels.

Le président de la « Maestranza » prononça un discours et invita la Reine à procéder à l'inauguration de la première pierre d'une école populaire ; S. M. la Reine a répondu en quelques mots et a remis au président un décret signé par S. M. le Roi et par Elle, instituant l'école.

L'archevêque de Séville a ensuite béni l'école dont on venait de jeter le premier fondement. Espérons que cette école populaire, créée dans le quartier pauvre et assez turbulent de la Macarena, pour prouver aux classes malheureuses que la Reine et le gouvernement espagnol pensent à elles et s'efforcent de leur venir en aide, ne restera pas un demi-



S. M. LA REINE RÉGENTE MARIE-CHRISTINE.

siècle à l'état de projet, et que les ouvriers seront bientôt appelés à édifier le monument qui abritera les jeunes Sévillans pauvres désireux de s'instruire. Vous allez me traiter de pessimiste, mais je crains fort que les fonds nécessaires à la construction de cette école ne soient très difficiles à trouver pour le gouvernement espagnol, dont le budget, malgré les ressources du pays, ne parvient pas à s'équilibrer. Reconnaissons en tous cas que le gouvernement espagnol, en posant la première pierre d'une école populaire à Séville, à l'occasion du Centenaire de Christophe Colomb, a eu une excellente intention, dont on ne saurait trop le louer.

Le quartier de la Macarena, à cause de Séville, est curieux à parcourir, mais, à part un grand hôpital dénommé de *la Sangre*, une vieille tour carrée dite du roi don Pedro, je n'y vois de digne d'être cité que la jolie promenade récemment plantée là où s'élevaient les anciens remparts, dont il ne reste plus qu'une petite partie, celle qui limite le nord-ouest de la ville, de la porte de la Macarena jusqu'aux environs de la porte de Cordoue.

Cette partie des remparts est d'ailleurs soigneusement conservée et réparée, sur une longueur de quatre cent dix mètres, avec ses vieilles tours carrées et octogones et un chemin couvert d'environ cinq mètres de large qui est de date plus moderne. Le seul défaut de la promenade qui avoisine ces remparts est que les arbres en sont petits, rabougris, donnant peu de verdure et d'ombrages. Sans cela, ce coin de Séville serait plus pittoresque et plus original.

Après le dîner, le soir, avant de nous rendre à la réception donnée par S. M. la Reine Marie-Christine dans le palais de l'Alcazar, nous allâmes faire un tour de promenade en voiture sur les promenades les plus appréciées de Séville.

L'*Alameda de Hercules*, qui est la plus ancienne des promenades de Séville, est dans un état d'abandon pénible à voir; elle est située entre la partie centrale de la ville et le faubourg de la Macarena; elle forme quatre avenues de beaux arbres avec six fontaines où poussent des mauvaises herbes; les allées sont envahies par une quantité de feuilles sèches, de papiers et de débris de tous genres. A l'entrée de la promenade se dressent deux hautes colonnes de granit d'origine très ancienne, mais dégradées par le temps et que l'on n'a jamais cherché sans doute à restaurer. Elles sont surmontées des statues d'Hercule et de Jules-César. Je profite de l'occasion que j'ai de parler de cette promenade pour prier la municipalité de Séville de veiller avec plus

de sollicitude sur cette promenade publique, qui est historique et dont Séville devrait se faire gloire, tandis qu'elle lui fait honte !

Nous nous faisons conduire, par les bords du Guadalquivir, jusqu'à la tour *del Oro* et aux jardins de Cristina, qui sont le rendez-vous du monde élégant de Séville.

Par cette douce soirée, les bords du Guadalquivir, avec le spectacle charmant des vaisseaux illuminés, seraient très agréables à parcourir, si la promenade qui les borde et dont on ne peut que répéter ce que nous venons déjà de dire de la promenade de l'Alameda relativement à l'abandon, était arrosée et si les promeneurs n'étaient point forcés d'avalier les nuages de poussière soulevés par les voitures.

A partir de la *Torre del Oro*, très ancien monument, attribué aux Romains et aux Arabes, qui forme un octogone à trois corps, terminé par une petite coupole couverte en faïences, nous entrons dans le *paseo de Cristina*. Disons en passant que cette *Tour de l'Or* est bien le monument où l'on aperçoit le moins d'or malgré son nom : les murs, illuminés ce soir, sont dans le jour, sous la lumière crue du soleil, lézardés, sales et feraient penser à une ruine prochaine, si leur épaisseur ne proclamait leur solide construction. Le nom de Tour de l'Or a d'ailleurs été donné à cette tour parce que don Pedro de Castille y renfermait ses richesses ; aujourd'hui ces murs, qui ont vu se dérouler tant d'événements de l'histoire de l'Espagne dans leur enceinte, servent d'asile aux bureaux de la navigation et abritent de modestes *ronds-de-cuir* ! O destinée !

La promenade de *las Delicias de Cristina* est à peu près entretenue et, vue ce soir avec ses cordons lumineux de gaz et ses lanternes vénitiennes suspendues aux arbres, elle produit une très favorable impression. Cette promenade aux arbres d'essences diverses, européennes et africaines à la fois, est bien dessinée, possède de beaux parterres de fleurs, un peu de gazon (ce qui en Espagne est une rareté), et est en outre admirablement située, sur le bord du Guadalquivir, entre la tour *del Oro* et le palais de San Telmo, résidence superbe de M^{me} la duchesse de Montpensier. Nous y arrivons au moment où l'on commence sur le pont de fer d'Isabelle-la-Catholique à tirer un feu d'artifice. Au-dessus des arbres verts, derrière les vaisseaux illuminés qui sont sur le Guadalquivir et qui font des projections électriques, nous apercevons les fusées monter et s'épanouir en gerbes de flamme dans le ciel serein. Des musiques militaires, installées aux extrémités et au centre de *Las*

Delicias, font entendre leur répertoire. Une foule énorme vient jouir de ce spectacle inaccoutumé et dont les Espagnols raffolent.

Nous nous sommes rendus ensuite à l'*Alcazar*, dont la façade intérieure était illuminée; je n'essaie même pas de vous décrire le spectacle féérique de la salle des Ambassadeurs, vue des balcons, avec sa coupole (*Media Naranja*) étincelante; vous avez déjà lu ce que j'ai dit de cette salle et vous pourrez, avec un peu de bonne volonté, vous figurer la splendeur de ce chef-d'œuvre de l'art mauresque.

Après un souper dans la grande salle à manger du premier étage, nous sortons vers une heure du matin de l'Alcazar, persuadés d'avoir, grâce au talisman d'Aladin, vécu réellement quelques chapitres des *Mille et une Nuits*.

XVI.

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE ET LA GIRALDA.

Il faisait un temps superbe le 16 octobre et les fêtes officielles étant finies à Séville, je profitai de la matinée pour aller visiter la gigantesque cathédrale que Bermudez compare à un vaisseau de haut bord avec son grand mât, ses mâts de misaine, d'artimon et de beaupré, avec ses focs, ses bonnettes, ses pavillons et ses flammes. La comparaison est juste, mais j'avoue que cette admirable cathédrale aux dimensions énormes m'a paru manquer de proportions et d'harmonie. Cette masse de pierres étonne, mais ne ravit pas. On est effrayé par la pensée des efforts qu'il a fallu pour la construction de cette basilique qui, sans pouvoir être comparée à St-Pierre de Rome, est la plus grande d'Espagne et sans aucun doute celle qui vise le plus au grandiose.

Tout est grand en effet dans cette cathédrale : l'intérieur en est partagé en cinq nefs, dont les piliers, formés de faisceaux de colonnettes, sont d'une grosseur énorme, et « qui semblent tant ils sont élevés, dit Théophile Gautier, destinés à supporter le ciel ». En réalité, ils ont trente mètres de hauteur, ce qui est déjà beau et leur seul défaut est de supporter une voûte qui tombe en ruines. Déjà on a littéralement encombré la nef principale de forts échafaudages de bois qui masquent la vue et empêchent de jouir du spectacle de cette majestueuse rangée de piliers s'élevant à trente mètres. Mais je ne saurais répéter avec Théophile Gautier, que « Notre-Dame de Paris se promènerait la tête haute dans la nef du milieu ». C'est d'une exagération qui me donne à douter de la vérité de bien d'autres descriptions ou comparaisons de cet auteur brillant, mais qui sacrifie trop au désir de surprendre et d'ébahir ses lecteurs.

J'ai déjà parlé du *Coro* ou chœur de la cathédrale : je n'y reviendrai que pour insister sur la lourdeur des ornements des orgues et sur la belle grille en fer qui sépare le *Coro* du restant de la cathédrale. Ce

que les Espagnols appellent le *Trascoro*, c'est-à-dire le derrière du chœur, est orné d'un riche fronton dorique et de marbres précieux. A quelques mètres en avant, on hourte du pied une dalle de marbre portant ces mots :

A Castilla y à Léon
Nuveo Mondo dio Colon.

(A Castille et à Léon un nouveau monde Colomb donna).

Mais ce n'est point là le tombeau de Christophe Colomb comme on pourrait le croire : cette pierre recouvre seulement le corps de Fernand Colomb, fils du grand navigateur, qui mourut riche et légua à la cathédrale une partie de ses biens et sa bibliothèque, qui est très remarquable. Quant aux restes du héros qui découvrit l'Amérique, chacun sait qu'après avoir été transportés de Valladolid à Séville et de Séville en Amérique, dans l'île espagnole, ils furent enfin inhumés à Cuba.

Et cependant nul tombeau de pierres n'aurait, mieux que la cathédrale de Séville, convenu à celui auquel l'humanité doit un monde de plus.

Autour du *Coro* de la cathédrale ne se groupent pas moins de trente-sept chapelles, décorées avec une magnificence et un luxe inouïs et renfermant des trésors d'art, soit en sculpture, soit en peinture.

La *Capilla mayor* contient le plus grand retable que l'on connaisse ; il est tout entier en bois de mélèze, dans le style gothique et d'une délicatesse et d'un fini qui approchent de la perfection.

Dans la *Chapelle du baptistère*, on remarque une belle toile de Murillo, « saint Antoine de Padoue ». Je trouve encore un peu exagéré le jugement de Théophile Gauthier qui déclare que « jamais la magie de la peinture n'a été poussée plus loin ».

Les chapelles de la cathédrale sont d'ailleurs riches en toiles de maîtres : les œuvres des Francisco Zurbaran, Juan de las Raevas, Valdès Leal, Alonso Cano, Pedro Villegas Marmolejo, Mateo Arteaga, Juan Valdès, et dans la *Sacristia mayor*, deux toiles admirables de Murillo : « San Isidro » et « San Leandro » et une « Descente de Croix » de Campana. Mais il m'est impossible de citer toutes les merveilles d'art qui sont contenues (j'allais dire enfouies) dans cette cathédrale : les sculptures sur bois et en marbre sont de toute beauté, il y a là des autels et des bas-reliefs dignes de l'admiration des artistes du

monde entier. Je ne sais pas si je me trompe, mais j'avoue que je considère les sculpteurs espagnols comme ceux qui ont le mieux rendu le Christ agonisant sur la Croix. Leurs Christs sont hurlants de douleur ou raidis dans une souffrance cataleptique ; ils produisent toujours une impression considérable, et la mysticité, la foi ardente des Espagnols ne se montrent, nulle part plus que dans les Christs de leurs maîtres-sculpteurs, unies à ce sentiment charnel, qui est intense. Les Espagnols ne rêvent pas ; ils traduisent les souffrances de l'âme par celles du corps, ils ne font pas de différences, à l'immortalité près, entre cette enveloppe misérable que nous habitons, notre corps, et cette étincelle divine qui est nous-même, notre âme. Les sensations physiques si développées chez les Espagnols sont mêlées si intimement à leurs sentiments, qu'ils les confondent.

L'Andalousie surtout, terre de sensualisme et de volupté, explique bien le caractère de la race d'hommes qui l'habite ; ce n'est pas la tête qui les mène, le raisonnement qui les fait agir, ce sont leurs nerfs, la chaleur de leur sang. Ils s'emballent pour rien, mais les plus beaux discours ne susciteront pas chez eux autant d'enthousiasme qu'un acte de vigueur et d'adresse. Fouillez jusqu'au fond le caractère étrange et captivant de cette race qui vit pour la chair et par la chair, et vous arriverez à comprendre les courses de taureaux et les tortures de l'Inquisition.

Mais nous reparlerons des Andalous plus loin ; brièvement disons un mot de quelques-unes des richesses de la *Capilla mayor*. D'abord la *Custodia* en argent construite en 1587 par Jean de Arlé, de trois mètres vingt-cinq cent. de haut et ayant la forme d'un temple circulaire à quatre étages, orné de sculptures, de ciselures, d'attributs avec profusion. Son poids est tel qu'il faut vingt-quatre hommes pour la porter dans les processions. Le *Tenebrario*, la pièce la plus remarquable de ce genre en Espagne, est un immense chandelier triangulaire en bronze, portant quinze cierges et terminé par un plateau triangulaire où sont représentés par quinze figurines le Sauveur, ses apôtres et ses disciples ; ce chandelier a six mètres soixante centimètres de hauteur. En outre de ces grandes pièces, la *Capilla mayor* et le *Trésor* de la cathédrale contiennent des ostensoirs, des croix, des amphores, des reliquaires et mille autres ustensiles sacrés en or, en métaux précieux, incrustés de pierres de grande valeur, œuvres d'art où la richesse des matériaux n'a d'égale que le talent déployé par les artistes qui les ont créées !

On montre aux visiteurs, dans la *Capilla mayor*, les clefs offertes au roi saint Ferdinand lors de son entrée triomphale à Séville : l'une d'elles, en argent, fut présentée au roi par le khalife de Séville, et une autre, en fer, par les Juifs de l'Alhania de Séville.

La salle du Chapitre est une très grande pièce tendue de damas cramoisi bordé d'un large galon d'or. Dans la sacristie, qui est proche, on peut admirer un Christ du sculpteur bien connu Martinez Montanez.

Passons enfin à la *Capilla Real*, où se trouvent les tombeaux du roi Alphonse X, de la reine dona Béatrice, femme de saint Ferdinand, et de Maria de Padilla, la célèbre favorite de don Pedro-le-Cruel. Cette chapelle royale, qui forme un large et long vaisseau, est consacrée, pour ainsi dire, au roi saint Ferdinand : devant le maître-autel le corps de ce roi-guerrier repose, tout vêtu de son armure damasquinée d'or, en un parfait état de conservation, dans une châsse qui est un véritable monument de bronze, d'argent, d'or et de cristal. Des rideaux cachent aux regards du vulgaire la dépouille mortelle du libérateur de l'Espagne et on ne les soulève qu'à trois dates de l'année : le 30 mai, le 22 août et le 22 novembre. La garnison de Séville vient chaque année, depuis des siècles, rendre les honneurs militaires au vainqueur de las Navas de Tolosa, et défile devant le socle de marbre sur lequel est placée la châsse monumentale où dort le héros de Castille. Sur un autre autel de la même chapelle, on voit une petite image de Notre-Dame que le roi portait toujours à l'arçon de sa selle. On conserve aussi dans la *Capilla Real*, la bannière et l'épée que portait saint Ferdinand le jour de son entrée à Séville !

Mais une matinée ne saurait suffire pour visiter entièrement un monument aussi colossal que la cathédrale de Séville ; aussi suis-je revenu y passer toute l'après-midi. Vers cinq heures, la chaleur étant moins suffocante, je sortis par le *patio de las Naranjos* (cour des Orangers). Les constructions qui entourent cet enclos planté d'orangers portent le cachet de la vieille architecture arabe et sont les derniers vestiges de la grande mosquée mauresque dont dépendait jadis la fameuse tour de la Giralda. Cette cour est séparée de la rue par une vieille muraille couronnée de créneaux triangulaires et au centre de laquelle est percée la porte du *Perdon*, qui est un des chefs-d'œuvre laissés en Espagne par les Arabes.

La *Giralda* est certainement une des merveilles du monde. Je ne pouvais, durant mon séjour à Séville, me lasser de l'admirer : jamais je n'ai vu œuvre humaine défier avec plus d'insolence les injurés du

temps. Il semble que les siècles passent sur cette tour sans l'altérer, que ni les vents, ni le soleil, ni la pluie n'ont de prise sur les briques dont elle est construite, briques qui sont plus dures que des pierres et que j'ai essayé, mais en vain, d'entamer avec la pointe et la lame d'un couteau. La tour mauresque proprement dite est carrée, haute de soixante-sept mètres et construite avec une telle régularité que les arêtes en sont aussi vives que si la tour avait été terminée la veille. Elle paraît plus haute encore que la réalité, à cause d'un phénomène de vision, qui tient à ce qu'elle se rétrécit insensiblement à mesure qu'elle s'élève. Mais ce qui est plus admirable encore, si c'est possible, que l'aspect de la tour extérieure, c'est l'intérieur même de cette tour, œuvre, dit-on, de l'Arabe El Gueber, inventeur de l'algèbre. Au centre de la tour sont des appartements habités par les gardiens ; une rampe de trois mètres environ de large suit exactement les murs extérieurs de la Giralda, se brisant aux angles et formant vingt-huit paliers ; sa pente est douce, elle est pavée et plafonnée en briques larges et symétriques ; les briques des plafonds sont même décorées d'ornements fort gracieux. Des fenêtres, parfois avec balcon, étroites, élégantes, divisées en deux par des colonnettes de marbre, sont percées à intervalles réguliers dans les murs de la Giralda, qui ont trois mètres d'épaisseur à la base et deux mètres cinquante avant d'atteindre la première plate-forme à soixante-sept mètres de hauteur. Deux cavaliers pourraient gravir de front les rampes de la Giralda, dont l'ascension est moins fatigante que celle d'un escalier.

Rien n'indique mieux l'excellence des procédés de construction des Arabes que le contraste frappant qui existe entre l'état de conservation merveilleux de la tour mauresque et la décrépitude réelle de la tour que les Espagnols ont élevée sur la véritable Giralda. Cette tour de vingt-huit mètres, où l'on monte par un escalier de marbre, est noire, moussue, la pierre en est toute piquée, toute vermoulue, presque aussi bien que le beffroi qui surmonte la tour espagnole et sur lequel se dresse, digne couronnement de cet édifice superbe, une gigantesque statue en bronze de la Foi, tenant à la main le Labarum.

Après avoir gravi lentement les rampes et les escaliers de la Giralda, j'éprouvais une véritable satisfaction à m'asseoir au pied du beffroi, accoudé sur la balustrade en pierres tournées et envahies par une lèpre verte et noire, qui circule autour de la terrasse. Quel féerique panorama s'offrit alors à mes regards charmés ! Du haut de la Giralda je dominais Séville, étendue à mes pieds ; le Guadalquivir roulait molle-

ment ses ondes tranquilles et argentées dans la plaine plantée d'oliviers, et où, sur la surface dorée des terres de labour, de petits bois de pins piquaient des teintes sombres.

Au Sud-Est j'aperçois la masse verte des jardins de l'Alcazar, du palais de San Telmo et de las Delicias de Christina, celle belle promenade qui borde le Guadalquivir, large de mille mètres en cet endroit et couvert de bateaux de toutes dimensions et de toutes formes. Un peu plus loin, voici la tour del Oro, puis le pont de fer qui relie Séville à son faubourg de Triana ; le Guadalquivir agrandit encore son lit pour enserrer une petite île et plus loin est traversé obliquement par le large pont du chemin de fer de Séville à Huelva. Si, du fleuve, mes regards se reportaient plus au Nord, le quartier de la Macarena, les remparts de Séville frappaient ma vue, puis une masse de maisons blanches, vertes, jaunes, grises, oranges, roses clair, où mes regards se perdaient, errant de terrasses en terrasses, ou sur les toits de briques rouges, sur cette masse de pierres trouée de ci de là par la verdure des places plantées d'arbres. Enfin, sous mes pieds même, se dressait, s'imposant à mon attention par sa profusion de dômes, de voûtes, de chapiteaux, de tourelles et de clochetons, le squelette colossal de la cathédrale. Hélas ! combien la beauté de cette formidable œuvre des hommes, qui fait songer aux pyramides d'Égypte et aux temples hindous par la quantité inouïe des efforts qu'elle a nécessités elle aussi, rendait plus lamentable encore à mes yeux l'état d'affaissement, de dégradation et de ruines, où elle se trouve actuellement. Les voûtes des cinq grandes nefs ne tiennent plus que par miracle, mal soutenues par les échafaudages de bois de l'intérieur et prêtes à se crever sous les intempéries : elles s'affaissent, les pierres des tourelles s'effritent, se cassent, les sculptures des chapiteaux, les ornements des clochetons n'existent plus qu'à l'état de vestiges, les statues sont décapitées ou privées de bras et de jambes. On croirait vraiment, à voir la cathédrale de Séville du haut de la Giralda, qu'on est en présence d'une ruine abandonnée, de quelque monument admirable que l'on découvrirait dans un désert ; on ne voit sur la surface extérieure de la cathédrale que les traces des pluies et du vent, que les dégradations que le temps a faites à l'œuvre des hommes. Le cœur se serre à penser que cette œuvre d'art digne d'une véritable adoration va morceaux par morceaux se réduire en poussière. Puissent les dévots d'Espagne donner assez d'argent à l'Église pour réparer la cathédrale de Séville ! Mais j'en doute beaucoup, tant sont grandes les dévastations subies par cet

édifice, tant sont nombreuses les blessures de ce monstre de pierre. C'est presque une reconstruction totale qui s'impose, en tous cas c'est une reconstruction partielle. Et, pour cela, ce sont des dizaines de millions, peut-être cent millions qu'il faudrait. Les trouvera-t-on ? N'y a-t-il point assez d'amateurs des arts, de Mécènes, de fervents admirateurs de la cathédrale de Séville pour pouvoir tenter de la disputer au temps qui menace de la ruiner complètement ? Je souhaite que mon appel soit entendu en Espagne et dans le monde entier, partout où le culte du Beau et du Sublime est encore en honneur !

Plein de ces tristes pensées, je n'osais relever les yeux de dessus ce désolant spectacle, lorsque mon compagnon me poussa le coude.

A l'horizon lointain, au-delà du large ruban mordoré du Guadalquivir, derrière de jolies petites collines couvertes d'oliviers au feuillage argenté, le soleil radieux se couchait dans un bain d'écarlate, de pourpre et de rubis. Ses rayons faisaient rougir les terrasses blanches des maisons, mettaient des flammes parmi les toitures sombres des hauts monuments, jetaient sur Séville entière comme une pluie d'étincelles. Et dans l'azur plus profond et plus sombre du ciel enchanteur de l'Andalousie, le globe d'or en fusion disparaissait lentement, donnant aux humains assez heureux pour le contempler comme moi, du faite de la Giralda, la sensation d'un embrasement fantastique, la vision trop fugitive d'un céleste incendie !

XVII.

LE PALAIS DE SAN TELMO. — LES GITANOS DE TRIANA.

J'ai consacré la matinée du 17 octobre à me reposer et à visiter le palais de San Telmo. C'est, au milieu de jardins magnifiques, plantés d'arbres les plus précieux et les plus rares de l'Andalousie et de l'Afrique, orné de massifs de fleurs superbes, une résidence princière, digne en tous points du duc de Montpensier, qui s'était donné le luxe de l'embellir et qui a résolu ce difficile problème d'allier, dans un palais de marbre, tout le *comfort* anglais à l'élégance française et à l'art espagnol.

Ce palais est de nos jours la résidence habituelle de S. A. R. la duchesse de Montpensier.

L'après-midi, il faisait une telle chaleur que je restai mollement étendu dans un fauteuil en bambous, au milieu du *patio* aux plantes vertes, à l'ombre du grand velum rose qui flottait sur ma tête, respirant l'air rafraîchi par le jet d'eau du bassin de marbre, lisant, rêvasant ou causant avec des amis.

Enfin, vers cinq heures, je me décidai à faire une rapide promenade en voiture dans le faubourg de Triana ; après avoir traversé le pont de fer qui relie Séville et son faubourg, j'arrivai dans le quartier des *gitanos*. Disons de suite que le pont de fer en question est construit sur le modèle de celui du Carrousel à Paris.

Triana est un quartier populaire et industriel. On y trouve des fabriques de faïences célèbres dans toute l'Espagne sous le nom de « faïences de Triana » : la plus importante de ces fabriques est installée dans un ancien couvent de Chartreux, dont elle a conservé le nom : la *Cartuja* ! On fabrique aussi à Triana des cristaux, des machines ; on y montre aux visiteurs une fonderie de fer, des fabriques de sucs de réglisse et une fabrique de *refrescos*. On nomme *refrescos* des petits pains solides qui se délayent dans l'eau sans en altérer la limpidité et

font un breuvage sucré et parfumé au suc de toutes sortes de fruits. Ajoutons que nulle part l'industrie des *boissons glacées* n'est plus développée qu'à Séville, où elle a été introduite, dit-on, par les Maures.

J'ai vu aussi à Triana des ateliers de cordonnerie et de nombreuses petites fabriques de sparterie tout à fait rudimentaires.

Mais tout cela n'est point ce qui fait le pittoresque de ce faubourg : Triana est le refuge d'une colonie nombreuse de Gitanos, race mystérieuse que l'on n'a jamais pu, que l'on ne pourra sans doute jamais civiliser. Comment vivent-ils ? Quels métiers font-ils ? Ce sont là des questions auxquelles je ne puis répondre. Leur profession la plus avouable est celle de souteneur et leur fainéantise n'a d'égale que leur manque de scrupule. Pour quelques pesetas, un *gitano* assassinera qui vous lui désignerez, il vous livrera sa femme ou ses filles, n'ayant qu'une idée fort bizarre de la famille. Mais il vous donnera très volontiers des coups de couteau, s'il croit pouvoir le faire impunément. Cruel, farouche, ivrogne, paresseux, sans aucune notion de la vertu et du bien, tel est le gitano. Ils vivent pêle-mêle dans des huttes, des cabanes, des trous même, comme des sauvages ou des brutes, et leur plus clair bénéfice est sans doute celui qu'ils extorquent aux étrangers curieux de les approcher. Car ils ne font œuvre aucune de leurs dix doigts : ils attendent la manne du ciel ; s'ils n'étaient païens, je dirais qu'ils vivent à la grâce de Dieu !

Ne vous aventurez point chez eux avec un portefeuille garni ou un porte-monnaie contenant une somme quelconque ; en rentrant chez vous, vous ne trouveriez plus ni portefeuille ni porte-monnaie. Car ces gitanes mâles ou femelles sont plus adroits que des pick-pockets sur la pelouse d'Epsom le jour du Derby.

Soyez toujours en nombre respectable en allant les visiter et n'ayez sur vous que le strict nécessaire en fait d'argent et un bon revolver de poche. Ces précautions prises, mettez-vous en rapport avec un des chefs de cette tribu, c'est-à-dire avec un *capitan*, espèce de tenancier de maison louche, de père de famille lamentable, très fier et très sauvage, qui ne s'humanise qu'en présence des *pesetas* ou de cruchons d'*aguardiente* (eau-de-vie anisée très répandue en Espagne). Ce capitan est le chef despotique d'une *smala* qui grouille dans une ou plusieurs cases ou huttes infectes : il est le *barnum* de la bande, le trésorier, le propriétaire, le juge, le chef incontesté. Il a droit de vie ou de mort sur ses misérables compagnons et compagnes. A son

commandement, vous verrez sortir des cases une quantité de petits enfants tous nus, mâles et femelles, cuivrés, à l'œil vif et aux formes élégantes. Mais payez un peu plus et asseyez-vous à l'ombre, à moins que vous ne préfériez entrer dans ce café malpropre : le *capitan* va faire venir ses danseuses devant vous. Les jeunes gitanes excellent dans l'art chorégraphique, tel qu'on le comprend en Espagne : deux ou trois gitanes mâles empoignent des guitares et des castagnettes et voilà la danse du ventre qui va commencer. Quatre ou cinq fillettes ou jeunes femmes — (ces êtres-là sont femmes à onze ans, ce qui fait que le diable est de s'y reconnaître) — arrivent couvertes d'un jupon souvent troué, d'une mantille de propreté douteuse, d'un châle rapiécé ; rarement elles sont mises proprement. Elles sont gracieuses, se drapent avec élégance et noblesse et il s'en trouve, ma parole, de vraiment jolies dans le nombre. Leur danse est voluptueuse ; de jeunes gitanos mâles leur servent de cavaliers, et sur le même air, qui finit par m'exaspérer au bout de dix minutes, les gitanes et les gitanos danseront pendant des heures et des heures. Faites servir de l'aguardiente et tout ce monde va se soûler abominablement et bientôt le digne *capitan* viendra orgueilleusement vous offrir la plus belle des danseuses pour quelques pesetas. Si vous refusez, il vous foudroie d'un regard de mépris. Heureusement que vous n'êtes pas seul et que vous êtes armé ! Néanmoins ne restez pas trop tard chez ces gens-là ; à force de boire, les couteaux sortent de leurs gaines tout seuls pour ainsi dire, et leur susceptibilité devient extrême. Inutile, n'est-ce pas, de traverser l'Espagne pour aller se faire larder de coups de couteaux par ces malpropres individus ?

J'ai ouï dire que ces capitans bizarres vendent pour des sommes variant de cent à deux ou trois cents francs leurs filles — (sont-ce bien leurs filles) — ou leurs compagnes aux amateurs assez riches pour s'offrir cette fantaisie. Il paraît que *certain*s font avec ces *capitans* des marchés de ce genre et que nombre de jolies femmes, que l'on trouve dans des maisons hospitalières de Séville et de Madrid, sont ainsi l'objet d'un trafic, que la morale et la législation espagnoles défendent.

Ai-je dit aussi que les vieilles gitanes — oh ! les épouvantables sorcières — vous disent la bonne aventure pour quelques sous ? Eh bien ! c'est fait ; et comme j'éprouve un véritable dégoût, en songeant à l'existence honteuse, indigne d'êtres humains, de ces gitanos, je vous demande la permission de n'en pas parler davantage !

XVIII.

LA MAISON DE PILATE. — LES BIBLIOTHÈQUES ET LE MUSÉE DE SÉVILLE.

On ne peut quitter Séville sans avoir vu la « Maison de Pilate ». C'est un édifice magnifique qui explique bien le matérialisme du culte espagnol. Il reproduit — je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai — l'habitation de Pilate à Jérusalem, et c'est en manière d'acte de foi que le duc de Medina-Cœli voulut, au quinzième siècle, construire ce palais.

Les matériaux en sont de valeur et le marbre y domine ; quoi qu'on puisse penser de l'idée étrange qui a présidé à la construction de cet édifice, on doit rendre hommage au talent de l'architecte. Un portail en marbre, de l'ordre corinthien, conduit dans un *patio* grandiose, dont les galeries, formées de vingt-quatre arcs très légers soutenus par autant de colonnes de marbre, sont revêtues de faïences en relief et décorées de vingt-quatre bustes des Césars et autres hommes illustres de l'antiquité ; une fontaine coule sans cesse au centre du patio dallé de marbre et rafraîchit l'atmosphère.

La chapelle est au fond du patio : elle renferme, au milieu, une colonne de marbre de quatre-vingt-quinze centimètres, qui a été, dit-on, faite à Jérusalem sur le modèle de celle sur laquelle N.-S. Jésus-Christ fut placé pour souffrir sa sublime Passion. Tout d'ailleurs dans cette maison s'efforce de nous rappeler les épisodes de la Passion de Jésus. Pour des esprits froids et réfléchis comme les nôtres, les dénominations de ces salles nous laissent indifférents, et nous trouvons même un certain irrespect de la religion dans cette reconstitution d'après la légende sacrée, reconstitution un peu naïve, si ce n'est enfantine. Mais le commun du peuple espagnol croit fermement que c'est là la *Maison de Pilate*, absolument telle qu'elle était jadis, et il n'y pénètre point sans émotion. C'est pour lui la Passion du Christ racontée d'une façon visible, matérielle : et il éprouve devant ce fût

de colonne, qui est la copie plus ou moins exacte de la vraie colonne où fut flagellé Notre-Seigneur, les mêmes sentiments qu'il éprouverait dans les propres lieux témoins des souffrances de l'Homme-Dieu.

Mais parcourons la *Maison de Pilate* : une grande salle lambrissée a été dénommée le *Prétoire* ; le plus original, c'est qu'on y voit au plafond les armes des *Tarifa*, dont Ponce-Pilate ignore bien certainement la future existence. A côté, voici le *Cabinet de Pilate*, petite pièce où, chose invraisemblable, on ne m'a pas montré la cuvette et le morceau de savon qui servirent à Pilate à se laver les mains. Ne riez pas ; un peu plus loin, on m'a montré, dans un arc, au haut du magnifique escalier, un grillage qui indique la place où le coq chanta quand saint Pierre renia le Seigneur. Maintenant voici le balcon avec appui en bois, d'où Pilate vint haranguer la multitude. Enfin, le comble, c'est la prétention de l'architecte, qui dans une salle carrelée, a placé une rosace formée de quelques faïences et qui veut absolument que ce soit en cet endroit que le Christ se soit tenu devant le gouverneur de la Judée.

Je n'insiste pas sur ces enfantillages. Mais je vous engage à ne pas discuter là-dessus avec le gardien de la *Casa de Pilatos* ; il est convaincu et fanatique, et il vous traiterait de mécréant et d'athée, séance tenante !

Une autre maison curieuse à visiter, c'est la *Casa de los Taveros*, où se trouve un *patio* superbe et une galerie de portraits de famille très intéressante. Cette maison a été autrefois le siège du Tribunal de l'Inquisition, qui y a laissé des souvenirs horribles. Ne parlons pas de l'Inquisition, voulez-vous ? Tous mes instincts de libéral invétéré sont affolés par ce seul mot et je ne puis penser, sans la maudire, à cette institution féroce qui, en Andalousie, fut cependant peut-être nécessaire !

Les bibliothèques de Séville sont célèbres : la plus connue est la *Bibliothèque Colombine*, fondée par Fernand Colomb, fils du grand Christophe, celui-là même dont le tombeau se trouve dans la cathédrale. Cette bibliothèque, qui a été léguée par Fernand Colomb, au chapitre de la cathédrale, est fort importante par la quantité de documents et d'ouvrages qu'elle contient et qui sont relatifs à la découverte du Nouveau-Monde ; elle est installée dans un local magnifique, où l'on remarque, en outre, une collection fort belle de portraits et l'épée du comte Fernand Gonzalès, que le fameux Garci Pérez de Vargas portait lors de la prise de Séville.

La *Bibliothèque provinciale et de l'Université* est riche de près de 60,000 volumes, dont beaucoup de chroniques, d'histoires particulières, de belles éditions des classiques anciens, une collection très complète de Bibles en toutes les langues, des codes, des recueils de lois des provinces espagnoles, des traités de géographie, livres de voyages, etc. Mais la bibliothèque que l'on dit la plus riche en éditions rares, serait celle du professeur Don Juan Maria de Alava. Quant aux fameuses *Archives des Indes*, elles occupent les salles supérieures de la *Casa Lonja*, palais où se tient la Chambre de Commerce et qui est remarquable par son *patio*, ses salles immenses et son grand escalier. Ces archives forment trente mille liasses de documents poudreux remontant à la découverte d'Hispaniola par Colomb, aux conquêtes de Fernand Cortès, de Pizarre et de Magellan ; elles sont certainement d'une importance capitale, mais je crains fort qu'on en parle beaucoup plus qu'on ne se donne la peine de les étudier et de les lire. D'après certains Américanistes, qui auraient voulu y faire des recherches, les Archives des Indes ne seraient même pas classées par ordre chronologique. Dans ce cas, avouez que vouloir découvrir quelque fait historique ou éclaircir quelques points douteux, en fouillant à l'aveuglette dans 30,000 liasses, est une entreprise aussi téméraire et insensée que de s'acharner à la poursuite de la pierre philosophale !

Le Musée de Séville ne saurait prétendre, en tant que monument, nous inspirer une admiration bien profonde, mais les tableaux qu'il renferme sont la plupart d'une très grande valeur et méritent d'être vus par tous ceux qui s'intéressent aux Arts. Ce musée, établi dans un ancien couvent, est en quelque sorte consacré à Murillo, comme le musée de Madrid peut sembler consacré à Goya : la statue de Murillo en bronze se dresse sur la place qui précède le musée. A l'intérieur, la plus belle salle est baptisée « *el Salon de Murillo* ». Dans cette salle affectée entièrement aux œuvres du grand peintre, se trouve le tableau que Murillo lui-même désignait comme son chef-d'œuvre : le *Saint Thomas de Villanueva donnant l'aumône aux pauvres*. Murillo ne se faisait-il pas illusion ? Je ne me crois certes pas capable de le contredire, mais j'avoue que d'autres toiles du même Maître me font plus de plaisir encore ; pour moi, Murillo est le peintre de l'idéal, les vierges qu'il a faites sont de pures merveilles. Cela n'empêche pas sans doute son *Saint Thomas* d'être son chef-d'œuvre ; en fait d'art et de préférences artistiques, il ne faut point discuter, encore moins, n'est-ce

pas, vouloir en remonter à l'artiste qui proclame telle ou telle de ses œuvres supérieure aux autres.

Parmi les autres Maîtres espagnols dont les toiles figurent dans ce musée, on doit citer : Zurbaran, Roelas, Valdès Leal, Herrera le Vieux, Pablo Céspedes, Alonso Cano, Juan del Castillo, Juan Varela, etc. ; un seul peintre italien, médiocre, Francesco Frutet, et un flamand, Martin de Vos, représentent les écoles étrangères. Quant aux sculptures, elles sont peu nombreuses dans ce musée, et, en dehors de deux statues de Martinez Montanès, je ne vois rien à citer. Séville possède, m'a-t-on dit, plusieurs riches collections particulières de tableaux, mais je n'ai point eu le temps de les visiter.

Ne quittons pas Séville sans traverser rapidement la *fundicion de Artilleria*, importante fonderie de canons où on utilise le cuivre des mines de Rio-Tinto. Cet établissement important est outillé de même que les établissements similaires de France et d'Allemagne ; les Espagnols en sont fiers parce qu'ils ont suivi les progrès et employé les perfectionnements apportés à cette industrie. Je les en félicite, mais il faut avouer que, s'ils ne l'avaient point fait, ils seraient vraiment trop à blâmer.

XIX.

LES ANDALOUS ET LES ANDALOUSES.

Et maintenant que vous connaissez à peu près Séville, voulez-vous que nous causions un peu du caractère de ses habitants, que nous examinions les qualités et les défauts de cette race andalouse sympathique et intéressante ?

Autant j'éprouve de répugnance à parler des *gitanos* sans morale, sans religion, sans instinct de sociabilité, autant il m'est agréable de dire, sans ambages, sans artifices, ma façon de penser des Andalous et des Andalouses en général, qu'ils soient de Séville, de Cordoue ou d'Huelva.

Intelligents et paresseux, fiers et gueux, enthousiastes et fatalistes, tels sont les Andalous. Celui qui en voit un, les voit tous !

Regardez-les passer avec leur large *sombrero* de feutre ou de paille, leur veston court à la *torero*, les culottes serrées aux genoux, les guêtres aux jambes ; voilà leur costume traditionnel. A cheval ou à dos de mulets, les fermiers et les citadins vont à leurs affaires ; parfois un couteau se cache à demi dans une large ceinture rouge.

A Séville et à Cordoue, on en voit encore quelques-uns traverser ainsi les rues de la ville ; mais il faut l'avouer, ce costume traditionnel se perd de plus en plus. Les *hidalgos* des villes s'habillent à la française ; les pauvres vont déguenillés, pieds et jambes nus, ou chaussés d'*espadrilles* en cordes. Mais tous ont le même regard hautain, le même air de fierté répandu sur tout le visage. Leur allure est crâne, même lorsque personne n'est là pour les admirer ; instinctivement ils cambrent les reins et portent les poings sur les hanches.

Couchés, à l'ombre d'un arbre ou d'une maison, il n'est pas rare d'en trouver qui restent ainsi tout le jour, fumant des cigarettes, mangeant des tomates, chantant et riant. Ils ont conservé des Arabes l'habitude de faire travailler leur femme et de ne rien faire. Pendant

que les malheureuses ménagères triment à l'intérieur des maisons, eux se prélassent ou sommeillent, heureux de vivre sous le climat enchanteur de Séville. Ils ont peu de besoins et pas d'ambition ; quand ils ont de quoi fumer et manger, impossible d'en obtenir le moindre travail. Ils ne bavardent même que quand cela leur plaît et faire parler un Andalou quand il ne veut pas, est une entreprise aussi hardie que d'essayer de l'empêcher de danser quand il entend la guitare ou de boire quand il a de l'*aguardiente* à sa portée.

Sobres, ils vivent presque d'amour et d'eau claire ; à leur régime, un Anglais ne résisterait pas quinze jours. Je crois que la plupart des Andalous, du peuple bien entendu, ne mangent pas de viande deux fois dans le mois. Un morceau de pain, un oignon, une tomate, du vin et des cigarettes ! Avec dix sous, ils ont de quoi se rassasier et se soûler.

Primesautiers par excellence, mais aussi vite abattus qu'une soupe au lait, il n'y a que trois grandes idées qui les passionnent au point d'en faire des héros de persévérance, de bravoure et d'audace : la patrie, l'amour, la religion. Oh ! sur ces trois points, ne badinez pas avec les Andalous : ce qu'ils veulent, ils le veulent bien, ils le veulent avec rage, avec frénésie. Un autre sentiment me semble se développer en eux au même degré : c'est la passion de la liberté. Les idées populaires sont très avancées en Andalousie : le socialisme, la république, la libre pensée ont conquis beaucoup d'esprits.

Ils ont une exubérance comparable à celle des Marseillais et une indolence asiatique ; ils feront dans le même jour trente kilomètres à pied, sans manger, pour aller assister à un spectacle quelconque ; ils crieront comme des sourds, se disputeront pour un rien, descendront dans l'arène pour tuer le toréador qui leur aura déplu, se feront écraser plutôt que de céder leur place sur le passage d'un cortège ou d'une procession, mais parlez-leur d'une affaire d'intérêts, ils vous répondront tranquillement : *manâna* ! à demain ! Cela veut dire : il fait bon, ici, je suis tranquille, cette cigarette est exquise, laissez-moi rêver ou dormir, ou écouter les chants ou les causeries des camarades !

Ils sont heureux, ils cueillent les jours de bonheur de l'existence, ils suivent le précepte d'Horace. Au jour le jour, suivant le caprice du hasard et de la fortune, ils vivent, confiants dans la Providence, persuadés que sur la terre féconde de l'Andalousie, sous son beau ciel d'azur, on ne saurait souffrir ni de misère ni de faim. Très généreux, très secourables, ils ne se laisseront mutuellement jamais sans appui. Aucun peuple n'est plus porté à s'entr'aider que le peuple espagnol : la

mendicité est nombreuse à Séville, parce que les étrangers y sont nombreux. C'est un métier comme un autre pour certains Andalous et surtout pour les *gitanos*. Mais allez dans la campagne, allez même à Huelva et vous verrez que les mendiants se font très rares, très rares.

Être ou paraître, pour eux ces deux mots ont le même sens : hommes et femmes préféreront se priver de nourriture, de choses nécessaires, pour le plaisir d'acheter une veste de velours ou un châle aux couleurs attrayantes. Même dans les classes bourgeoises, cette vanité extrême pousse les Andalous, comme les autres Espagnols, d'ailleurs, à afficher bien plus de luxe apparent que le comportent leur situation de fortune ou leur position sociale. C'est en Andalousie surtout que le proverbe est juste et que tout ce qui brille n'est pas or.

Ne vous fiez pas à l'apparence ; cette jolie bourgeoise de Séville à l'œil noir étincelant, aux beaux cheveux, aux formes gracieuses, sous ses élégants vêtements confectionnés sur le modèle de Paris, attire vos regards, fait battre votre cœur. Ne la suivez pas chez elle, croyez-moi. Elle a des bas troués, une chemise sale et pas de pantalon ! oh ! *Shocking !* Que dire de leur beauté ? Je les trouve charmantes quand elles sont toutes jeunes ; de quinze à vingt ans, il en est d'adorables. Mais la femme de plus de vingt ans est comme chez nous la femme de trente-cinq ans. Après vingt ans, un embonpoint les prend qui leur vaut ces formes luxuriantes qu'aucuns admirent : mais méfiez-vous. Elles n'ont point ces chairs fermes, cette opulence et cette solidité de charmes que Rubens excellait à peindre ; leur graisse est molle, flasque. A peine le corset enlevé, rien ne tient plus, tout s'écroule et semble s'enfuir : c'est une débandade générale. Et nous courons encore !

Que celui qui trouve des agréments à la conversation d'une Andalouse, veuille bien lever la main ! Moi, je leur dénie (en général, car je ne saurais porter un jugement absolu et je sais quelques rares et charmantes exceptions) le don si précieux de la causerie. Je ne les compare pas à nos Parisiennes, à nos gracieuses et spirituelles femmes de France, il serait trop commode de les faire éclipser par d'aussi incomparables modèles. Mais reconnaissons-le, sans comparaison vaine, elles sont, pour la plupart, fort ignorantes, occupées de frivolités et de bagatelles, de grandes enfants capricieuses, fantasques, sans deux idées qui se suivent. Des spectacles, de la toilette, de l'argent, voilà les seules choses qui leur plaisent. Mais, direz-vous, c'est là ce qui charme toutes les femmes. Ah ! pardon, j'oubliais, elles ont une chose

qui les enthousiasme, qui les enivre, qui est leur vie, qui cause leur mort, c'est l'amour. Mais, non l'amour de tête, l'amour tout spirituel de nos femmes de France, non la fantaisie amoureuse de nos trop légères Parisiennes ; l'amour des Andalouses, c'est de la passion sauvage, frénétique, ardente comme le soleil de leur pays. Elles ne sont pas beaucoup plus constantes que chez nous peut-être : que voulez-vous, la femme est la femme, ondoyante et diverse, partout et toujours ! Mais elles aiment sincèrement, extravagamment lorsqu'elles aiment.

L'homme, le mâle, qui leur inspirera ce brûlant sentiment, fera d'elles leur esclave, leur chose, leur chienne soumise et dévouée. Elles l'aimeront parce qu'il sera bel homme, ou qu'il aura fait devant elles preuve d'énergie, de courage, ou qu'il chantera bien, ou qu'il dansera mieux encore. Les sentiments, les phrases, elles n'en ont cure ; les doux propos, les paroles galantes, toute cette cour d'esprit, d'humour, de poésie ou d'éclats de rire que les Français font aux femmes, cela les laisse indifférentes, insensibles.

Elles ne sont point farouches, ni bégueules, ni prudes ; loin de là ! Vous les voulez, vous les avez. Un peu d'argent, un cadeau, la curiosité, tout suffit à vous les donner. Mais leur amour, nenni ! ne le connaît pas qui veut, ne l'inspire pas qui veut !

Je ne sais s'il dure ce que durent les roses, mais je reconnais que l'amour des Andalouses est, au point de vue sensuel, prosaïque, bestial ou primitif, comme vous voudrez, l'amour dans sa plus forte expression.

Tout d'ailleurs, dans cette contrée heureuse où l'air est parfumé, où l'atmosphère est chaude, où les vents sont doux, où la végétation est luxuriante, où les plantes sont toujours en fleurs, tout proclame le triomphe de la chair et de la nature. Nulle part l'homme n'est plus humain dans le sens étroit de ce mot ; nulle part, les nerfs, les sens de la bête humaine ne sont mieux disposés à souffrir, à aimer, à goûter à la fois la double volupté des jouissances et des douleurs extrêmes.

Que vous dirai-je de plus ? Aimer, boire, manger, dormir, tout cela a une égale importance en Andalousie : il fait chaud, on a soif ; l'air est chargé d'effluves capiteuses, on s'aime ! C'est tellement ainsi que le mariage parmi le peuple tombe en désuétude : la proportion des enfants naturels aux enfants légitimes est de trente-cinq pour cent !

Et une admirable et extraordinaire inconscience se remarque chez cette race sémite, mêlée de maure. La femme Andalouse va supplier

la vierge Marie de lui rendre son amant, de faire revenir à elle l'infidèle avec lequel elle a trompé son mari. Le *sereno* ou veilleur de nuit, qui parcourt les rues de Séville en criant les heures, et en annonçant le temps qu'il fait, d'où son nom, — (*sereno*, beau temps, *nebluso*, temps pluvieux ! et, dam ! il fait le plus souvent beau temps à Séville) — cet agent de police, dis-je, armé d'une lanterne et d'une pique, ne verra aucun inconvénient à vous mener dans les maisons trop hospitalières de la ville ; il vous raccrochera même au besoin, tout comme une fille publique sur le pavé de Paris et vous vantera les *beautés* de telle ou telle demeure !

Et le même homme, dans un accès de fanatisme religieux, sera capable de se faire clouer réellement sur une croix ou bien d'endurer des pénitences qui sont de véritables tortures, dans lesquelles la chair est martyrisée de toutes les façons !

Rien ne doit vous étonner dans ce pays, où le système cérébral des hommes et des femmes est excitable à l'excès par tout et pour tout ; et le caractère de cette race inflammable, illuminée, superstitieuse, hystérique par atavisme, explique toutes les atrocités, toutes les extravagances, tous les actes héroïques, toutes les folies, toutes les voluptés et toutes les luxures, dont est rempli son passé et dont l'histoire ne nous apporte qu'un écho affaibli !

XX.

DE SÉVILLE A CORDOUE.

Séville, c'est la vie! — Cordoue, c'est la mort!

Jamais contraste plus étonnant n'a frappé mes regards.

Il est deux villes, pour ainsi dire jumelles, situées sous le même ciel d'azur, jouissant du même climat enchanteur, entourées de la même végétation luxuriante, nourries par le même sol fécond, arrosées par le même fleuve, habitées par la même race d'hommes, tirant toutes deux leur origine d'une haute antiquité, ayant une histoire presque commune : l'une est riche, prospère, gaie, pleine d'animation, de cris, de rires, de chants ; ses rues sont sillonnées par une foule nombreuse, affairée ou indolente, bruyante et bigarrée, c'est la cité du commerce, de l'industrie, c'est la ville poétique et évocatrice du passé en même temps, c'est Séville. L'autre, morne et désolée, sans un passant dans ses rues étroites et désertes, voit mélancoliquement ses monuments, ses remparts, ses édifices particuliers s'en aller en impalpable poussière ! Le même soleil qui, à Séville, jette sa chaude lumière sur un peuple grouillant, sur une ville pleine de sève et dont il semble activer la fièvre et redoubler la circulation, n'éclaire plus à Cordoue qu'un tombeau solennel et grave, où tout est recueilli, où tout est triste, tombeau gigantesque d'un passé merveilleux, où toutes les pierres parlent à notre imagination, racontant les splendeurs d'autrefois, un musée unique d'antiquités et de curiosités, temple du silence morne, où glissent, rapides et muettes, des ombres rares, où les mules elles-mêmes semblent hésiter à faire tinter leurs grelots.

Mais où sont les neiges d'antan ? où sont les jours glorieux de ton histoire, ô Cordoue, ô ville sainte des Musulmans, siège du Khalifat des Khalifats, capitale du grand Abdérame, du grand contemporain et ennemi de Charlemagne, Cordoue, où tous les vrais croyants venaient comme à la Mecque, baiser le seuil du *Mihrab* de la Mosquée sublime ?

Que les temps sont changés ! Cordoue, qui, tandis que le moyen-âge plongeait l'Europe presque entière dans une demi-barbarie, fut la ville la plus florissante, la plus riche, la plus brillante du monde, où les fêtes succédaient aux fêtes, où les palais touchaient les palais, centre de l'industrie, du commerce de l'Afrique et de l'Europe, lieu de rendez-vous de tous les marchands du globe, cité des arts et des lettres, dont la renommée des savants et des architectes a traversé les siècles pour venir jusqu'à nous, Cordoue, où est ta prospérité passée, où sont tes richesses, où sont les peuples qui ont rempli tes murailles de leur animation, les héros qui ont forcé par leurs exploits le monde entier à répéter ton nom ? Où sont les Maures dont tu gardes, indestructible, la magnifique, sublime et radieuse empreinte, les Maures qui t'ont laissée tant de gloire et ton idéale Mosquée ? Où sont les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois et les Romains qui, tour à tour, t'ont possédée ? les Romains dont la trace est encore visible parmi tes ruines ? Où est même ton *gran* Capitan, ton héros chrétien, ton illustre Gonzalve ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

XXI.

LA CARRAHOLA ET LE PONT D'OCTAVE-AUGUSTE A CORDOUE.

J'avais quitté Séville à huit heures du matin avec l'excellent docteur Chappet, qui a été pour moi durant mon court séjour à Cordoue le plus aimable compagnon de voyage, et le plus instructif Mentor qui se puisse rencontrer : de Séville à Cordoue le chemin de fer longe le Guadalquivir, qu'il traverse même au début ; la voie ferrée traverse une plaine magnifique, plantée de mûriers, de vignes, d'oliviers, semée de tours en ruine ; les bords de la voie sont couverts d'aloès, d'orangers, de palmiers, de cactus. Les stations de notre train sont fréquentes et assez longues ; mais comme il fait fort beau, que le paysage est des plus pittoresques et que nos regards courent sans fatigue du Guadalquivir aux contreforts de la *Sierra*, sur lesquels de temps en temps un vieux château ruiné dresse la silhouette de ses hautes tours grises, nous ne nous plaignons pas de la lenteur de notre allure.

Vers midi nous arrivons à Cordoue ; nous nous précipitons dans l'omnibus et, quelques minutes après, nous dévorons un déjeuner refroidi à la *fonda de Oriente*, sur la place du *Gran Capitan*, la plus belle place de Cordoue. Aussitôt le café pris, je n'ai qu'un désir : visiter au plus vite cette ville que mon imagination me dépeignait pleine de merveilles. Ici nos désillusions commencent !

D'abord cette fameuse place du *Gran Capitan*, avec ses arbres rabougris, nous paraît d'un vide et d'un triste ! Nous envoyons chercher une voiture et, en attendant, nous contemplons cette large place dont le sol jaune, brûlé par le soleil, n'est foulé que par deux ou trois petits décrotteurs, marchands de journaux et d'allumettes, car en Espagne ils cumulent ces trois métiers, qui à Cordoue ne doivent pas être fort lucratifs. Apercevant deux étrangers, ils nous assiègent avec ténacité et ne nous laissent pas une minute de répit : « Une offrande, monsieur ! une boîte d'allumettes ! un journal de Madrid de la veille ! »

Et comme tout cela ne nous tente pas, ils s'empressent de gémir à nos oreilles l'éternel et monotone refrain des mendiants espagnols : « Una limosna, señor, por Dios ! una limosna ! »

Impatiente, je distribue quelques sous et je crois, en ma candeur naïve, mettre fin ainsi à l'importunité de ces petits parasites ! Quelle erreur ! A peine ai-je jeté quelques sous à ces jeunes vauriens, que de tous côtés, comme des diables de dessous terre, je vois surgir une foule de mendiants, — une bonne douzaine au moins — gémissant, pleurnichant, et tendant la main à qui mieux mieux. Pour le coup, l'assaut était rude à soutenir et nous commençons, mon compagnon et moi, à regretter la solitude de tantôt, lorsque notre véhicule arriva. Nous étions sauvés pour l'instant.

Nous longeâmes les remparts de la ville : ces murailles assez élevées, flanquées de place en place de tours carrées, cylindriques ou octogones, sont l'œuvre des Sarrazins et des Chrétiens. Elles n'ont rien de bien remarquable ; de grands et vieux arbres leur donnent un peu d'ombre mais la promenade, que nous parcourons, est à peine dessinée : une route départementale, en France, serait mieux entretenue. De distance en distance, la muraille est interrompue par une porte : il en est de fort curieuses. Toutes sont d'une antiquité assez grande : certaines sont sculptées et mériteraient d'être entretenues soigneusement. Mais c'est l'entretien qui leur manque le plus et leurs ornements, que dis-je, les portes elles-mêmes s'effritent et tombent morceaux par morceaux. Signalons la *puerta de Sevilla*, la *puerta d'Almodovar*, la *puerta del Osario*, celle del Colodro, la *puerta del Sol* et del Ponte. La porte du pont s'ouvre dans les remparts de Cordoue, au-delà des jardins de l'*Alcazar viejo*, en face d'un vieux pont de pierre, fort majestueux malgré son grand âge, et qui est attribué à Octave Auguste. Cette œuvre des Romains a été reconstruite ou restaurée par les Maures : le pont coupe le Guadalquivir dans sa plus grande largeur, et on jouit, en le traversant, d'une vue fort belle. A l'extrémité opposée à la ville, se dresse en guise de tête de pont, une vieille forteresse crénelée, à parler sans exagération, une simple tour, construite par les Arabes et entourée d'un mur qui croule de tous côtés. Cette œuvre de défense du vieux pont d'Octave s'appelle *Carrahola* : elle évoque immédiatement à nos yeux l'image des archers sarrazins qui jadis veillaient du haut de ses murs ; toute une époque passe en une minute devant nous ; il nous semble apercevoir des cavaliers maures s'approcher au galop de leurs coursiers rapides, turban en tête et cimeterre au flanc ; et, là-haut, au

sommet de la tour, la sentinelle sonne du cor ! Hélas ! Au lieu du son du cor, c'est la voix éraillée d'un perroquet qui frappe nos oreilles, et tandis que nous passons devant la poterne, nous apercevons dans l'intérieur de la tour des Maures, un savetier andalou, qui travaille sans se presser. Cet industriel a établi son échoppe dans la demeure des anciens hommes d'armes : il vit dans cette ruine, tirant son alène, chantant, buvant de l'eau, mangeant de l'ail et des tomates !...

Au débouché du pont, du côté de la ville, se dressent, près de la porte, les débris d'un ancien arc triomphal romain, élevé sans doute en l'honneur d'Octave, et dont quelques statues sont encore à peu près conservées. Malheureusement l'administration espagnole abandonne tout cela à son sort et nul ne semble se préoccuper de sauver de la destruction du temps et des hommes un monument extrêmement rare, dont la place devrait être dans un musée.

Notre cocher nous propose de nous mener à la Mosquée ; mais il est déjà un peu tard et nous préférons rentrer à l'hôtel en faisant le tour de la ville et en traversant une série de rues étroites, où notre voiture passe difficilement et où nous faisons une désagréable connaissance avec le pavage de Cordoue, qui est bien — ce n'est pas peu dire ! — le plus mauvais, le plus inégal, le plus cahoteux de toute l'Espagne ! Nous nous réservons d'aller le lendemain matin visiter avec tout le temps nécessaire et toute notre attention la Mosquée de Cordoue, mais nous jurons énergiquement — quoique un peu tard — qu'on ne nous prendra plus à parcourir les ruelles de l'ancienne capitale d'Abdérane dans un fiacre andalou !

XXII.

LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

Au moment de vous narrer ma visite à la célèbre Mosquée de Cordoue, je sens plus que jamais combien il est difficile de rendre en écrivant les multiples sensations de notre âme et les visions de nos yeux. Les mots sont impuissants à dépeindre un spectacle qui sort du domaine des choses que nous avons l'habitude de voir quotidiennement, un spectacle qui participe de l'*irréel*, de la féerie, que j'entrevois cependant encore en fermant les yeux, mais que j'entrevois comme le reflet d'un beau songe, un beau songe envolé, hélas !

Aussi bien, vous n'attendez pas de moi une description minutieuse, détaillée, diffuse de ce monument des Maures ; je n'ai point la prétention de vous donner les mesures exactes, les dimensions rigoureusement justes de cet édifice ; les guides Bædecker et autres vous fourniront sur ce sujet autant de chiffres plus ou moins approximatifs que vous pourrez en désirer. Ce ne sont que des impressions et des souvenirs de voyageur que vous trouverez en me lisant.

Extérieurement, la Mosquée de Cordoue a plus l'air d'une forteresse que d'un temple ; ses murs bas (dix mètres environ) sont crénelés et percés d'étroites ouvertures semblables à des meurtrières. Disons même toute la vérité, la première impression du voyageur, lorsqu'au sortir des ruelles étroites de Cordoue, il se trouve en présence de ces murs bas et lézardés, est une profonde désillusion. Quoi ! c'est là cette admirable Mosquée de Cordoue ! L'étonnement est tel que l'on doute d'abord ; mais il faut bien se rendre à l'évidence. C'est là la Mosquée sainte et on ne doit pas s'arrêter à en considérer les murs extérieurs : cette gangue vulgaire et sale contient un incomparable joyau, une pure merveille.

Entrons : aussi bien, nous voici au pied de la tour carrée de style gréco-romain qui fait face à la ville de Cordoue ; on y accède par une large porte sculptée de dessins arabes et qui est fort belle. Cette tour

est large et a près de cent mètres de haut : avant de pénétrer dans la Mosquée, je gravis les escaliers qui conduisent au faite de la tour, au pied d'une statue de saint Raphaël qui la surmonte, statue qui a été dorée.... jadis ! De là, on jouit d'une belle vue de Cordoue, de la Sierra, du Guadalquivir. Aucun bruit à cette heure matinale n'arrive à mes oreilles, sauf le son des cloches de la cathédrale greffée dans la Mosquée.

Du faite, jetons les yeux à nos pieds sur la Mosquée même. Pour se rendre de la tour à la Mosquée, on peut suivre la galerie couverte qui longe les murs de la cour des orangers ou encore se diriger au travers de cette cour par une des allées qui conduisent à une des portes de la Mosquée. Il est vrai, empressons-nous de l'ajouter, que l'on a muré la plupart de ces portes et que trois seulement subsistent : les deux latérales, qui ouvrent sur les galeries et celle du centre qui fait face à la tour. Cette porte s'appelle la porte *del Perdon* : elle décrit un arc arabe ogival de quatre mètres d'ouverture et de huit mètres de hauteur, orné d'arabesques finement ciselées et d'écussons armoriés.

Mais combien pénible est l'aspect de la Mosquée de Cordoue vue du haut de la tour : elle apparaît sous la forme d'une série de petits toits bas recouverts de tuiles sombres, comme la couverture d'un hangar ou d'un atelier d'industrie quelconque. Presque au milieu, des murs blanchis à la chaux émergent de cet océan de petites toitures et se dressent à une assez grande hauteur : ce sont les murs de la cathédrale Renaissance que des vandales ont, hélas ! bâtie au sein de la Mosquée, sans respect pour l'admirable œuvre des Maures. Extérieurement les murs de la cathédrale sont aussi nus qu'il est possible de l'être : ils sont couronnés d'une toiture de briques et de verre.

Ici point de foule dans les rues étroites qui avoisinent la Mosquée, aucun bruit ne monte à nous : c'est le silence absolu, un silence de tombe, et ce silence a une majesté qui impose, une grandeur qui trouble. Si un chaud et brillant soleil ne faisait poudroyer sous nos yeux toutes les ruines de cette cité morte, s'il ne semait des paillettes d'or et de feu sur les flots du Guadalquivir, s'il ne versait dans notre cœur la joie et la clarté de ses rayons, une terreur profonde nous saisirait. Mais l'astre du jour brille si splendidement dans cet azur sans nuage, des pigeons s'envolent si brusquement du haut de la tour au bruit de nos pas, que nous ne sentons plus que l'extraordinaire contraste qui existe entre ces ruines des œuvres des hommes et la nature qui sourit, et les arbres qui se couvrent de fruits, les plantes de fleurs ! Car là-bas, sont les jardins verdoyants du vieil Alcazar de Cordoue !

La nuit, sous les rayons froids et la lumière de la lune d'argent, le spectacle que nous avons sous les yeux doit faire frémir : à cette heure de la matinée, il fait rêver. Mais voici les cloches qui sonnent encore : la grand'messe va commencer.

Je descends vivement, je traverse la cour des orangers, plein de scepticisme et de dédain : jugeant la Mosquée d'après son extérieur, un sourire de risée est déjà sur mes lèvres. J'entre...

Eh bien ! je demande humblement pardon à tous ceux qui m'ont précédé dans ce monument sublime et qui en ont fait d'enthousiastes descriptions, je leur demande pardon d'avoir douté. La Mosquée est féérique : il n'y a pas d'autre expression pour dépeindre l'impression qu'elle m'a produite, impression ineffaçable, indescriptible.

Lorsqu'on est entré parmi ces colonnes de marbre précieux de toutes couleurs, d'onyx, de porphyre, de jaspe, qui semblent sortir de terre, s'élancer du sol de marbre, et monter tout droit, d'un seul morceau, d'un seul jet, jusqu'aux deux étages d'arcs mauresques qu'elles supportent et qui, rayés transversalement de rouge et de blanc, semblent se perdre, se mêler, se confondre les uns dans les autres, on reste saisi d'admiration, sans avoir la pensée de lever les yeux. Les regards s'égarèrent parmi les dix-neuf nefs ou allées d'environ deux cents mètres, qui vont du nord au sud, et parmi les trente-six allées plus étroites qui les croisent dans le sens opposé sur une longueur de plus de cent mètres. Ces nefs sont formées par des colonnes légères de toutes couleurs et d'un seul morceau, elles sont toutes terminées en voûtes ou en coupoles plus ou moins ornées, mais que l'on ne songe presque pas à regarder, tant la vue de ces mille colonnes symétriquement alignées, tant la confusion de toutes leurs couleurs vertes, rouges, oranges, grises, violettes, produisent un effet saisissant. C'est surtout lorsqu'on s'approche d'une des ouvertures faites par les Espagnols aux murs latéraux, lorsque les rayons du soleil, passant au travers des vitraux de toutes couleurs, viennent se jouer parmi ces rangées de colonnes dont on n'aperçoit point la fin et qui se mêlent symétriquement comme les troncs de marbre d'une forêt fantastique où se fondent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dans la féerie des teintes et des nuances de toutes ces colonnes précieuses, que l'on oublie que l'on vit au XIX^e siècle, dans le siècle de l'habit noir et des vêtements sombres, et qu'on se croit transporté en plein rêve, dans un des palais des Mille et une Nuits par la baguette magique de quelque tout puissant sorcier.

C'est sous le charme de cette vive impression, que je me dirige vers le sanctuaire sacré, vers le saint des saints des Arabes, le *Mihrab*, point vers lequel les Musulmans d'Espagne se tournaient soir et matin pour faire leurs adorations, comme les Musulmans de Turquie, d'Afrique et d'Asie se tournent vers la Kasbah de la Mecque. C'est dans ce lieu sacré et formidable qu'était déposé le Coran, écrit tout entier de la main d'Othman, magnifiquement relié et couvert de pierres. Les vrais croyants n'obtenaient que comme une faveur insigne, la permission de pénétrer dans le *Mihrab* et ils devaient en faire sept fois le tour à genoux. Ce *Mihrab* (corruption du vocable arabe *Min-Ruhh*, qui signifie « demeure de l'esprit de Dieu », est une chapelle, fermée par une porte fort belle et pratiquée dans l'épaisseur du mur méridional de la Mosquée : elle est située à l'extrémité de la sixième nef et on s'aperçoit qu'on s'approche de ce lieu vénéré des Musulmans, à la richesse des matériaux et des colonnes. Il semble qu'on ait choisi tout ce qu'il y a de plus beau pour l'employer à la construction des environs du *Mihrab* : les colonnes se resserrent et les arcs qu'elles supportent s'entrecroisent avec une légèreté et une grâce qu'on ne saurait trop louer. Ces arcs ne sont plus en pierres peintes en blanc et en rouge, ils sont en marbres blancs sculptés à jour comme une dentelle, couverts d'ornements ; ils sont plus élevés et soutiennent une voûte très ornée et très riche, à l'endroit qu'on appelle le vestibule du *Mihrab*. Il n'est pas jusqu'au marbre qu'on foule aux pieds qui ne soit d'une grande valeur : deux grandes dalles formant à elles seules le plancher du vestibule du *Mihrab*. Quant au *Mihrab* lui-même, il apparaît au visiteur comme creusé et ciselé dans un seul bloc de marbre : le sol en est recouvert d'une seule dalle de marbre, les quatre murs sont formés par quatre blocs de marbre admirablement sculptés, où les versets du Coran apparaissent encore dorés ; quant à la voûte supportée par seize petites colonnettes de marbre et par les quatre blocs qui forment les parois, elle est faite d'un seul morceau de marbre creusé en conque, couvert de ciselures, d'arabesques, de nielles, d'une façon merveilleuse. Cette voûte du *Mihrab* est bien l'œuvre la plus belle qu'ait produite la sculpture arabe ; ce bloc de marbre énorme est si admirablement travaillé qu'il semble léger et qu'il faut une certaine réflexion pour bien se rendre compte de sa masse. On dirait, en outre, qu'il avait été complètement doré : les traces d'or subsistent encore !

Je me suis déjà servi de l'épithète de féérique : qu'on me pardonne

de l'employer encore. Aucune autre ne pourrait donner une idée de l'impression produite par une promenade dans cette Mosquée, parmi ces mille colonnes élancées : et, si j'ai un regret, c'est celui de ne pas avoir pu admirer le spectacle inouï que devait offrir cette Mosquée à l'époque de la domination des Maures, lorsque, comme nous le racontent les historiens, on y allumait, pour la prière du soir, les 7.425 lampes d'or, d'argent et de bronze qui étaient suspendues entre les colonnes.

Je me figurais la splendeur de cette Mosquée sous le règne d'Abder-Rhaman et mon imagination vagabonde me transportait en plein khalifat d'Occident, au milieu des cimenterres et des turbans : tous les souvenirs historiques de l'épopée des Arabes et des Espagnols repassaient devant mes yeux, je revivais depuis quelques minutes, comme en un rêve fantastique, la vie de ces époques évanouies, lorsqu'au moment où, perdu dans cette forêt de colonnes, j'allais perdre la notion du réel, un chant grave, religieux, les accents harmonieux de l'orgue, viennent frapper mes oreilles. Ce fut comme un réveil plein de charmes ; je m'avançai de quelques pas encore et, subitement, du demi-jour de la Mosquée aux nefs basses, je passai dans la nef orgueilleuse et inondée de clarté d'une cathédrale Renaissance, où l'on chantait la grand'messe. Dire mon saisissement, dire les sentiments que fit naître en mon âme le contraste extraordinaire de cette cathédrale catholique, qui s'élève, on ne sait pourquoi, au milieu de la Mosquée arabe, est absolument impossible. J'étais semblable à un homme que l'on transporterait brutalement, sans crier gare, d'une civilisation dans une autre, d'un monde dans l'autre, d'une Mosquée dans une cathédrale, de l'erreur à la vérité, de l'ombre à la lumière !

Et, réellement, cette cathédrale, greffée dans la merveille de l'art arabe, est si belle, si riche en matériaux précieux, en œuvres d'art, que je suis tenté de pardonner à ceux qui ont mutilé la Mosquée. A côté de l'art musulman, ils ont placé un chef-d'œuvre de l'art chrétien, et le contraste même de ces deux styles d'architecture fait mieux sentir le contraste des deux religions, des deux civilisations : la Mosquée reste merveilleuse, mais la cathédrale triomphe puisqu'elle nous inspire encore de l'admiration, et c'est peut-être un symbole qu'a voulu exprimer en 1523 le chapitre de la cathédrale en décidant sa construction au milieu de la Mosquée : *faire du temple des Maures l'antichambre du temple du Dieu des Chrétiens.*

XXIII.

LA TOUR DE MALMUERTA ET L'ALCAZAR VIEJO.

En dehors de la Mosquée-cathédrale, Cordoue ne possède aucun monument digne d'attirer l'attention et d'exciter l'admiration des voyageurs. Quelques couvents, transformés pour la plupart en manufactures, un palais épiscopal sans aspect extérieur et dont l'intérieur n'a rien d'intéressant, une grosse tour nommée *tour de Malmuerta* et dont l'extérieur est aussi lugubre que le nom, enfin deux Alcazars qui ne méritent point leur nom, car l'un sert de caserne et l'autre de prison.

De l'*Alcazar nuevo*, transformé en caserne, je ne parlerai point, car c'est un vaste bâtiment sans style, qui ne mérite point qu'on s'y arrête.

L'*Alcazar viejo*, devenu une prison — (oh ! si gaie !) — vaut une plus longue description. Je vais me borner à vous conter la visite que j'y fis le 20 octobre 1892 avec M. le docteur E. Chappet. Tout d'abord « la garde qui veille à la porte de ce lieu de repos » voulut nous interdire le passage ; mais j'exhibai ma carte et le directeur de la prison s'empressa, avec une urbanité toute espagnole, de venir nous inviter à parcourir l'édifice, dont il poussa l'amabilité jusqu'à nous faire les honneurs lui-même. Et, sous la conduite de ce cicérone aimable, nous voilà partis parmi ces ruines immenses que l'on a utilisées plus ou moins bien, précédés de quatre soldats, fusil au bras ! Ce qui reste des Maures, les vestiges de leur passage en ces lieux sont bien peu nombreux ; notre directeur, toujours souriant, nous montre une colonne dans une salle que l'on travaille à restaurer, je n'ose pas dire que l'on restaure, car les travailleurs ont l'air absents ! Puis voici des couloirs, de longs couloirs, de doubles portes qui s'ouvrent, des grilles que l'on décadénasse avec fracas. Malgré cette visite bruyante, les prisonniers n'ont pas l'air de s'apercevoir de notre présence : ils

occupent les salles latérales d'un immense patio, où ils ont la liberté de se promener, de jouer aux barres ou à colin-maillard ; une galerie fort large circule autour des pièces où ces *honnêtes gens* sont en train de subir leur peine et nous les apercevons par des lucarnes grillées, dormant sur leurs grabats, ou lisant ou jouant aux dés et aux cartes, avec force jurons, et, Dieu me pardonne, j'en aperçois même qui se bourrent de coups de poings et de pieds dans une dispute trop animée sur quelque sujet qui n'avait rien sans doute de philosophique. Ajoutons à cela qu'on peut, par le mur très haut qui ferme le patio du côté ouest, leur lancer du tabac et des friandises, et vous avouerez que le métier de prisonnier dans l'Alcazar viejo de Cordoue n'est pas tout à fait aussi désagréable que celui des pauvres paysans, braves gens qui triment du matin au soir au brûlant soleil de l'Andalousie pour payer leurs fermages. Il est vrai qu'en ce pays la paresse est une souveraine de qui bien peu ne sont les tributaires, et le directeur paraît tout surpris quand nous lui demandons si les prisonniers ne sont pas soumis à un travail quelconque. Les faire travailler ! mais s'ils voulaient travailler, oh ! si peu que possible, ils ne seraient pas en prison. Mais le travail dégrade, et il est plus noble pour ces seigneurs du coupe-bourse de se faire nourrir et entretenir par l'État, dans une prison, aussi gaie que celle de Cordoue, où on a de l'air, de la lumière, de joyeux compagnons, que de s'avilir en faisant un travail quelconque. Faire travailler les prisonniers dans les prisons, ce serait, en Andalousie, un sûr moyen de n'avoir plus de prisonniers ; personne ne voudrait plus d'un tel régime, et notre directeur lui-même ne se consolait pas d'une telle révolution dans les habitudes de sa prison. « Ils ne se plaignent un peu que de la nourriture, nous dit-il ; si ce n'était cela, ils ne voudraient jamais nous quitter. »

Et si j'insiste sur ce tableau enchanteur, n'est-ce pas ? de la vie de far-niente des prisonniers de Cordoue, c'est pour bien faire ressortir la profonde honnêteté de cette race espagnole, fière, vaillante, indomptable et généreuse, qui, malgré tout l'attrait qu'offre à son amour des loisirs l'intérieur des prisons andalouses, refuse de se laisser aller au vol, même au larcin, et préfère le labeur en liberté à l'oisiveté sous les verrous.

Nous avons parcouru ensuite divers cachots, diverses salles, qui rappellent vaguement leur primitive destination de demeure princière, une chapelle ; puis, au premier étage, de longs couloirs et des salles

pleines de manuscrits reliés en parchemins et rangés sur des étagères : ce sont les archives de Cordoue pendant plusieurs siècles ; il y a peut-être des trésors historiques dans ces milliers et milliers de volumes poudreux, mais qui osera chercher à les exhumer ? Plusieurs existences d'hommes ne suffiraient pas à lire le contenu de tous ces in-folio.

Nous remercions l'aimable directeur de la prison de Cordoue de sa courtoisie et je lui renouvelle ici l'expression de ma gratitude ; puis nous prenons congé de lui, et le jardinier de l'Alcazar nous fait visiter les jardins. Ne vous attendez pas à des splendeurs : les jardins de l'Alcazar Viejo de Cordoue sont peu dignes d'un pareil titre ; ils sont assez abandonnés et les puissants khalifes d'autrefois en rougiraient sans aucun doute, s'ils les voyaient dans cet état. Ce n'est d'ailleurs qu'une faible partie des anciens jardins des Maures qu'on nous a montrée ; le reste est livré sans retour aux mauvaises herbes et à toutes sortes de cultures productives pour le jardinier du lieu.

Nous avons eu toutefois un réel plaisir à nous reposer quelques minutes, mon aimable compagnon et moi, sous les orangers de ce jardin délaissé, et à respirer le grand air de la campagne, au milieu de la verdure, à l'ombre ténue des arbres, près d'un bassin où nagent quelques poissons rouges ; au sortir des couloirs, à l'odeur de rance et de moisi de la prison, il nous semblait plus doux d'entendre les grosses mouches et les abeilles bourdonner et s'ébattre en plein soleil et de voir des pigeons promener dans les allées mal entretenues leur corpulence somnolente. Je me souviens même d'avoir cueilli et mangé, à la fin d'octobre ! des oranges presque mûres sur les orangers de ce jardin, qui n'était pas du tout, hélas ! le jardin des Hespérides !

[illegible]

dont le jet s'élève à une assez grande hauteur, se dresse le palais de la Gobernacion, édifice assez banal, qui n'a de curieux que son escalier et la grosse horloge qui décore son faite et dont le cadran est visible de tous les points de la *puerta del Sol*. Ce qui ajoute un cachet particulier à la *puerta del Sol*, c'est le grand nombre de fils télégraphiques et téléphoniques qui se croisent au-dessus de ses maisons et qui sont un peu trop dans le goût Yankee.

Le *palais de la Gobernacion* est tout simplement le ministère de l'Intérieur de l'Espagne; je ne veux pas en vanter l'architecte, car plus je l'ai considéré et plus je l'ai trouvé disgracieux. Il est bon d'ajouter que les autres ministères espagnols, à part celui des finances, celui de la guerre et celui de la marine, sont encore moins dignes d'attention au point de vue monumental.

XXV

ENTRETIEN AVEC M. NAVARRO REVERTER. — LA RUE D'ALCALA. —

LE SALON DU PRADO. — LA BANQUE D'ESPAGNE. —

LE PALAIS DE BUENAVISTA.

Le lendemain de mon arrivée, je suis allé rendre visite à un des hommes les plus éminents de l'Espagne, financièrement et politiquement parlant, à M. Navarro Reverter, alors sous-secrétaire d'Etat aux finances, et qui est certainement appelé à devenir, dans un ministère solide et homogène, le ministre auquel l'Espagne devra le relèvement de ses fonds et le rétablissement de l'équilibre de son budget.

Le ministère de hacienda (finances) est une grande construction qui fut édiflée en 1769 pour servir d'Hôtel des douanes : elle a une façade importante sur la calle de Alcalá, la plus belle rue de Madrid, et à l'intérieur un escalier monumental. Après avoir attendu quelques minutes dans un très beau salon de réception au premier étage, M. Navarro Reverter me fait introduire dans son cabinet, et je tiens à le remercier tout particulièrement de la cordialité de son premier accueil. J'ai eu par la suite de nombreuses occasions de le voir et de causer avec lui ; j'ai toujours trouvé en lui un charmant causeur, un esprit profond, un homme du monde accompli et un ami sincère de la France.

Je rapporte ici quelques-unes des paroles que M. Navarro Reverter voulut bien me dire dans notre première entrevue sur un sujet toujours plein d'actualité et d'intérêt, celui de nos relations commerciales avec l'Espagne :

— « Nous n'avons pas encore, me dit-il, reçu le Livre jaune français, mais les journaux espagnols ne sauraient me blâmer d'avoir, comme délégué de l'Espagne à Paris, défendu les intérêts de mon pays. La question est maintenant de savoir si la Chambre française autorisera le gouvernement à traiter avec nous sur des bases inférieures au tarif

minimum ; le traité franco-suisse va résoudre cette difficulté. Si ce dernier est approuvé par le Parlement français, rien ne s'opposera plus, en effet, à ce que des conventions analogues soient conclues par la France, avec la Belgique, avec l'Espagne, et avec d'autres nations ; mais si la Chambre française se rallie aux principes intransigeants de M. Méline, la France sera condamnée à rester isolée.

» Pour nous, Espagnols, continue M. Reverter, nous désirons vivement traiter avec la France ; à Paris, les délégués français et espagnols ont beaucoup travaillé et discuté, avec une égale courtoisie et les mêmes dispositions conciliantes, chaque article des tarifs des deux pays. Nous n'avions pas, à vrai dire, à nous occuper de ce dernier point, mais nous avons voulu, en établissant entre les deux tarifs une minutieuse comparaison, nous rendre compte de leurs défauts respectifs. Le tarif minimum espagnol contient plusieurs taxes exagérées ; le tarif français en renferme également quelques-unes. Nous avons noté toutes ces déficiences et établi une base d'entente susceptible de donner satisfaction aux deux pays ; des deux côtés, nous comprenions qu'un traité de commerce franco-espagnol conclu sur la base des tarifs maxima, laissait le champ libre au commerce et à l'industrie de l'Allemagne et de l'Angleterre.

» Il faut que le *modus vivendi* actuel fasse place à un traité avantageux pour les deux pays ; si les Chambres françaises autorisent l'adoption d'une base un peu inférieure au tarif minimum, en huit jours un traité pourrait être conclu ; mais il est important que les deux nations sœurs ne perdent pas en peu de temps, dans le sot espoir de se berner l'une l'autre, le fruit de longues relations commerciales, non plus que celui d'une vieille et sérieuse amitié. »

C'est par ces paroles que M. Navarro Reverter a terminé ses déclarations. Je dois ajouter que la Chambre n'a pas voulu donner suite au traité franco-suisse et est demeurée intransigente ; il n'est pas nécessaire d'être libre-échangiste pour le regretter. Le *modus vivendi* qui continue à régir les relations commerciales de l'Espagne et de la France est nuisible aux deux pays et seulement avantageux à nos pires concurrents. Hélas !

La rue d'Alcala est une grande et large rue, avec de beaux trottoirs, bordés de maisons élevées et modernes pour la plupart, où se trouvent les plus riches magasins de la ville. A l'angle de la rue de Séville, on fait remarquer aux étrangers un superbe immeuble bâti par une compagnie d'assurances américaine, la *Equitativa*. Dans cette grande

maison est installé le cercle de Madrid ; mais je m'étonne de l'admiration immodérée des Madrilènes pour cet immeuble : à Paris, des boulevards entiers sont bordés de maisons de ce genre ; à Londres, à Berlin de même ; et je ne crois pas qu'il soit jamais venu à l'idée des habitants de ces capitales de faire admirer aux étrangers ces constructions énormes, qui ne sont bonnes qu'à donner de gros revenus à leurs propriétaires et n'ont aucune prétention à être des chefs-d'œuvre, que dis-je ? des œuvres d'art architectural.

A partir de la rue de Séville, la rue d'Alcala devient un large boulevard, les trottoirs sont plantés d'arbres, de platanes encore chétifs à certains endroits, et elle va aboutir, après avoir traversé le salon del Prado, à la place de l'Indépendance, où se dresse la porte d'Alcala, arc de triomphe à trois arches élevées et à deux ouvertures latérales, qui est situé sur une hauteur et bien en évidence. Erigé en l'honneur de Charles III, ce monument est de ceux dont on n'ose parler, de crainte d'en dire trop de bien ou trop de mal.

La rue d'Alcala débouche au point où finit le *Salon du Prado*, promenade publique du genre de nos Champs-Élysées, où s'ébattent et jouent des enfants sous la surveillance des nounous et des inévitables troupiers, et où commence le *paseo de Recoletos*, grande avenue avec double rangée d'arbres de chaque côté, et que je ne saurais mieux comparer qu'à la promenade du Prado de Marseille : mais je dois ajouter bien vite que le Prado de Marseille est bordé de moins de belles maisons, palais et monuments que le *paseo de Recoletos*, qui est une superbe avenue digne d'une grande capitale comme Madrid.

C'est à l'entrée du *paseo de Recoletos* que s'élève la fontaine célèbre de Cybela. Je dois dire aussi que cet endroit de Madrid offre aux voyageurs un aspect magnifique. De chaque côté de la rue d'Alcala s'élèvent deux monuments.

A droite l'édifice de la Banque d'Espagne, immense monument dans le genre de celui du Crédit Lyonnais sur le boulevard des Italiens à Paris, mais avec une façade trois fois plus grande sur le *Salon du Prado*. Cette Banque d'Espagne est le plus probant exemple de la *mégalomanie* espagnole : aucune des banques des États les plus riches d'Europe n'a un édifice pareil : la Banque de France, la Banque d'Angleterre pâlisent devant la majestueuse façade de la Banque d'Espagne, qui a dû coûter une somme plus grande que celle qui existe sans doute dans ses propres caisses ! Je ne blâme certes pas le désir qu'ont les Espagnols de doter leur capitale de beaux édifices ;

j'aime leur patriotisme, dont c'est une des formes, et je ne regrette qu'une chose, c'est que leur Banque nationale n'ait que du papier à mettre dans ses coffres ! Et je le regrette d'autant plus que je crois à la vitalité de l'Espagne, à la richesse de son sol : quand donc nos voisins, au lieu de nous jalouser, se décideront-ils carrément, sans arrière-pensée, à être nos amis, nos frères, et à mettre intelligemment et rapidement en exploitation toutes les ressources de leur pays ?

A gauche, le ministère de la guerre, appelé aussi *palais de Buena-vista*, à cause de la magnifique vue dont on jouit de cet édifice qui se dresse sur une hauteur dont les flancs sont décorés par un luxueux jardin. De grandes allées conduisent de la grille d'honneur de la rue d'Alcala jusqu'au palais, mais l'entrée habituelle est par derrière et il faut gravir en voiture, au pas, des rues tortueuses et mal pavées avant d'arriver à la porte de ce palais, qui fut construit par le duc d'Albe, acheté par la ville de Madrid à ses héritiers et offert au prince de la Paix. En 1847, on y transporta le ministère de la guerre et toutes les diverses administrations militaires ; mais c'est au général Prim que l'on doit la disposition heureuse des jardins et la belle grille qui a remplacé le mur qui longeait la rue d'Alcala et le *paseo de Recoletos*.

La rue d'Alcala renferme aussi, à quelque distance de la Banque d'Espagne et du même côté, le *palais de la Présidence* du conseil des ministres. Ce palais, qui est sans apparence extérieure, a un escalier assez gracieux et quelques beaux salons : un bal a été offert dans ce palais par M. Canovas del Castillo à tous les délégués étrangers et, si ce n'avait été l'encombrement inouï du vestiaire qui fut saccagé à certain moment, nous pourrions dire que cette fête a été des plus réussies.

XXVI

LE PALAIS DES CORTÈS. — LE MUSÉE ROYAL DE PEINTURE. —

LE JARDIN BOTANIQUE.

La *carrera San Geromino* est une autre grande rue de Madrid : elle descend de la *Puerta del Sol* au centre du Salon du Prado, presque parallèlement à la *calle de Alcalá*, ou plutôt en formant un trapèze, dont le Salon du Prado serait la base et la *Puerta del Sol* le sommet. Cette rue n'a rien de bien remarquable, en dehors de la coquette petite place des Cortès, où en face du *palais des Cortès* ou Chambre des députés se dresse, mélancolique, le grand Cervantès en bronze. Ce palais législatif, dont l'intérieur est très riche et orné de belles peintures, ressemble assez extérieurement à notre Palais Bourbon dont il est une petite copie. Le portique, avec au bas des degrés deux énormes lions en bronze, qui ont été fondus avec des canons pris sur les Marocains, est d'un assez agréable effet.

Par une bizarrerie singulière, c'est la statue d'un grand poète et non d'un législateur qui fait face à ce temple des chicanes politiques. Pauvre grand Michel Cervantès de Saavedra, immortel auteur du type de philosophe sans souci et bonhomme qu'est Sancho Pança, combien divertissantes et pitoyables doivent te sembler les discussions byzantines dont ce palais des législateurs modernes est le théâtre et dont l'écho affaibli doit parvenir parfois à tes oreilles. Ah ! si tu pouvais reprendre ta plume et flageller de nouveau de ta mordante ironie les ridicules et les travers de nos contemporains, quel chef-d'œuvre de gaieté, de bouffonnerie amère et sarcastique ne nous donnerais-tu pas ? Mais peut-être est-ce un Juvénal qu'il faudrait à notre époque !

Au bout de la *Carrera San Geronimo* est le palais du duc de Medina-Celi, et en face le Musée royal de Madrid, qui est, dit-on, le plus riche d'Europe. Il contient en effet une série de chefs-d'œuvre absolument incomparable, mais on ne peut le considérer comme un musée parfait,

car il n'est pas proportionné et ne saurait donner une juste idée des diversés écoles de peinture, non plus que de l'histoire de cet art. Certains grands artistes sont représentés dans ce musée par presque toutes leurs œuvres, d'autres n'y ont pas même un tableau. En somme, il y a dans les galeries de ce beau musée et surtout dans la salle ronde que l'on vient de restaurer et qu'on appelle salon de la Reyna Isabel, une merveilleuse collection de chefs-d'œuvre. Ce salon de la reine Isabelle renferme entre autres le plus beau Raphaël que j'aie vu : c'est la *Sainte Famille à l'agneau*. Rien, selon moi, n'est comparable à cette toile, et si la perfection est de ce monde, Raphaël l'a atteinte avec ce tableau !

Je ne crois pas utile de donner ici la liste des deux mille deux cents toiles et tableaux que renferme le musée royal de Madrid. En outre du salon de la Reyna Isabel, le musée comprend deux galeries de 40 mètres de long sur 10 de large, d'autres galeries moins importantes et diverses salles, entre autres une entièrement consacrée à Goya, le peintre qui a le mieux su rendre les types et le caractère propre de la race espagnole, génie extraordinaire, quoique parfois extravagant.

Pour se faire une idée des richesses du Musée Royal de Madrid, il suffit de savoir qu'il compte : 46 tableaux de Murillo, 14 Zurbaran, 58 Ribera, 64 Vélasquez, 55 Téniers, 66 Rubens, 10 Raphaël, 20 Poussin, 66 Luca Giordano, 22 Van Dyck, 54 Breughel, 10 Claude Lorrain, 16 Guido Reni, 45 Titien, 54 Tintoret, 25 Paul Véronèse et une quantité de Goya, d'autres toiles des grands Maîtres.

Le Musée royal est séparé du Jardin botanique par la place de Murillo, au centre de laquelle se dresse la statue de Murillo, reproduction de celle qui décore une des places de Séville.

Le Jardin botanique fut créé en 1774 : entouré d'une élégante grille, ce jardin renferme un pavillon où ont lieu des cours de botanique, une bibliothèque. On conserve là des herbiers d'une grande valeur, tant par la rareté des plantes, que par la grande quantité d'échantillons de tous les produits de la flore du monde qu'ils contiennent.

C'est en somme une visite des plus intéressantes pour tout le monde, mais particulièrement pour les savants qui s'occupent de botanique.

XXVII.

INAUGURATION DES EXPOSITIONS HISTORIQUES EUROPÉENNE ET AMÉRICAINE DANS LE PALAIS DE LA BIBLIOTHÈQUE. — LA MONNAIE. — LE PALAIS DE L'INDUSTRIE ET DES BEAUX-ARTS.

Le 31 octobre, à dix heures, a eu lieu l'inauguration *officiuse* par M. Canovas del Castillo, président du conseil des ministres, des expositions historiques américaine et européenne, installées dans le superbe palais de la Bibliothèque, qui a été achevé spécialement à cet effet.

La première pierre de cet édifice fut posée le 21 avril 1866 par la reine Isabelle II ; les travaux de construction ne furent toutefois activement poussés que dans les trois dernières années.

Le palais, long de cent trente-cinq mètres et large de cent vingt-quatre, a deux façades principales : l'une sur le *paseo de Recoletos*, un peu avant d'arriver à la place de Colomb, l'autre sur la *calle de Serrano*.

La façade des *Recoletos* est admirable : un immense escalier que décorent six statues de pierre monumentales, dont deux sont placées sur les degrés mêmes, conduit à un portique de style dorique, élevé de huit mètres au-dessus du sol.

Trois imposantes portes en fer forgé donnent accès dans le grand vestibule ; dès l'entrée, l'œil est surpris par les dimensions, inconnues peut-être jusqu'ici, de l'escalier de marbre gris veiné de blanc qui mène à l'étage supérieur.

La salle de lecture, très large et très élevée, comptera également, quand sa décoration sera terminée, parmi les merveilles du palais, L'entresol se compose en outre de 22 grandes salles ; au premier étage sont situées 46 pièces somptueuses, éclairées par le haut et dont l'élévation dépasse neuf mètres.

Tout ici serait d'ailleurs à décrire ; bornons-nous à admirer au

passage la richesse des grilles dorées, aux écussons émaillés, qui entourent le monument.

M. Canovas del Castillo a été reçu sur le perron de l'entrée principale, par M. Navarro Reverter, délégué général de l'exposition historique américaine, entouré des ministres plénipotentiaires et délégués officiels des pays qui ont exposé. Le président du conseil a parcouru avec un vif intérêt cette exhibition de curiosités archéologiques ; il a visité d'abord les salons de l'entresol qui renferment tous les vestiges historiques des civilisations américaines contemporaines de la conquête espagnole et a complaisamment écouté les explications que lui fournissaient les différents délégués.

M. Canovas del Castillo est monté ensuite, par le grand escalier de marbre, au premier étage ; là sont groupées, dans un amoncellement unique au monde, les incalculables richesses artistiques qu'ont envoyées les cathédrales d'Espagne, les musées et de nombreux collectionneurs. C'est l'exposition des merveilles de l'art européen au XV^e siècle, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, où les Espagnols tiennent à prouver qu'ils ont apporté la civilisation. Missels enluminés, statues antiques, christs d'ivoire, croix et armures, œuvres de bois sculpté, émaux rarissimes, tapisseries et tentures de Flandre et d'Espagne véritablement admirables, chaque objet est dans son genre un chef-d'œuvre. Deux salons seulement sont consacrés aux expositions particulières envoyées par des Français ; et, bien que beaucoup de nos collectionneurs se soient abstenus à la suite du refus, par le gouvernement espagnol, d'assurer les collections contre les avaries de transport et les autres risques possibles, lorsque M. Canovas del Castillo, accompagné du Père Fita, assisté de MM. de la Cerda et Catalina Garcia, délégués de l'exposition historique européenne, est entré parmi les trésors de l'art français, il n'a pas cherché à dissimuler son admiration.

Les membres de la délégation française ont fait au ministre les honneurs de leurs salles ; les envois de Reims, de Roubaix, de Nantes, de Toulon, d'Orléans, de Clermont-Ferrand, de Rouen, ont surtout arrêté l'attention de M. Canovas del Castillo. Toute une salle française était consacrée à l'exposition des riches collections envoyées par MM. Petitjean de Reims, qui a eu le grand diplôme d'honneur ; Chandon, d'Epernay, E. Irroy, de Reims, etc. Il n'est que juste aussi de déclarer que l'exposition artistique de ces deux villes françaises doit surtout son succès au zèle infatigable et aux soins de M. l'abbé Trihidez, président de la Société de géographie de Reims, qui est venu à Madrid pour

déballer, installer les collections et veiller à leur conservation. On ne saurait trop le féliciter de la part qu'il a prise à cette exposition.

En sortant du palais de la Bibliothèque, je vais admirer le monument élevé en l'honneur de Christophe Colomb sur la place du même nom. Ce monument a dix-sept mètres de hauteur et est assez élégant : commencé en 1881, il a été terminé en 1885. Le piédestal, de style gothique, contient quatre bas-reliefs représentant, l'un « Christophe Colomb exposant ses projets », l'autre « la Reine catholique offrant ses bijoux pour payer le voyage », les autres enfin les noms des trois caravelles de Colomb, *Santa-Maria*, *Nina* et *Pinta*, ceux des frères Pinzon, du pilote Juan de la Cosa et des quatre-vingt-un compagnons de voyage du grand explorateur. La statue de Colomb, un drapeau à la main, qui se dresse au sommet, a trois mètres de haut. Je trouve ce monument un des plus jolis qui aient été élevés en Espagne à Colomb.

En face de ce monument et tout à côté du palais de la Bibliothèque, se trouve la *Casa nacional de Monedad*, qui occupe un grand et bel hôtel de construction récente. Cet établissement, régi par l'État, peut frapper de cinquante à soixante mille pièces par jour. Ce qui est très curieux, c'est la collection complète des médailles gravées depuis Philippe V ; à l'occasion des victoires, des *pronunciamientos* et des autres événements remarquables. Cet édifice abrite également une école de gravure en monnaies et médailles.

Tout au bout du paseo de Recoletos et du paseo de Castella qui en est la continuation, se dresse sur une hauteur le palais de l'*Industrie et des Beaux-Arts*, vaste construction sans goût et sans style, du genre de celles qu'on élève pour les expositions et qu'on démolit ensuite. Ce bâtiment, dont la durée sera éphémère, nous l'espérons pour la renommée artistique des Espagnols, est extrêmement disgracieux à l'extérieur. Intérieurement, il renferme une exposition intéressante de peinture et de sculpture, où toutes les nations sont représentées ; les salles consacrées à la France étaient au début dans un désordre qui n'était pas un effet de l'art. Les tableaux étaient tous accrochés sans choix et sans discernement, et alors que nous avions les plus belles œuvres de toute l'exposition, nos salles faisaient sans contredit la plus piteuse figure. Heureusement que les protestations de nos artistes furent entendues et que M. Bonnat, venu exprès de Paris, parvint à rétablir l'harmonie et le bon ordre dans les salles de la section française, qui, dès lors, fut placée par tous les visiteurs au premier rang. Au loin, et bien en face de la porte d'entrée du palais des Beaux-Arts, on aperçoit

les cimes neigeuses du Guadarrama qui étincellent au soleil, et je n'exagère pas le moins du monde en disant que la température est de trois degrés au moins plus froide à l'extrémité du paseo de Castilla que sur la *puerta del Sol*.

D'ailleurs les brusques variations de température sont fréquentes à Madrid, et le climat est des plus meurtriers et des plus traîtres. Au coucher du soleil, qui a lieu brusquement, la température s'abaisse tout d'un coup de cinq ou six degrés et même plus ! Et dans cette atmosphère raréfiée, les malades de la poitrine sont sûrs de ne pas faire de vieux os, pour employer une expression vulgaire. Ne pas oublier que Madrid est à plus de 650 mètres d'altitude !

XXVIII.

CHEZ LE GÉNÉRAL AZCARRAGA. — L'ARMÉE ESPAGNOLE. —

LES ÉGLISES DE MADRID.

Je suis allé visiter le 1^{er} novembre le Ministère de la guerre et j'ai eu la bonne fortune de pouvoir être reçu de très aimable façon par le ministre de la guerre, le général don Marcel Azcarraga, le rival en popularité du général Martinez Campos.

Dans sa redingote noire, avec son large front, ses cheveux blancs, sa moustache et sa barbiche également blanches, le général évoque le souvenir d'un général français, tant il a de rondeur et de franchise dans son allure et tant sa physionomie est agréable et sympathique. Tout de suite d'ailleurs il me met à mon aise :

— « Je suis bien heureux de vous voir, me dit-il, car je suis un ami sincère de la France : je suis allé quelquefois à Paris et votre pays me charme infiniment. Je voudrais le connaître mieux encore. Il y a tant de choses à voir et à admirer chez vous.

» Vous avez un gouvernement sage et sérieux et la paix est votre meilleure arme. Votre richesse tend à augmenter sans cesse, et vous remportez par votre travail la plus belle des victoires. Une seule ombre à ce tableau : les récents attentats anarchistes !

» Leur action est à la fois insensée, antihumanitaire et sauvage. Ils veulent nous ramener à la barbarie, et il importe de réagir avec la plus grande énergie et de les châtier comme ils le méritent. Pas de pitié pour ces gredins ; il faut que les nations civilisées s'unissent pour leur faire une guerre sans merci. Puisqu'ils veulent nous tuer, pourquoi ne pas les détruire ? Nous sommes tous dans le cas de légitime défense.

» Et tenez, votre gouvernement aurait raison de vouloir restreindre la liberté de la presse, en ce qui concerne l'excitation au crime et à l'attentat. Il faut que la société se défende contre ceux qui veulent la renverser ou la désorganiser. Les petits journaux, répandus dans les

centres ouvriers et qui sont rédigés souvent par des gens sans aveu, devraient être interdits, et tout anarchiste avéré déporté dans les colonies lointaines.

» Malheureusement il est difficile de faire voter une pareille loi, car elle a l'air de toucher à la liberté de la presse, quand, au fond, elle n'en réprime que la licence. Mais encore une explosion et tout le monde, sans exception, la réclamera à cor et à cri.

» Quant à l'armée, elle doit combattre les ennemis du pays à l'étranger et ceux de la société à l'intérieur. Les anarchistes ne sont pas les représentants d'une opinion politique : ce sont des malfaiteurs au pire sens du mot.

— « Il y a en effet, mon général, ai-je dit alors, une chose au-dessus de tout éloge en Espagne ; c'est l'armée ! Et à vous en revient l'honneur.

— « A mes prédécesseurs et à moi, interrompt le général avec un sourire, et surtout au soldat espagnol, qui est admirable sous tous les rapports, sobre, patient, énergique, endurant et d'un courage à toute épreuve ; on peut tout demander au soldat espagnol. Aujourd'hui, d'ailleurs, il a fait ses preuves, et si nous n'avions pas eu toute cette série de guerres civiles, nous serions bien plus en progrès encore.

§ En France, au moins, vous n'avez plus à craindre la guerre civile ; vous êtes bien heureux !

— « Le soldat espagnol a, en vérité, une très belle tenue et, si vous aviez autant d'hommes que l'Allemagne, vous pourriez jouer un bien grand rôle dans le monde.

— « Oui, mais nous n'en serions pas plus riches, ajoute notre éminent interlocuteur avec une pointe de malice et un aimable sourire. Ce que je puis dire, c'est que depuis deux ans et demi bientôt que je suis ministre, je n'ai rien négligé pour doter notre armée de tous les progrès réalisés par la France et l'Allemagne ; j'ai voyagé en France, en Allemagne, en Angleterre, étudié tout ce qui se rapporte à l'armement et à l'instruction perfectionnée des troupes, et j'ai appliqué chez nous ce qui m'a paru le meilleur. Nos soldats sont très entraînés, très habiles à la manœuvre et rompus à toutes les difficultés du métier des armes ; ils sont encadrés par des officiers dont l'instruction est aussi étendue que possible, et leur armement et leur équipement sont excellents ; ce qui prouve, ajoute alors le général, qu'un ministre modeste qui demeure au pouvoir vaut mieux que deux bons qui ne font que passer.

» Les ministères de la guerre et de la marine ne devraient pas être

politiques et ne pas être soumis au bon plaisir des Chambres. L'armée n'a rien à voir avec les politiciens... Mais il faut subir le sort des autres ministres, tomber avec le ministère pour des questions qui nous sont étrangères. C'est tout à fait anormal, mais ainsi le veut le régime parlementaire. »

Voilà, en substance, les intéressantes déclarations que voulut bien me faire le général Marcel Azcarraga, dont le cordial accueil ne s'effacera point de ma mémoire.

*
* *

Mais parlons un peu des églises de Madrid : C'est l'église de *San Isidro el Real*, véritable musée, où les plus grands peintres espagnols sont représentés par de belles toiles, qui a été provisoirement instituée la cathédrale de Madrid. C'est en effet la plus grande église de Madrid, mais je me refuse à la trouver magnifique, malgré l'enthousiasme de certains Espagnols.

La vérité, c'est que la ville de Madrid compte quelques belles églises, belles surtout par leurs ornements intérieurs, mais qu'elle manque absolument de cathédrale, du moins d'édifice religieux digne de ce nom. Quand la nouvelle basilique de Atocha, dont j'ai vu les plans et dont les proportions sont grandioses, sera construite, ce qui ne nous paraît pas très proche, Madrid aura enfin une cathédrale digne de ce titre, d'autant plus difficile à porter en Espagne que la plupart des grandes villes de ce pays possèdent des cathédrales anciennes qui sont des chefs-d'œuvre.

L'ancienne église de *Nuestra Senora de Atocha*, à l'extrémité orientale du Prado, est décorée avec goût et a été comblée de présents par la reine Isabelle, après l'attentat du 2 février 1852. Elle renferme les tombeaux du général Castanos, du maréchal Prim, de Rios Rosas, de Manuel Concha, du marquis del Duero. C'est sous les voûtes de *Nuestra Senora de Atocha* que sont suspendus les drapeaux nombreux pris par les Espagnols à leurs ennemis durant les guerres passées ; c'est dans cette église que se célèbrent les mariages de la famille royale, et que les troupes prêtent le serment de fidélité. Cette ancienne église dépendait autrefois d'un couvent qui a été transformé en hôtel des Invalides. Ce couvent ne présente rien de remarquable.

Une des plus belles églises de Madrid, c'est sans contredit l'église de

San Francisco el Grande, composée d'une vaste rotonde entourée de sept chapelles où sont de beaux tableaux. Cette église a été érigée en panthéon national par les Cortès en 1869, mais ce décret fut si mal exécuté qu'il a fallu le rapporter. *San Francisco el Real* a été construit en 1770 et inauguré en 1784, mais de grandes réparations y ont été faites en 1878, et en ont fait une des plus remarquables églises de Madrid. Les chapelles en sont très riches en œuvres d'art et les deux chaires sont des chefs-d'œuvre de style renaissance florentin, un peu lourds toutefois, mais c'est là un des défauts du style lui-même.

L'église de *Salesas reales*, qui dépendait aussi jadis d'un couvent, occupé aujourd'hui par le palais de justice, est digne d'une visite : les colonnes sont en marbre vert de Grenade, et elle renferme les tombeaux de Ferdinand VI et du Maréchal O'Donnel.

L'église de la *Incarnacion*, à un des angles de la place de Oriente, et des plus élégantes ; on y admire un superbe retable en marbre et en bronze, qui sert de cadre grandiose à une toile très appréciée de Vicente Carducho.

Citons enfin une église des plus sévères d'aspect, construite sous Philippe II, ancienne dépendance d'un couvent, et qui s'appelle l'église des *Descalzas Reales*.

Parmi les églises qui ne dépendaient pas d'anciens couvents, on peut visiter : *San Ginés*, qui est grande et claire, *Santa Cruz*, qui possède un Saint Dominique de Pereda et une descente de croix de Rubiales ; *San Andrés*, église qui contient une chapelle très grande revêtue de marbres précieux ; *Santo Justo y Pastor*, dont la facade est la plus décorative de toutes celles de Madrid ; ensuite nous énumérons, sans insister, les églises de *Nuestra Senora de los Angelos*, de *Nuestra Senora de la Angustia*, de *San Antonio de Padua*, de *Santa Barbara*, de *Nuestra Senora de Buen Consejo*, de *Nuestra Senora del Carmen*, de *Nuestra Senora de la Concepcion*, de *Nuestra Senora de Cavadonga*, de *Nuestra Senora de los Dolorès*, de *San Ildefonso*, de *San Jeronimo el Real*, de *San José*, de *San Lorenzo*, de *San Luis*, de *San Marcos*, de *San Martin*, de *San Miguel*, de *San Millan*, de *Santa Maria la Real*, de *la Almudena*, de *San Pedro el Real*, de *Nuestra Senora del Pilar*, du *Purissimo Corazon de Maria*, de *El Salvador y San Nicolas*, de *Santiago y San Juan Bautista*, de *San Sebastian*, de *San Teresa y San Isabella*, de *San Pedro*, de *San Nicolas*, de *Caballero di Gracia*, de *Calatravas*, de *San Antonio de los Portugueses*, de *Buen Suceso*, de *Nuestra Senora de Gracia*, de

Jesus Nazareno, de *San Ignacio*, de *l'Oratorio del Olivar*, de *San Pedro de los Naturales*, de *Nuestra Senora de la Porteria*, de *Cristo de la Salud*, de *Santa Catalina de los Donados*, de *Espiritu Santo*, de la *Capilla de Nuestra Senora de la Soledad*, quatre chapelles dédiées à *San Isidro Labrador*, les églises de *Nuestra Senora del Puerto*, des *Escuelas Pias de San Fernando*, des *Escuelas Pias de San Antonio Abad*, de l'asile de *Huerfanos del Sagrado Corazon de Jesus*, des *Religieuses capucines*, des *Servantes de Marie*, des *Senoras Comendadoras de Santiago*, du second monastère de la *Visitation de santa Maria*, des religieuses *Franciscaines de San Pascual*, de la *Presentacion*, de *Santa Isabel*, des religieuses de *San Juan de Alarcon*, des religieuses de *Gongora*, des religieuses de *Santa Maria Magdalena de la Penitencia*, des religieuses de *San Ildefonso*, des religieuses *Jeronimas del Corpus Christi*, de la résidence des révérends pères *Dominicains des Philippines*.

J'ai tenu à donner la liste complète des églises de Madrid, liste que l'on ne trouve dans aucun ouvrage français, afin de prouver à nos lecteurs que la capitale de l'Espagne rachète par la quantité de ses édifices consacrés à la piété la qualité qui leur fait souvent défaut. Toutefois il faut ajouter que l'on trouve généralement de belles choses même dans les plus pauvres et les plus modestes églises d'Espagne, car la foi est grande dans ce beau pays et les offrandes des fidèles sont dignes de leur générosité.

XXIX.

ARRIVÉE DE LEURS MAJESTÉS A MADRID. — LA CAVALCADE
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE. — MA VISITE
AU PALAIS ROYAL DE MADRID.

Sa Majesté la reine régente et le petit roi Alphonse XIII sont arrivés à Madrid le 6 novembre : tous les ministres, toutes les autorités étaient à la gare. Une affluence énorme se pressait sur le passage de la cour de la gare au palais royal. Les troupes de la garnison ne formaient pas la haie ; il y avait seulement des gendarmes à cheval pour maintenir l'ordre et qui étaient placés de dix mètres en dix mètres.

Le peuple de Madrid, qui attendait avec impatience le retour du jeune roi, dont la maladie n'a pas été grave, a fait un chaleureux accueil aux souverains.

Le petit roi n'a eu en somme qu'une très forte fièvre et un embarras gastrique. Il est maintenant tout à fait hors de danger. La température délicieuse de Séville a été cause qu'on l'a gardé là-bas le plus longtemps possible avant de lui faire affronter le climat si dangereux de Madrid.

Le lendemain de l'arrivée de Leurs Majestés, les fêtes en l'honneur de Colomb, si impatiemment attendues dans la capitale, ont commencé. Depuis longtemps les programmes des fêtes avaient été publiés, mais de fêtes point ! On était en liesse dans toute l'Espagne, à Barcelone, à Cadix, à Huelva, à Séville. Seule, la ville de Madrid était morne et comme oubliée.

Après les longues journées de pluie que nous venions de traverser — et rien n'est horrible comme les jours de pluie à Madrid — un soleil radieux s'est montré le 6 novembre au matin, comme à souhait, pour la première fête.

C'est la cavalcade du Commerce et de l'Industrie qui a été le clou de cette journée. Le cortège, formé à la rue Princesa, a passé par les

rues Ventura, Ferraz, Bailen, devant le palais royal, la rue Mayor, la puerta del Sol, la rue de Séville, les promenades de Recoletos et Castellana et a défilé devant le monument d'Isabelle la Catholique. Ce monument d'Isabelle la Catholique est situé à la fontaine de Castella, non loin de l'Hippodrome : la reine est représentée à cheval et escortée par Christophe Colomb, Gonzalve de Cordoue, le frère Juan Perez de la Marchena, Cisneros et Fernand Cortès : la reine porte la croix de la main droite et lève les yeux vers le ciel. C'est l'œuvre d'un sculpteur de Barcelone, don Manuel Oms, et on peut regretter qu'il ait donné au piédestal des proportions mesquines comparativement à celles du groupe qui le surmonte. Les armes de Castille, Aragon et Navarre ornent ce monument et l'inscription suivante est gravée sur l'une des faces : « A Isabelle la Catholique, qui a vu sous son règne s'établir l'unité nationale et se faire la découverte de l'Amérique, le peuple de Madrid, 1883. »

Ce cortège offrait un coup d'œil très pittoresque : en tête, un peloton de gendarmes, des timbaliers et trompettes, les cafetiers et leurs étendards, une musique militaire, des étendards des corps et métiers ; ensuite vient, précédé d'une musique militaire, le char du commerce. Il représente un môle de débarquement dans un port. C'est toute une scène. Une locomotive, avec son tender et un wagonnet, apporte des marchandises à une barque ; une grue sert au débarquement.

Après vient le char des marchands de vins et liqueurs, suivi d'une musique militaire et d'étendards. Puis le char de l'industrie : sur une plate-forme de trois mètres de hauteur s'élève une fabrique simulée par deux pavillons hauts de dix mètres, construits en imitation de pierre. En avant se dresse la statue de l'Industrie sur un socle dont les gradins sont ornés des attributs de diverses industries.

Le centre de la plate-forme est couvert de machines et appareils industriels.

Ce char, ainsi que celui du Commerce, est traîné par huit mules.

Viennent ensuite : les étendards des journaux politiques et scientifiques, des compagnies de tramways, des cochers de fiacre, des confiseurs ; un corps de musique, puis les étendards de tous les autres corps de métiers, des ouvriers, des délégués des sociétés et académies de Madrid et des provinces, des Chambres de commerce.

Le char de Christophe Colomb, qui vient ensuite, est haut de huit mètres. Il représente le globe terrestre, sur lequel se tient Colomb à genoux, dans l'attitude de la prière ; dans sa main la bannière de

Castille. En avant du char, une nymphe, appuyée sur une corne d'abondance, agite une palme, tandis que des dauphins jettent de l'eau.

Ce char, tiré par dix mules ornées de housses blanc et bleu, offre un coup d'œil très brillant et provoque les acclamations de la foule. Le cortège est terminé par une musique militaire et la garde d'honneur.

Cette fête a été des plus réussies. Une foule énorme se pressait sur tout le parcours du cortège, prouvant par ses cris et son enthousiasme exubérant qu'elle essayait de se dédommager de sa longue attente par le plaisir qu'elle prenait.

Les fêtes, d'ailleurs, si elles ont été retardées quelque peu, n'ont pas fait défaut aux Madrilènes ; pendant les quinze jours suivants, ce n'a été qu'une succession de fêtes de tous genres. Ces fêtes ont été données en l'honneur et du centenaire de la découverte de l'Amérique et du voyage à Madrid de Leurs Majestés le roi et la reine de Portugal. Elles ont revêtu un caractère tout à fait fastueux. On connaît, en effet, le goût proverbial des Espagnols pour les grandes cérémonies et leur sens profond de l'étiquette. La Cour et la ville n'ont rien négligé pour rester à la hauteur de cette antique renommée. Ce qui n'a pas empêché la réception d'être tout à fait cordiale, car le peuple s'est joint à l'allégresse des hautes classes et, pour le moment du moins, les ombres de la politique intérieure se sont effacées devant l'éclat des fêtes.

J'ai tenu à aller visiter le palais royal, avant l'arrivée de Leurs Majestés portugaises. C'était déjà une faveur difficile à obtenir, car, durant la présence de Leurs Majestés à Madrid, la visite du palais n'est octroyée qu'à de rares privilégiés. Toutefois l'intendant de la maison royale, M. Luis Moreno, avec une bonne grâce dont je tiens à le remercier, se fit un plaisir de me donner toutes les instructions nécessaires pour que je pusse visiter en détail ce magnifique palais dont la construction remonte à la moitié du siècle dernier. Ce palais, est imposant vu des bords du Mançanarez, car la montagne sur laquelle il se dresse lui fait, avec ses contreforts, ses terrasses et ses jardins, un piédestal grandiose. En outre ses quatre façades à peu près semblables d'architecture ont, du côté du *campo del Moro* et des *écuries royales*, une hauteur de plus de cinquante mètres, qui contribue à donner un grand air à cette construction, qui forme un carré de cent trente-deux mètres de côté. Mais du côté de la place de Oriente et de l'entrée principale, qui fait face à la mauvaise mesure où se trouve l'*Armeria real*, par suite de l'élévation du terrain sur lequel est bâti le palais, les deux façades n'ont plus que vingt-huit mètres de hauteur et le

palais, ainsi que les constructions qui bordent la *place d'Armes*, fait un effet assez désagréable, car il paraît beaucoup trop étendu et semble manquer de hauteur. L'architecture générale du palais est froide et ne mérite pas les éloges que certains lui décernent : l'ensemble est d'une sévérité un peu trop nue.

Mais l'intérieur de ce palais est magnifiquement décoré et meublé, et c'est une somptueuse résidence royale.

Ce palais a été édifié en partie sur les ruines de l'ancien Alcazar de Madrid, dont on a, je crois, toujours exagéré l'importance, afin de faire croire que Madrid avait jadis rang parmi les grandes villes de l'Espagne, ce qui est faux. La prospérité de Madrid date du jour où Philippe II l'érigea en capitale de l'Espagne, en 1560.

Et, chose curieuse, en espagnol, on ne peut donner à Madrid le titre de cité. On dit la *ciudad* de Toledo, de Séville, de Cordoue ; on est forcé de dire la *villa* de Madrid.

Décrire le luxe des appartements du palais royal de Madrid est malaisé : il me suffira, pour en donner une idée, de dire qu'il est absolument royal. Plusieurs salons sont magnifiques : le salon des Ambassadeurs entre autres, dont la voûte peinte par Tiepolo est un chef-d'œuvre, mérite l'admiration des visiteurs par ses dimensions. Les murs en sont recouverts de velours grenat ; entre les grandes fenêtres se dressent des guéridons dorés couverts d'objets d'art : au milieu, entre les statues de la Paix et de la Justice en bronze, s'élève un trône surmonté d'un dais aux armes de Castille ; au bas des degrés sont quatre lions de bronze doré et sur le tapis qui s'étend devant le trône sont brodés les deux hémisphères terrestres et les colonnes d'Hercule avec la fameuse devise : *plus ultra* !

Le grand escalier du palais royal mérite également notre tribut d'éloges : il est de proportions grandioses, la voûte très élevée est richement décorée, une galerie fait en outre tout le tour du premier étage, galerie où dans les jours de grande cérémonie on étale toutes les tapisseries anciennes d'Espagne, des Flandres et des Gobelins, que possèdent les rois d'Espagne. La vue de cet escalier, lors d'une soirée de gala, comme celle qui fut offerte à Leurs Majestés portugaises, avec deux cents laquais poudrés à la Louis XV, rangés le long des marches, devant une haie de hallebardiers en brillant costume, est réellement merveilleuse et inoubliable !

Plus de trente salons, plus riches les uns que les autres, se succèdent

au premier étage du palais : je citerai surtout, comme très curieux, les salons japonais, chinois et en porcelaine.

Grâce à l'amabilité de l'intendant général M. Luis Moreno, j'ai pu visiter les appartements réservés au roi don Carlos et à la reine Marie-Amélie. L'appartement du roi don Carlos se compose d'une antichambre, d'un salon tapissé d'étoffes blanches ornées de fleurs de bronze et d'or, d'un cabinet de travail au milieu duquel se trouve une superbe horloge en porcelaine.

Le bureau Louis XVI est couvert de portraits des familles régnantes d'Espagne et de Portugal. Ce petit salon communique à la chambre à coucher, tapissée de velours bleu. Le lit est celui de la reine dona Maria Luisa, il est recouvert de velours jaune brodé de soie de diverses couleurs. A côté se trouve la salle de bain, dont les murs sont fort originalement recouverts de porcelaine décorée.

La chambre à coucher de la reine Marie-Amélie est tapissée de soie à franges d'or. Le lit est en bronze avec incrustations de pierreries. L'appartement de la reine Amélie se termine par une salle de bain dont le mobilier, à l'exception de la baignoire de marbre, est en bois de garance.

Les ministres et les chambellans sont logés à l'étage inférieur dans les appartements dits de Charles III.

Au sujet de ma visite au Palais Royal, je dois consigner deux souvenirs, que mes lecteurs trouveront peut-être curieux et piquants. Le salon de S. M. la Reine d'Espagne, son salon intime bien entendu, est une petite pièce qu'envieraient nos élégantes Parisiennes, meublée modestement, mais avec un goût exquis. A côté se trouve le cabinet de travail du défunt roi Alphonse XII et là, rien n'a été changé, modifié depuis la mort de l'époux dont la reine régente porte toujours le deuil. Pieusement, elle a tenu à laisser chacun des objets qui couvrent le bureau, les meubles et la cheminée, à la place où Alphonse XII les avait posés lui-même. C'est ainsi que j'ai remarqué — et cela m'a profondément attendri — sur la cheminée, à côté d'un petit bouquet de fleurs fanées qui se réduisent en poudre, une photographie de la reine Mercédès, première femme d'Alphonse XII, hélas ! morte si jeune, sur laquelle le roi défunt a tracé de sa propre main la dédicace suivante : *à l'inoubliée, à l'inoubliable !* N'est-ce pas qu'il y a de la part de S. M. la Reine régente Marie-Christine, autant de délicatesse que d'attention touchante et de preuve d'affection sincère, dans la sollicitude qu'elle témoigne à toutes ces reliques aimées par son auguste époux !

A quelques pas du cabinet de travail du roi, se trouve la salle du conseil des ministres, vaste salle sévère, aux murs tapissés de vieux chêne, aux grands fauteuils de cuir de Cordoue, à la table immense couverte du classique tapis vert. Et, tandis que je songeais, dans cette salle silencieuse, que les destinées d'un grand pays, d'une nation aussi célèbre, aussi puissante que l'Espagne, s'étaient discutées, décidées, réglées autour de cette table impassible, j'aperçus, rieur parmi les graves serviettes de cuir des ministres, un ravissant petit lapin en porcelaine qui, dressé sur ses pattes de derrière, frottait son museau rose entre ses pattes de devant, dans une attitude de raillerie sardonique et d'effarouchement gracieux. Alors, une idée saugrenue, ridicule, grotesque même me vint, et je me demandais, en esquissant un sourire, si ce presse-papier si gentil, n'était pas le signe dont se servait Sa Majesté pour marquer aux ministres leur disgrâce ou leur renvoi. Je me figurais aisément la tête d'un président du conseil trouvant ce presse-papier fatal sur sa serviette et comprenant qu'il n'a plus qu'à aller méditer à la campagne l'art de se faire cent mille livres de rente en élevant des lapins.

Réflexion faite, j'incline à penser que c'est par un pur hasard que ce petit bibelot faisait l'école buissonnière en un lieu aussi solennel, et je ne me fais aucune violence pour reconnaître que la façon de procéder, dont il évoquait l'idée en mon imagination, est absolument inconnue à la cour d'Espagne. Mais était-il même besoin, chers lecteurs, de vous en donner l'assurance ?

XXX

L. M. LE ROI ET LA REINE DE PORTUGAL A MADRID.

— LE ROI DU CIEL ET LE ROI DE LA TERRE. — LA PLACE DE ORIENTE.

— DINER DE GALA AU PALAIS ROYAL.

Le roi don Carlos et la reine Amélie sont arrivés à Madrid le 10 novembre, à onze heures quarante-cinq du matin, à la gare du Midi. Ils étaient accompagnés du duc de Tetuan, de M. Canovas del Castillo et de M. de Linarès, qui étaient allés à la rencontre des souverains jusqu'à la station d'Illescas. Le roi, qui portait l'uniforme de généralissime, et la reine ont été reçus à la gare par S. M. la reine régente, l'infante Isabelle, les ministres, le corps diplomatique, les hauts fonctionnaires, les sénateurs et les députés.

La reine régente d'Espagne, la reine Amélie, le roi don Carlos et l'infante Isabelle ont pris place dans un carrosse doré attelé à la Daumont; le cortège royal composé de huit autres carrosses, s'est ensuite dirigé vers le palais royal.

Les troupes, infanterie, cavalerie et artillerie, faisaient la haie le long des voies que suivait le cortège.

Aussitôt après le passage des souverains, l'infanterie s'est formée en colonne par bataillons avec musique, drapeaux et cornettes et a défilé devant le Palais Royal, sous les yeux du Roi et de la Reine de Portugal et du jeune roi Alphonse XIII qui a paru un instant au balcon du palais et a été fort acclamé.

Après l'infanterie, l'artillerie a défilé en double colonne et la cavalerie en colonne. Ce défilé a été très brillant. Les troupes en grande tenue au nombre de quatre mille hommes ont salué les souverains. C'est le capitaine général de la Nouvelle-Castille qui commandait les troupes, dont le défilé s'est terminé à trois heures. Le peuple de Madrid a fait aux illustres visiteurs un accueil des plus sympathiques.

Qu'on me permette de citer ici un souvenir des plus intéressants de mon voyage en Espagne, souvenir qui se rattache à un épisode de cette journée. Les troupes espagnoles ont un entrain, un diable-au-corps admirables : elles ont de la tenue et de la discipline, elles sont dignes de tous les éloges. Mais les ordres des officiers supérieurs manquent un peu de précision et de clarté ; je n'en veux pour preuve que l'encombrement inouï qui eut lieu sur la place de l'Oriente, lorsque les troupes se mirent en mouvement pour le défilé devant le Palais Royal. Ces troupes avaient fait la haie sur tout le parcours du cortège et devaient se mettre en marche les unes après les autres, aboutir par des rues différentes à la place de Oriente et y prendre l'ordre du défilé. Je ne sais quelle confusion eut lieu dans les ordres des officiers, mais presque au même moment les bataillons différents débouchèrent sur la place de Oriente par toutes les artères qui y aboutissent et il en résulta pendant plus d'un quart d'heure un inexprimable désordre.

C'est alors que je fus témoin d'un fait des plus significatifs des mœurs espagnoles et tout à l'honneur de ce pays : un bataillon d'infanterie descendait la calle Mayor en bon ordre, et naturellement la circulation des voitures était absolument interrompue dans la rue. Tout à coup, d'une des rues latérales un pauvre fiacre de chétive apparence déboucha et, à ma grande surprise, je vis les gardes civils à cheval le laisser passer avec respect. Je pensais que les soldats n'allaient pas être aussi accommodants et ne se laisseraient point couper par ce véhicule bizarre, cela me paraissait d'autant plus probable qu'une voiture de la Cour venait de se voir refuser le passage. Eh bien ! je me trompais.

Sur un ordre des officiers, bref, encore plus rapidement peut-être exécuté, les soldats qui se trouvaient devant le fiacre se rangèrent de chaque côté du trottoir et non seulement firent la haie, mais encore se mirent à genoux en présentant les armes, les compagnies qui suivaient s'arrêtèrent et mirent également genoux en terre. Et la musique attaqua solennellement l'hymne royal. Et je vis par la portière de la voiture, un pauvre prêtre au surplis rapiécé sortir le Saint-Sacrement et bénir les soldats et le peuple : il portait l'extrême-onction à un moribond et rien n'était plus saisissant que l'humilité de son équipage et de sa personne, et la majesté des honneurs plus que royaux qui lui furent rendus.

J'interrogeai un colonel espagnol qui se trouvait près de moi : « Le

Roi du ciel passe avant les rois de la terre, » me dit-il sans autre explication. Je n'ajouterai rien de plus à ces mots !

Puisque je suis sur la place de Oriente, je vais vous en donner une rapide description. Elle vise à être imposante et magnifique, et en réalité, l'impression qu'elle produit n'est pas grandiose pour plusieurs raisons. Elle est demi-circulaire et entourée d'une promenade plantée d'arbres trop nombreux et qui nuisent à la vue de l'ensemble. En outre, son centre est formé par un square de forme ovale surélevé au-dessus du sol et entouré d'une grille. Figurez-vous la place de la Concorde plantée d'arbres de grande taille et l'obélisque située au milieu d'un square grillé, et vous vous écrierez immédiatement que la place de la Concorde perd tout son caractère, toute sa beauté, qui réside justement dans l'admirable vue d'ensemble qu'on y trouve.

La place de Oriente est peuplée de 44 statues colossales en pierre, et il faut le savoir pour les remarquer, car les arbres les cachent aux regards et on ne les voit que les unes après les autres. Il faut en outre se rapprocher de très près pour bien voir la statue équestre de Philippe IV, qui se dresse au milieu du square sur un piédestal énorme. Cette statue imite celle de Louis XIV sur la place des Victoires.

Le soir a eu lieu à huit heures, au Palais Royal, un grand banquet, auquel étaient invités les personnages de la suite de Leurs Majestés, les premiers ministres d'État, les Grands d'Espagne, les dignitaires de la Toison d'or, le corps diplomatique, environ cent vingt-couverts.

La table était très richement décorée de fleurs et de porcelaines de prix ; le service était fait dans de la vaisselle plate.

Le roi Carlos était placé à la droite de la reine régente et il avait à son côté l'infante Isabelle. Près des souverains se trouvaient les chefs des cabinets de Madrid et de Lisbonne, M^{me} Canovas del Castillo, la duchesse de Palmella, l'ambassadeur d'Italie, le nonce apostolique, la comtesse de Santiago et la duchesse de Medina-Sidonia.

Le menu, suivant l'usage, était en français.

Pendant le banquet, la musique du corps des hallebardiers a fait entendre l'hymne portugais et plusieurs autres morceaux.

XXXI.

L'ARMERIA RÉAL. — LA CAVALCADE HISTORIQUE. — LA PLAZA MAYOR.

J'ai profité de la matinée du 11 novembre, pendant laquelle les souverains se sont reposés, pour visiter l'*Armeria real*. Ce musée, où l'on conserve les armures des souverains et des plus illustres capitaines d'Espagne, est installé dans un bâtiment qu'on prendrait extérieurement pour une grange ; il fait face au Palais Royal et forme l'un des côtés de la place d'Armes, qu'il ne contribue pas peu à enlaidir. Les armes et les armures sont conservées avec soin dans les salles du premier étage qui sont relativement bien aménagées. On remarque, dans ce musée, les pièces suivantes : l'armure de mailles d'Alphonse V d'Aragon, l'armure complète de l'électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint, l'armure de Don Juan d'Autriche, une riche armure de Charles-Quint, le brassard d'Ali-Pacha, amiral des Turcs à Lépante, l'épée de Boabdil, dernier roi des Maures, l'épée de Pélage, ramassée à Covadunga, le bouclier magnifique à tête de Méduse de Charles-Quint, l'épée du *Gran Capitan* Gonzalve de Cordoue, sur laquelle jurent les princes des Asturies, la *Colada*, épée du Cid Campéador, une reproduction de l'épée de François I^{er} qui fut reprise en 1808 par Napoléon I^{er}, l'épée de Fernand Cortez, l'épée de Tolède du comte-duc d'Olivarez, les plats de fer qui servaient de vaisselle de campagne à Charles-Quint, l'armure de Christophe Colomb, le casque de François I^{er}, et une quantité d'autres armes et armures des plus illustres et des plus riches.

En sortant de l'*Armeria Real*, après avoir assisté sur la place d'Armes à la très curieuse relevée du poste du Palais Royal, qui s'effectue drapeau déployé et musiques jouant l'hymne royal, les mêmes compagnies se saluant et manœuvrant très lentement, majestueusement, avant de se céder la garde du Palais, — je me suis rendu aux bâtiments qui renferment les carrosses du Palais et qu'on appelle les *Reales Caballerizas*. Les voitures de gala, qui sont renfermées dans ces

remises princières, sont dignes d'admiration et d'éloges ; il y en a de presque toutes les époques.

A deux heures de l'après-midi, le roi don Carlos, la Reine Amélie et la reine régente ont fait une visite solennelle aux expositions historiques américaine et européenne, installées dans le superbe palais de la Bibliothèque sur le *paseo de Recoletos*. Des musiques militaires ont salué à leur arrivée les souverains, qui ont été reçus au bas du grand escalier par les délégués étrangers.

Le roi don Carlos et la reine Amélie ont reçu du public, comme partout ailleurs à Madrid, l'accueil le plus chaleureux. La reine régente s'est montrée particulièrement affectueuse pour les jeunes souverains ; elle a conféré au prince royal de Portugal l'ordre de la Toison d'or et le roi de Portugal a offert à la reine régente la grand'croix des trois ordres portugais.

Le soir a eu lieu, au Théâtre Espagnol, une représentation de gala : on a joué *Une maison avec deux portes est de mauvaise garde*, de Calderon ; on y a lu aussi une ode à Christophe Colomb.

Le 13 novembre, une grande cavalcade historique, partie de l'hippodrome, a parcouru les principales rues de la ville : le *paseo Castellana*, la place de Colomb, le *paseo de Recoletos*, le *salon du Prado*, la *carrera San Jeronimo*, la *puerta del Sol*, la *calle Mayor* et la *place de Oriente* ; elle a défilé en outre devant Leurs Majestés, qui se trouvaient au balcon du Palais Royal.

Elle avait attiré une foule compacte sur tout son parcours malgré un ciel nuageux.

La cavalcade se composait de plusieurs groupes représentant les traits principaux de l'histoire d'Espagne. D'abord *la reddition de Grenade*, avec le roi maure Boabdil, d'après le portrait célèbre de Padilla, tenant en sa main les clefs de la ville de Grenade, qui s'est rendue au commencement de 1492, suivi de son cortège de Maures et d'arquebusiers.

La seconde partie représentait les moines de la Rabida, formant la communauté du couvent de Sancta Maria. Trente-huit religieux marchent d'un pas solennel, ayant à leur tête le R. P. Juan Pérez de la Marchena, protecteur de Christophe Colomb.

La troisième partie représente les caravelles. Au premier rang s'avancent les trois frères Pinson, Martin et Alfonso, pilotes et armateurs des bateaux de Colomb. Les trois caravelles *Nina*, *Pinta*

et *Sancta Maria*, sont portée sur des chars tirés par six chevaux, et suivies de guerriers et de matelots.

La quatrième partie est le groupe du roi Ferdinand et de la reine Isabelle la Catholique. Montés sur de magnifiques chevaux brillamment caparaçonnés, ils sont bruyamment acclamés par la foule. Derrière eux marchent deux hérauts avec les écharpes royales aux armoiries de Ferdinand et d'Isabelle, puis les infants don Juan et dona Juana à cheval, le grand cardinal Gonzalès de Mendoza, les pères Hernandez de Talavera et Diego de Dega sur des mulets. La suite royale forme un groupe étincelant avec des costumes d'une richesse inouïe.

La cinquième partie est une allégorie de la découverte de l'Amérique et un hommage à Colomb. Un char monumental tiré par dix chevaux richement harnachés, représente les ruines d'un monument aztèque surmontées de trophées d'armes et de drapeaux au centre desquels se dresse le buste de Colomb ; au pied des degrés, on voit l'Espagne embrassant l'Amérique. Ce char, surmonté de la Renommée avec ses trompettes obligatoires, n'est peut-être pas du meilleur goût.

Seize Caciques indiens et une musique militaire terminent la Cavalcade proprement dite. Mais derrière viennent encore la présidence accompagnée des invités de la municipalité et des voitures historiques de la maison royale, entres autres celle fort curieuse dite de *Jeanne la Folle* ; puis les carrosses des corps législatifs, de la députation provinciale et de la municipalité, qui ferment la marche.

Cette cavalcade n'ayant défilé devant le Palais Royal que vers deux heures de l'après-midi, j'ai profité de la matinée pour visiter la *plaza Mayor*, qui est certainement la place la plus curieuse et la plus riche en souvenirs historiques de Madrid. Pour s'y rendre, il faut être conduit par un guide ou par le hasard, car elle est en communication avec les rues qui y aboutissent par des arcs cintrés qui, à première vue, ne laissent pas supposer l'existence de cette belle place de cent vingt-deux mètres de long sur quatre-vingt-quatorze de large, qui ressemble fort à notre *place des Vosges* à Paris. Comme cette dernière, elle est entourée de maisons anciennes toutes du même style, et hautes de trois étages supportés par un portique.

Au centre de la place, qui est aujourd'hui plantée d'arbres et dessinée en parterres comme un square, se dresse la statue équestre de Philippe III, fondateur de cette place, où eurent lieu toutes les grandes

exécutions capitales, où furent élevés les trop tristement célèbres auto-da-fé de l'Inquisition. Malgré les bancs en pierre à dossiers de fer, où viennent *somnoler* — (le mot me sera-t-il pardonné ?) — les nounous de Madrid, tandis que les marmots égaient de leurs rires et de leurs cris cette place peu fréquentée par les voitures, malgré les arbres et les fleurs, la *plaza Mayor* est d'aspect sinistre et on y ressent le même frisson douloureux qu'on éprouve dans les cachots et les chambres de torture des forteresses du moyen-âge, où il me semble que les murs gardent encore comme un écho des plaintes et des gémissements des malheureuses victimes.

XXXII

LE ROI ET LA REINE DE PORTUGAL A L'ESCURIAL.

LEURS MAJESTÉS A LA COURSE DE TAUREAUX.

PORTRAITS DE LA REINE AMÉLIE ET DU ROI DON CARLOS.

RÉCEPTION DE M. GASTON ROUTIER PAR S. M. LA REINE DE PORTUGAL.

DÉPART DES SOUVERAINS POUR LISBONNE.

Le roi de Portugal et l'infante Isabelle ont passé la matinée du 13 novembre à la chasse dans la propriété de la Zarzuela. Ils étaient accompagnés par la marquise de Nayera, le comte de Ficalho, M. Serpa Pimentel, le marquis de Miraflores et les barons de Horteiga.

Pendant que le roi était à la chasse, la reine Amélie dont le caractère devient de plus en plus sympathique aux Espagnols, est allée visiter incognito avec ses deux dames d'honneur les expositions historiques. Elle y a passé plus d'une heure, étonnant tout le monde par la sûreté de son goût et l'étendue de ses connaissances artistiques et historiques.

Un temps printanier a favorisé l'après-midi les courses de chevaux ; Leurs Majestés assistaient à cette réunion. La foule était énorme. Le roi de Portugal, la reine Amélie, la reine régente ont été acclamés ; mais on a fait surtout une véritable ovation à la reine Amélie.

Le soir a eu lieu une grande réception au Palais Royal, plus de trois mille invitations avaient été lancées. L'escalier d'honneur était orné de fleurs et de plantes ; des laquais en livrée et des halbardiers étaient placés sur chaque marche et faisaient la haie.

La variété des uniformes et les ravissantes toilettes présentaient un aspect vraiment superbe. Leurs Majestés recevaient dans le grand salon des Ambassadeurs.

Le roi don Carlos et la reine Amélie se sont rendus le 14 novembre dans la matinée à l'Escorial. L'infante Isabelle seule les accompagnait, la reine régente ayant désiré rester auprès du jeune roi légèrement

souffrant. Les souverains ont entendu la messe qui a été dite au monastère pour le repos de l'âme du roi Alphonse XII, de la reine dona Maria de las Mercédès et du duc de Montpensier. Après être restés quelque temps agenouillés auprès des tombes, ils sont repartis à cinq heures pour Madrid.

A cinq heures et demie, une grande retraite aux flambeaux a eu lieu. Parti du *paseo de Castilla*, le cortège a défilé à six heures et demie, devant le Palais Royal.

Le soir a eu lieu, à l'Ambassade portugaise, un grand dîner de cinquante couverts en l'honneur du roi et de la reine de Portugal. A dix heures a eu lieu la réception de la municipalité et de la colonie portugaise.

La visite des souverains portugais a eu les meilleurs résultats et a dépassé les espérances les plus optimistes. Cette visite, qui était la conséquence du désir de resserrer les liens d'affection des deux Cours, a porté ses fruits. Et ce n'est pas seulement les relations des deux Cours qui seront plus étroites et plus amicales encore que par le passé, mais aussi celles des deux nations sœurs qui composent la péninsule ibérique.

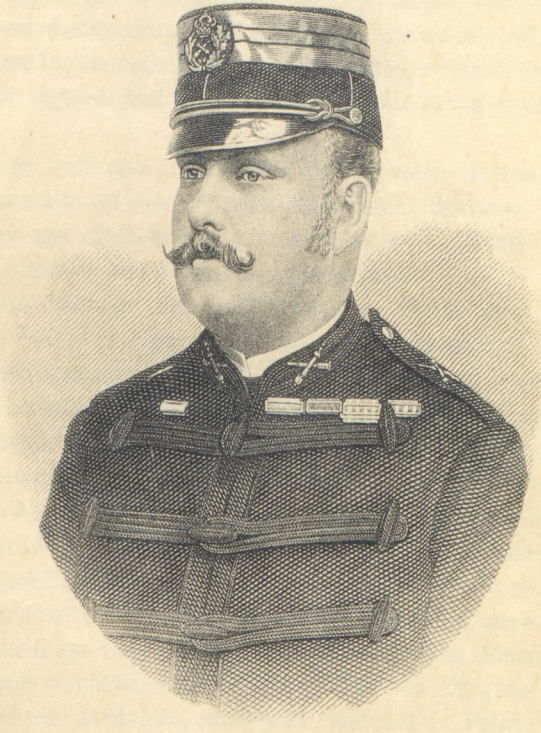
C'est surtout le 16 novembre, pendant la course de taureaux donnée en l'honneur de Leurs Majestés portugaises, que l'enthousiasme des Madrilènes a été à son comble.

La plaza était bondée de monde ; la reine de Portugal portait les couleurs espagnoles, toutes les dames avaient des mantilles. Une ovation a été faite aux reines Marie-Christine et Amélie. L'enthousiasme suscité par la reine de Portugal a été, à certain moment, indescriptible : on n'entendait plus qu'un cri : *Olle la Reina !*

La reine Amélie, très émue de ces marques de sympathie, saluait très gracieusement le public.

Les toréadors, avant de tuer les taureaux, ont fléchi les genoux devant la loge royale et ont *brindé*, c'est-à-dire déclaré à haute voix qu'ils tuaient les taureaux en l'honneur des souverains, qui leur ont prodigué de riches cadeaux.

Dans un moment d'enthousiasme, le roi de Portugal a arraché une épingle de diamants qui ornait sa cravate et l'a jetée au toréador Mazzantini, aux acclamations des spectateurs. On peut dire que les souverains portugais sont devenus ce jour-là l'idole de la population madrilène, et que de mémoire d'homme on ne se souvient pas que pareille réception ait été faite à des têtes couronnées.



S. M. CHARLES I^{er}, ROI DE PORTUGAL.

Qu'on me permette d'esquisser ici en quelques lignes le portrait de Leurs Majestés portugaises.

Grande, élancée, avec un port vraiment royal, le visage si gracieux toujours éclairé par un doux sourire, bienveillante à l'excès, bonne pour tous, la reine Marie-Amélie est de celles qu'on ne peut oublier, qui forcent à l'admiration et imposent le respect. Française en tout, d'ailleurs, de cœur comme d'allures, elle sait allier la plus exquise élégance à la plus grande modestie ; elle est simple, tout en restant reine ; elle est charmante, elle est spirituelle, elle est gaie, elle est parisienne comme la plus aimable de nos Parisiennes, et dans les réceptions royales, elle règne autant par sa grâce, sa beauté et son esprit que par son rang.

Un dernier trait pour finir : elle aime à sortir de son palais à Lisbonne, le matin, et aller, avec une seule dame d'honneur, distribuer des aumônes aux malheureux, visiter des malades, secourir toutes les infortunes et toutes les misères. Que dire de plus ?

Le roi de Portugal est un bel homme, blond, avec une fine moustache, l'allure militaire, mais sans rien de cassant ni de raide : très aimable au contraire, souriant souvent et sachant avec un tact exquis, se concilier les sympathies de tous ceux qui l'approchent. Dans son costume de généralissime, il a fort grand air et son attitude élégante et martiale soulève toujours les acclamations des foules.

La reine Amélie de Portugal a bien voulu, par faveur toute spéciale, me permettre de lui présenter mes hommages le jour même de son départ : le comte de San Miguel, ministre plénipotentiaire de Portugal à Madrid, m'ayant fait savoir par une lettre fort aimable, que je conserve précieusement, que Leurs Majestés me recevraient au Palais Royal à midi, avec nos compatriotes et amis M. le baron de Barghon de Fort-Rion et le comte de Molens, nous nous rendîmes au Palais à l'heure dite. Voici en quels termes je télégraphiai au *Soleil*, la réception que nous fit Sa Majesté la reine Amélie : je copie textuellement dans le *Soleil* :

« La reine était à peine rentrée d'une promenade en voiture qu'elle avait faite dans Madrid avec l'Infante Isabelle : elle a vivement ôté son manteau et avant d'aller déjeuner avec S. M. la reine d'Espagne, elle a prié le comte de San Miguel, ministre de Portugal à Madrid, de lui présenter les journalistes français qui se sont inclinés devant elle et, à tour de rôle, lui ont baisé la main.

» La reine, s'adressant à M. Gaston Routier, a manifesté son conten-

tement de voir les représentants de la presse française à Madrid et, en particulier, le correspondant du *Soleil* « qui, dit-elle, est toujours si aimable pour ma famille et que je lis chaque jour. Je n'oublie pas mon pays, ajouta-t-elle, et je suis toujours française de cœur. L'adresse que vous avez fait remettre à Sa Majesté le roi et à moi, nous a causé beaucoup de plaisir. Je vous en remercie sincèrement. »

» La reine nous entretint encore quelques instants de la France, de notre beau pays auquel elle pense toujours et nous avons pu nous assurer qu'elle connaissait la France et Paris mieux que nous. Elle nous a congédiés en termes charmants et nous avons assuré Sa Majesté de notre profonde gratitude pour l'honneur qu'elle a bien voulu nous faire. Le souvenir de son accueil restera inoubliable pour nous.

« La reine Amélie nous a de nouveau tendu la main, que nous avons baisée, et nous nous sommes retirés sous le charme de son sourire, de sa beauté et de sa bienveillance. »

J'ai eu, en quittant Sa Majesté, un long entretien avec le comte de San Miguel, le sympathique ministre de Portugal à Madrid, et je l'ai remercié vivement de l'amabilité qu'il a témoignée à mes confrères et à moi durant notre séjour à Madrid.

Le soir même, vers six heures et demie, Leurs Majestés Portugaises quittaient la capitale de l'Espagne, au milieu des acclamations de la population, emportant, nous n'en doutons pas, un excellent souvenir de la réception si amicale de S. M. la reine-régente Marie-Christine et de l'accueil enthousiaste des Espagnols.



S. M. AMÉLIE, REINE DE PORTUGAL.

LES THÉÂTRES DE MADRID. — LA PLAZA DE TOROS ET LES CIRQUES.
LES TUNTO-REDERO. — LES ACADEMIES, LES MUSÉES DE MADRID.

L'HÔTEL DE VILLE - LE MANSARD - LE PONT DE TOLEDE.

L'HÔTEL DE VILLE — LE MANZANARES — LE PONT DE TOLEDO.

LE MONUMENT DU DOS DE MAYO.

Les théâtres et les lieux de plaisir sont nombreux à Madrid. Je citerai les théâtres abolis de l'édifice de plaisir, sont nombreux à Madrid. Je citerai tout d'abord le *Teatro de la Zarzuela*, la grande salle d'opéra proportions égales à celle de la Scala de Milan; extérieurement l'édifice est très bon et ressemble fort à un de nos grands théâtres de province. Il a cependant coûté 42 millions d'ail faut y redevenir maître que dans les très riches ment décorées de l'édifice de l'âme capitale comme Madrid. Les troupes, qui y jouent toutes les opéras de tous les grands maîtres connus, sont très célèbres et excellentes. En 1804 par un incendie, reconstruit en 1813. *Théâtre espagnol* détruit en 1804 par un incendie, reconstruit en 1808 et rebâti par 1849, il a une apparence architecturale de et est surtout célèbre par son histoire, qui est un peu celle de l'art dramatique en Espagne. *la Princesse*, situé dans la rue du Marquis de Escañón. *Théâtre de la Princesse* 1885 : situé dans la rue du Marquis de Escañón a été inauguré en 1885. Il a une apparence assez jolie, est un mélange de Renaissance et de style grec et romain. Il a beaucoup de salles trop petites pour les études, il a une très bonne impression première. La salle est très élégante, la scène spacieuse: on y joue l'opéra-bouffe et l'opérette, inauguré en 1875, un des meilleurs de Madrid. *Théâtre de la Comédie*, inauguré en 1875, un des meilleurs de Madrid, le théâtre qui a le plus de personnes, son titre indique le genre des pièces qu'on y représente. Le *Théâtre de la Zarzuela*, construit en 1856, contient plus de quinze cents spectacles et est l'un des plus beaux de l'opéra et de l'opérette. Il est situé dans la rue de Jovellanos, dont on lui donne souvent le nom. Le *Théâtre d'Apollo*, dans la rue d'Alcala, mérite encore une

mention, car la salle est élégante : on y joue de courtes pièces mêlées de chant, dont le comique est tout à fait espagnol et la saveur très curieuse.

Enfin, je citerai seulement les autres salles, *Théâtre du prince Alfonso*, *Théâtre de Novedades*, *Théâtre de Lara*, *Théâtre de l'Alhambra*, *Théâtre Martin*, *Théâtre de Esclava*, *Théâtre Romea*, *Théâtre de Recoletos*, *Théâtre de Tivoli*, *Théâtre de Madrid*, qui sont plutôt des cafés-concerts que des théâtres, bien qu'on y joue des pièces en deux et parfois trois actes.

La *plaza de Toros* mérite une description plus longue : c'est un édifice de mauvais style arabe, construit en briques, en pierre et en fer, ayant soixante mètres de diamètre et contenant près de 12.500 spectateurs. Les courses de taureaux s'y donnent d'avril à octobre tous les lundis, l'arène n'est pas couverte et, comme dans les anciens théâtres romains, spectateurs et toreros ont le ciel sur leur tête et le soleil aussi. Il y a peu de places couvertes, elles se trouvent au-dessus des loges et à côté des tribunes du roi et de la municipalité.

Les courses de taureaux, spectacle barbare, sont trop connues en France pour en faire ici une nouvelle description ; la vue des malheureux chevaux, le ventre ouvert, perdant leurs entrailles et leur sang et que leurs bourreaux reconduisent, après un pansement sommaire, à leur martyre, est une des plus atroces choses que je connaisse. Ces pauvres chevaux destinés à l'abattoir, sans force et tenant à peine debout, méritent certes un trépas plus doux que la lente agonie qu'on leur impose après leur avoir fait déchirer le ventre et les entrailles par les cornes d'un taureau. N'insistons pas.

Un spectacle que le peuple de Madrid fréquente assidûment, c'est le *Cirque* : il y en a deux à Madrid, qui sont fort bien installés, très grands et avec de bonnes troupes : ce sont le *Cirque de Price* et le *Cirque de Colomb*.

Mentionnons aussi l'*Hippodrome* où ont lieu les courses de chevaux et qui est situé à l'extrémité du *Paseo de Recoletos*. La population madrilène n'est pas encore enthousiaste de ce genre de courses et je doute qu'elles s'acclimatent dans ce pays hypnotisé par les jeux sanglants des *Toros*.

Avant de quitter Madrid, il nous faut dire quelques mots de son jardin du *Bueno Retiro*, jadis jardin royal réservé, aujourd'hui ouvert au public. Ce jardin est à proximité du *salon del Prado* et a deux entrées principales, l'une à la montée *San Jeronimo*, l'autre près de la porte d'Alcala. C'est le rendez-vous des promeneurs de

Madrid, comme notre *Bois de Boulogne* à Paris, toutes proportions gardées. Une vaste avenue bordée de haies et plantée de tilleuls mène au grand étang, qui est entouré d'allées très fréquentées par les voitures et les piétons. Mais la végétation, là comme partout ailleurs, à Madrid, est chétive et demande énormément d'entretien : le terrain sur lequel est bâti Madrid est en effet absolument infertile et pierreux.

Il y a à Madrid plusieurs académies qui possèdent de beaux locaux, de riches bibliothèques et des galeries de tableaux et d'objets d'art ; citons l'*Académie de San Fernando*, qui a une collection de 300 tableaux, la *Réal Académie de la Historia*, très illustre société dont M. Canovas del Castillo est le président, la *Société de géographie*, l'*Académie littéraire*, la *Faculté de médecine*, etc.

La *Bibliothèque nationale* est installée sur la *plaza Mayor*, dans un local absolument indigne de l'importance de cette collection superbe de livres (200.000 ouvrages). On va la transférer dans le palais du paseo de Recoletos, où elle sera admirablement installée, d'une façon grandiose ; la salle de lecture sera une des plus belles du monde.

Les musées de Madrid sont nombreux ; il faut citer : le *Musée archéologique national*, installé dans un édifice appelé le *Casino de la Reina*, et inauguré en 1871. Il contient un nombre considérable de curiosités et d'antiquités provenant de l'Espagne, de l'Amérique, des Indes, de l'Afrique et de l'Océanie. Un salon est consacré à l'*ethnographie*. Beaucoup d'antiquités romaines, égyptiennes, et de spécimens de l'époque et de l'art des Visigoths. Le *Musée des reproductions artistiques*, situé dans la rue Alphonse XII, comme son titre l'indique, contient des reproductions fort bien faites des chefs-d'œuvre de la sculpture ; il doit rendre de grands services aux étudiants. Le *Musée anthropologique*, le *Musée des sciences naturelles*, fondé par Charles III, très important par la rareté de ses collections. Le *Musée des ingénieurs*, qui doit son origine au Musée militaire, créé en 1756, et qui fut transformé ensuite en *Musée royal d'artillerie des ingénieurs* : ce musée, très intéressant, possède une riche bibliothèque. Le *Musée d'artillerie*, qui fut créé séparément en 1883, est installé dans l'ancien palais de Bueno-Retiro ; il contient des souvenirs historiques très importants, des armures et des armes de toutes les époques, et des modèles topographiques très curieux.

Le *Musée naval*, installé au ministère de la marine, donne une idée

de l'histoire maritime de l'Espagne. Ses différentes salles sont remplies de reliques précieuses des illustres marins espagnols, de portraits, de curiosités uniques. C'est un musée à visiter. Le *ministère de la marine*, puisque nous en parlons à cause de son musée, est un important édifice, possédant un très bel escalier et de beaux salons richement décorés.

Il faut parler aussi, en passant, du *Musée* et de la *Bibliothèque des colonies*, installés au jardin du *Retiro*, dans l'édifice qui fut construit pour abriter l'exposition de *Minéralogie*.

En outre de ces musées nationaux, il y a à Madrid une quantité de collections particulières, de galeries de tableaux célèbres : il faut citer celles de l'Infant don Sébastien, de M. de Salamanca, du duc d'Albe, de M. Urzaiz, du duc de Pastrana, du duc d'Urceda, du marquis de Javal-Quinto, du duc de Medinaceli, du marquis de Villafranco, de don Valentin Carderera, de don Antonio Canovas del Castillo, du duc de Villahermosa, Anglada, du marquis de Portugalete, et bien d'autres collections moins célèbres.

L'*Hôtel de Ville* de Madrid est situé sur la *plazuela de la Villa* ; c'est un grand carré long, haut d'un seul étage et sans aucun caractère.

Je n'aurais pas voulu vous parler du Manzanarès ; on a tant ridiculisé ce cours d'eau, qu'il est difficile de n'en point parler sans sourire. Mais le pont de Tolède, majestueux et superbe, qui a deux cents mètres de long sur sept de large, neuf arches élégantes et simples, attire notre attention par les nombreux ornements de mauvais goût qui surmontent son parapet.

Plus heureux que son rival, le pont de Ségovie, dont les arches énormes sont presque comblées par les sables qui remplissent le lit du Manzanarès, le pont de Tolède peut encore laisser les piétons passer, presque à pied sec, entre les piliers qui le supportent. Quant au Manzanarès, l'a-t-on baptisé fleuve pour pouvoir se donner le luxe de construire des ponts aussi grands ? Est-ce à cause de ses ponts, qui seraient dignes de la Garonne ou de la Loire, que ce ruisseau, où les lavandières peuvent à peine laver un mouchoir de poche, a été rangé parmi les cours d'eau fameux ?

Difficile question à résoudre : ne l'entreprenons pas. Disons seulement que le Manzanarès, qui l'été est un ruisselet, parvient quelquefois en hiver, les pluies et les neiges de montagnes aidant, à occuper son lit. Il roule alors ses ondes sales et boueuses sous les arches du pont de

Tolède, et les Madrilènes accourent de tous les points pour contempler l'éphémère spectacle qu'offre leur fleuve bien-aimé !

Nous avons déjà parlé de la *porte d'Alcala*, arc de triomphe à trois arches, élevé en l'honneur de Charles III ; Madrid possède deux autres portes monumentales dignes de mention : la *porte de Tolède*, qui fut élevée en l'honneur de Ferdinand VII après sa captivité à Valençay ; quoique d'un style de mauvais goût, elle est plus imposante que la porte d'Alcala, mais moins heureusement conçue que la *porte de San-Vicente*, qui conduit à la promenade de la *Floride*.

J'ai omis de vous signaler, à côté du salon du Prado, la pyramide du *Dos de Mayo*. Ce monument patriotique rappelle le douloureux souvenir d'un des épisodes de l'occupation française de 1808. Trois braves officiers d'artillerie, dont j'inscris le nom avec respect sur cette page, Ruiz, Daoiz et Velarde, animés du même amour de liberté et d'indépendance, se mirent à la tête de quelques hommes résolus, et cherchèrent à s'opposer à l'occupation du quartier de Monteleon par une colonne française. C'est une des exigences rigoureuses, barbares, mais nécessaires de la guerre, qui les fit fusiller par nos troupes ; mais si l'exécution de ces héros s'imposait au chef de notre armée, qu'il me soit permis de blâmer, après tant d'autres, l'inutile, l'impolitique, la criminelle tentative de Napoléon I^{er}, récompensant un peuple qui venait de nous prouver son amitié en restant notre allié, en faisant détruire ses flottes par les Anglais aux côtés des nôtres, en s'illustrant, en combattant dans nos rangs contre toute l'Europe, récompensant, dis-je, ce peuple valeureux, chevaleresque, en cherchant à l'assujettir, en s'efforçant de lui ravir la liberté et l'indépendance.

Certes, les Espagnols ont lutté comme des lions ; ils ont vaincu même le despote génial qui fut Napoléon I^{er}, car la guerre d'Espagne, de son propre aveu, fut la cause de ses désastres ; on doit les louer d'avoir fait preuve de tant de patriotisme et de bravoure, et je souhaiterai seulement à mon pays de prendre, si c'était jamais nécessaire, les Espagnols pour modèles, et de combattre comme eux avec un indomptable acharnement.

Napoléon I^{er} reconnaissait lui-même à Sainte-Hélène que la guerre d'Espagne avait, par son injustice, excité la réprobation de toute l'Europe ; mais on avait méconnu ses intentions, ajoutait-il. Cela se peut ; mais il oubliait que des intentions pacifiques et amicales ne se traduisent pas par des coups de fusil, qu'on ne commence pas, quand on veut se

concilier un peuple, par violer ses droits, froisser ses sentiments, réduire ses libertés et emprisonner ses princes !

Si j'insiste un peu sur ce triste épisode de la si glorieuse et si étincelante histoire du premier empire, c'est parce que cette guerre d'Espagne, qui naquit de l'aveuglement d'un homme de génie devenu despote, a manqué nous aliéner pour toujours le cœur de nos frères latins, les Espagnols. Pendant de longues années, l'anniversaire du *Dos de Mayo* fut célébré avec une tristesse farouche dans toute l'Espagne, et les Français ne pouvaient pas à Madrid se mêler sans danger à la foule. Aujourd'hui le *Dos de Mayo* est toujours un triste anniversaire ; mais la haine contre le Français a disparu ; les Espagnols ont compris qu'ils ne pouvaient rendre les Français responsables de la folie criminelle de Napoléon I^{er}.

XXXIV

L'EAU POTABLE A MADRID. — LA CALLE SERRANO.

ENTRETIEN AVEC M. MANUEL SILVELA.

Madrid est abondamment pourvue d'une eau fraîche et limpide, des plus agréables à boire, par le canal de Lozoya, qui commence à 70 kilomètres de la ville et traverse plusieurs aqueducs remarquables. C'est aussi ce canal qui alimente les fontaines de Madrid, dont plusieurs sont des œuvres d'art, entre autres la *fontaine de Cybèle*, la *fontaine d'Apollon*, la *fontaine de Neptune*, les *quatre fontaines*, la *fontaine de l'Alcachofa*, et la *fontaine Castellana*.

Jadis, il n'y a pas bien longtemps de cela, Madrid manquait d'eau potable ; le *Manzanarès* ne suffisait pas à abreuver les sables qui occupent son lit ! On voyait alors les marchands d'eau porter par toute la ville des brocs d'eau qu'ils vendaient de 1 peseta à deux réaux (50 centimes) : et quand le cri : *Hoy no hay agua ! Aujourd'hui il n'y a pas d'eau !* retentissait à Madrid, c'était des encombrements effrayants autour des rares fontaines où on pouvait puiser un verre d'eau.

On conçoit que Madrid ne pouvait ainsi rester éternellement vouée à la soif et qu'une œuvre telle que le canal de Lozoya s'imposait : c'est à la reine Isabelle II que revient l'honneur de l'avoir menée à bonne fin. C'est d'ailleurs à la reine Isabelle II qu'on doit les premiers grands travaux d'embellissements de Madrid.

Je ne sais si, en vous faisant parcourir Madrid avec moi, je n'ai point omis de vous signaler quelques-unes de ses curiosités : je ne le pense pas et, en tout cas, si j'ai omis de mentionner quelque édifice, l'omission ne doit pas être fort regrettable, car je vous ai parlé de tout ce qui mérite de l'attention et même quelquefois de ce qui pourrait ne pas la mériter. Donc n'insistons pas !

Il est une rue de Madrid pourtant où je vais vous mener avec moi, c'est la *calle Serrano* : elle part de la place où s'élève la porte d'*Alcala* et va, parallèlement au *paseo de Recoletos*, aboutir du côté de l'Hippodrome. Cette rue, neuve en partie, est bordée de belles maisons et, par un singulier hasard, elle est habitée par trois des hommes politiques les plus connus de l'Espagne. Si vous voulez, nous allons leur rendre visite, en commençant par le plus proche de la *place de l'Indépendance*, par M. Manuel Silvela, ancien ministre, un des chefs du parti conservateur et un des personnages politiques appelés à jouer un rôle considérable dans son pays. Aussi bien, par ces conversations avec les hommes les plus autorisés de l'Espagne actuelle, la situation politique de ce pays vous sera admirablement exposée.

Agé d'environ quarante-deux ans, de taille plutôt grande que petite, le front large et haut, un peu dégarni sur les tempes, les cheveux et la barbe semés de fils d'argent ; sur le nez, un lorgnon et derrière le lorgnon deux yeux vifs, jeunes, perçants, qui trahissent toute la perspicacité et la rapidité de jugement de M. Silvela. En somme, figure éminemment sympathique, esprit libéral ; on sent en M. Silvela l'homme d'État qui comprend son siècle, et qui veut marcher avec le progrès ; chez lui, pas d'idées préconçues, pas d'opinions intransigeantes ou retardataires.

— Que pensez-vous, Monsieur, lui ai-je dit, des nouvelles publiées dans certains journaux et qui donneraient à croire à une complète désunion entre vous et M. Canovas del Castillo ?

— Il m'est très agréable de répondre à cette question. Les bruits que l'on fait courir, sont l'œuvre de ceux-là justement qui ont intérêt à diviser le parti conservateur et à faire naître de la mésintelligence entre M. Canovas et moi.

« Le parti conservateur espagnol est et reste admirablement uni ; ce n'est certes pas moi, qui suis partisan d'un gouvernement fort, qui tenterai jamais quoi que ce soit pour ébranler la situation politique de notre chef, M. Canovas.

» J'ai fait mes premières armes politiques avec M. Canovas del Castillo ; j'ai pour lui une grande admiration et une grande amitié. Ce n'est pas seulement un homme politique des plus éminents, un orateur merveilleux, un écrivain distingué ; il représente à l'étranger notre parti conservateur. M. Canovas a fait la Restauration, l'histoire l'a rendu illustre ; son nom est coté sur les marchés financiers étrangers et ce n'est pas à tort qu'il inspire confiance.

» C'est, en outre, un homme capable de rendre de grands services à l'Espagne, et je serais le dernier à vouloir lui créer des embarras. Nous avons besoin, je le répète, d'un gouvernement quel qu'il soit, monarchique ou républicain. »

— Que pensez-vous de la conclusion d'un traité de commerce entre la France et l'Espagne ?

— « En l'état actuel, il est bien difficile de pronostiquer le résultat des négociations en cours. Pour ma part, je désire fort que les gouvernements des deux pays arrivent à s'entendre, car la France et l'Espagne ont besoin l'une de l'autre. Économiquement et commercialement, une entente entre les deux pays est inévitable, s'impose absolument. Nous avons peut-être plus besoin de vous que vous autres de l'Espagne, mais la France ne peut se passer de notre clientèle et vos négociants le reconnaîtront bien vite.

» La question du traité de commerce est une question étrangère aux questions de partis. Les libéraux ne pourraient pas faire plus que les conservateurs pour la résoudre ; toute l'Espagne, à ce sujet, pense comme M. Canovas del Castillo. Si le gouvernement français, qui est animé des meilleures intentions, et dont plusieurs membres sont d'avis de traiter avec nous, se laisse influencer par les opinions extrêmes de quelques-uns, s'il ne sait pas profiter du moment opportun pour traiter avec nous, le traité franco-espagnol ne se fera pas. »

— Mais l'emprunt espagnol ?

— « Évidemment, c'est là une grosse affaire pour notre gouvernement. Un emprunt espagnol sera difficile à Paris, si le traité de commerce avec la France n'a pas abouti, c'est vrai ; mais le marché de Londres est bien disposé pour nous et, en gageant le revenu des tabacs, il nous sera facile de faire un emprunt à un taux modéré. »

Je ne partage pas l'optimisme de M. Silvela à ce sujet : je crois qu'un emprunt de 700 millions, qui est indispensable, sera très difficile à faire pour l'Espagne, si elle continue à avoir une politique économique dirigée contre nous. Je le déplore, mais je le crains.

XXXV

CHEZ DON EMILIO CASTELAR. — ÉTAT POLITIQUE DE L'ESPAGNE.

SA MAJESTÉ LA REINE RÉGENTE. — S. M. ALPHONSE XIII.

Castelar est aussi célèbre en France qu'en Espagne. Petit, un peu gros, avec sa forte moustache blanche, son allure vive, sympathique, franche, sa voix aux éclats gais, son rire sonore, tel se présente tout de suite à vous le grand orateur espagnol. Castelar parle le français comme vous et moi, il aime la France comme un véritable Français. Son accueil est aussi charmant pour nos compatriotes que glacial pour les Allemands.

— « Il faut, mon cher ami, que vous veniez déjeuner avec moi un de ces jours. Nous pourrions causer longuement, car, en dehors des heures de repas, je suis débordé de besogne, affairé, préoccupé. Venez lundi... C'est entendu, n'est-ce pas ? à midi et demi. »

Ainsi m'invitait Castelar, dans son ravissant salon de la rue Serrano, meublé avec un goût tout parisien. J'acceptai avec reconnaissance, et je n'eus point à m'en repentir. Il n'est pas à table d'amphitryon plus gai, plus éloquent, plus charmeur que don Emilio, comme disent les Espagnols. Essayer de rendre ses propres paroles serait risquer d'être fort inférieur au modèle : je me contente donc de rapporter de mon mieux quelques-unes de ses déclarations.

Les convives étaient fort peu nombreux : un général des États-Unis du Nord, amputé d'un bras, écrivain et historien célèbre dans son pays, son secrétaire particulier, le délégué des États-Unis à l'Exposition historique américaine de Madrid et votre serviteur.

Au dessert, Émile Castelar se leva et porta un toast : « Je bois, dit-il, à la République française et à la République des États-Unis d'Amérique. aux deux républiques sœurs ! »



Et, en se rasseyant : « J'espère, ajouta l'ancien président de la république espagnole, pouvoir boire un jour aux républiques latines. Car tout ce qu'on dit touchant ma conversion à la monarchie est aussi malintentionné qu'inexat. Je suis, je reste, je mourrai républicain. Certes, je ne suis pas un apôtre de la révolution, comme Salmeron, je suis un modéré, un véritable opportuniste. Avant tout je veux le bonheur et la grandeur de ma patrie ; or, une révolution en ce moment nous jetterait dans d'interminables guerres civiles. Et nous n'avons jamais eu plus besoin de repos, de repos réparateur qu'aujourd'hui. Ce que je veux, c'est la république pacifique et sage, la république obtenue par le suffrage de tous, par une lente mais sûre évolution des esprits.

» Le mouvement libéral en Espagne est beaucoup plus grand qu'on ne pense ; chaque jour voit grossir nos rangs. Je suis sûr que, si le petit roi, dont la santé est héréditairement déplorable, venait à mourir, tout le monde proclamerait la république, même Silvela, même Sagasta, plutôt que de livrer le trône d'Espagne à des compétitions étrangères, plutôt que d'accepter un étranger pour roi.

» Avant tout, nous sommes Espagnols, restons donc Espagnols !....

» Par exemple, ce que j'attaque, si je respecte la forme du gouvernement, à l'heure actuelle, c'est la façon dont nous sommes gouvernés, Comment ? Aujourd'hui la question financière et économique prime toutes les autres, et nos gouvernants se disputent pour des questions secondaires, pour maintenir ou renverser un alcade plus ou moins prévaricateur.

» C'est insensé. L'exemple de la France, si riche, si puissante, qui est en train de battre l'Allemagne pacifiquement par le seul fait de sa prospérité financière, devrait pourtant nous ouvrir les yeux. Il faut que nous fassions en Espagne une politique d'affaires, une politique pratique : avant tout que nous fassions un traité de commerce avec la France. Notre intérêt même est de rester liés économiquement avec la France : l'union des intérêts, voilà le meilleur traité d'alliance.

» Mais surtout plus de discussions oiseuses, de luttes politiques byzantines. Travaillons sérieusement, réorganisons l'administration, faisons payer l'impôt par tout le monde et encourageons nos agriculteurs, nos commerçants, nos industriels. Nous nous laissons mourir de misère sur un tas d'or, car notre pays pourrait produire trois fois ce qu'il produit. »

Castelar a absolument raison sous ce dernier rapport.

Je ne sais si les apparences sont toujours trompeuses, mais je crois

qu'en Espagne le proverbe ne ment pas. Les façades sont superbes : la Banque d'Espagne a un immeuble qui fait pâlir ceux des banques les plus riches des Etats européens ; mais il paraît qu'il n'y a que du papier dans les coffres.

La fortune publique en Espagne est répartie entre quelques mains, et si on y constate, assez rarement d'ailleurs, quelques grandes et opulentes familles, on y rencontre généralement une profonde misère.

« Depuis six ans, me disait un négociant qui a toujours soixante mille francs au moins de numéraire dans son coffre pour les besoins de son commerce, je n'ai pas reçu une seule pièce d'or. Les pièces de cinq pesetas, les *douros* abondent, les billets de banque sont toujours de plus en plus crasseux et de plus en plus nombreux, mais l'or est toujours introuvable. Il est, dit-on, dans les caisses de la Banque d'Espagne, qui refuse régulièrement d'en donner en échange de ses billets. »

*
* *

Autour de Madrid, la campagne est déserte, morne ; c'est un désert inculte et pierreux. En Andalousie, le sol est riche, le climat délicieux, mais les hommes ont toujours l'air de digérer quelque chose en fumant une cigarette. Ils chantent, ils dansent, ils vivent pour presque rien : la vie est belle à ne rien faire. Pourquoi travailler ? La paresse est noble, le travail est dégradant : voilà ce qu'ils doivent penser.

M. Paul Lafargue serait le bienvenu là-bas avec ses théories sur la paresse. Du reste, l'Andalousie est assez socialiste, républicaine socialiste. Je suppose que ces braves gens du peuple ne savent pas trop au juste ce que veut dire socialisme, mais évidemment les doctrines qui déclarent qu'on doit tout posséder sans rien faire, doivent leur sourire.

La Catalogne, malgré une grande quantité d'ouvriers anarchistes à Barcelone et dans d'autres centres, est plutôt conservatrice et protectionniste ; les provinces basques adorent toujours, quoique de moins en moins, don Carlos. En somme, l'Espagne est fort divisée, et les idées sages et libérales y comptent chaque jour plus de partisans.

*
* *

... De taille moyenne, l'air modeste et bon, le regard humide et doux, avec parfois un sourire furtif, qui illumine sa figure toujours

attristée, telle est la reine Marie-Christine d'Espagne. Elle affecte une simplicité touchante ; sans cesse vêtue de noir ou de gris, elle est et demeure la veuve inconsolée d'Alphonse XII, la mère chaste et pleine de tendre affection du petit roi Alphonse XIII.

Entre son fils chéri et ses doux et lamentables souvenirs, elle vit comme une sainte et un peu comme une recluse. Pas de distractions ; les fêtes lui sont à charge. A Huelva, à Séville, plus récemment à Madrid, on sentait à la voir qu'elle n'assistait aux cérémonies et aux réceptions que pour accomplir son devoir de reine et que sa couronne de diamants pesait à son front. Au théâtre, elle aspire au dernier acte. Son bonheur est d'élever son fils et ses deux filles, loin du bruit, loin de la pompe royale.

*
* *

Tous les cœurs battent à l'unisson pour ce frêle et gentil enfant, dont la petite tête bouclée respire l'intelligence et l'espièglerie. Dire que ce sera un grand roi, lui prédire une destinée moralisatrice pour l'Espagne, ce serait peut-être beaucoup. Il faut lui souhaiter de vivre en bonne santé le plus longtemps possible ; sa mort serait un grand malheur pour l'Espagne.

Mais sa santé délicate est une cause constante d'appréhensions, et la monarchie espagnole ne tient qu'à un fil. Quoi qu'il arrive, un enfant de six ans et demi est toujours sympathique, et le petit roi d'Espagne est, comme tous les enfants, malicieux et charmant.

* *
*

Une petite anecdote en passant. Lors de la réception officielle dans le palais de la députation provinciale à Huelva, le petit roi se tenait à côté de la reine, sa mère, son grand chapeau de paille blanche à la main, le sourire aux lèvres. Vinrent les membres du corps diplomatique, composé pour la circonstance de l'ambassadeur d'Italie et des ministres plénipotentiaires des républiques américaines. Chacun d'eux présenta à tour de rôle ses hommages à Leurs Majestés, et la cérémonie durait un peu trop, ce me semble, au gré du jeune roi, désireux de voir passer le cortège historique. Tout d'un coup, il s'avise de trouver que le ministre d'Haïti, qui était en face de lui, le regardait sans doute d'une façon inti-

midante, car, furieux, il lui fit un pied de nez... vraiment royal. Scandale inouï! Affaire diplomatique, presque *casus belli*!

Mais le ministre d'Haïti à Madrid est un homme de beaucoup d'esprit, et, lorsque la reine régente déclara que le petit roi serait privé de dessert, il fut le premier à intercéder en faveur du jeune et espiègle souverain.

DON ANTONIO CANOVAS DEL CASTILLO. — OPINION DE CE GRAND HOMME
D'ÉTAT SUR LA SITUATION POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ESPAGNE.

— LES SYMPATHIES MUTUELLES DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

— UNE ALLIANCE FUTURE.

— Que pensez-vous de M. Canovas, mon cher Maître ? demandai-je un jour à Castelar.

« — C'est un convaincu, me répondit-il, mais un ennemi du progrès en politique. Il est partisan de la forme monarchique, il ne voit que la forme monarchique ; pas d'autre gouvernement ne lui semble possible. Il veut le bien de l'Espagne ; mais il ne voit pas toujours la lumière. Au demeurant, un homme de très grande valeur que j'estime fort ; un seul défaut, c'est de vouloir tout faire par lui-même, de se surmener et de se fatiguer beaucoup plus qu'il ne devrait à son âge. C'est un orateur admirable ; pour réfuter des arguments, démolir un discours hostile qui a impressionné, pour changer l'opinion des auditeurs, M. Canovas del Castillo m'est supérieur. »

Cette opinion de Castelar sur M. Canovas prouve la modestie de l'illustre orateur et son amour de la vérité.

Certes, en Espagne, plus que partout ailleurs, la critique est aisée, et si l'on songe aux nombreuses difficultés morales et matérielles que M. Canovas devait surmonter à chaque instant, on comprend bien vite combien grande a été la tâche de cet homme d'État, et quel énorme talent il lui a fallu dépenser, sans compter, pour arriver à se maintenir, parmi tous ces appétits déchainés, dans un équilibre malheureusement instable.

C'est huit jours avant son renversement par les Cortès que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. Canovas del Castillo, alors président du conseil des ministres d'Espagne, l'entretien que je vais rapporter plus loin.

Il y a deux hommes en M. Canovas : le savant et l'homme politique. Il suffit de l'avoir aperçu, affairé, inquiet, dans son grand salon du palais de la présidence du conseil des ministres, pour comprendre cet homme d'une activité fébrile, entre les mains duquel ont été les destinées de l'Espagne. M. Canovas voit tout, connaît tout dans son gouvernement; pas un ministre ne prend une décision, ne signe un décret sans le consulter; rien ne se fait sans lui, tout se fait par lui. D'où, pour cet homme déjà âgé, un travail énorme, une fatigue inouïe !

De taille plutôt petite que grande, les cheveux gris, la moustache petite et grise, toujours vêtu d'une redingote noire qui a l'air trop large, on sent, en le regardant, que M. Canovas ne dort pas toutes les nuits, que les pensées assiègent son front. Tout respire chez lui une grande lassitude et une immense volonté. Ses yeux se sont usés à lire; car il tient à tout lire lui-même : ils sont voilés, ternes. Il lui faut se servir d'un lorgnon pour parcourir le moindre écrit.

Mais ôtez cet homme d'État de ses affaires, ne lui parlez plus politique, entreprenez-le de littérature, d'art oratoire, d'histoire et de philosophie. L'œil s'allume, la figure s'éclaire, l'homme est transfiguré : il parle et vous restez sous le charme. Même en français, même en cette langue qui n'est pas sa langue maternelle, il s'exprime avec une pureté, une correction remarquables.

La science historique, l'éloquence, voilà ses seules amours; dans un somptueux hôtel qui fait le coin du *paseo de Recoletos* et de la calle Serrano, il s'est fait construire une magnifique bibliothèque qui comprend tout un corps de logis isolé, divisé en deux grandes salles aux murs couverts de volumes, qu'une galerie circulaire permet d'atteindre aux rayons les plus élevés.

Là sont classés, catalogués vingt-huit mille volumes; il y a là la plus belle collection d'ouvrages historiques que possède l'Espagne. M. Canovas a réuni, pour écrire l'histoire de Philippe II et de Philippe III, une foule de documents d'une rareté extrême. Il possède aussi des manuscrits merveilleux, entre autres les livres d'études de don Pedro le Cruel, enrichis d'enluminures que l'on dirait faites d'hier. Sur une grande table, au centre de la première salle, se dresse un bronze représentant Alphonse XII, dont il fut le ministre le plus habile et le meilleur ami.

Mais je ne veux pas décrire les chefs-d'œuvre artistiques, les curiosités anciennes éparses dans la bibliothèque, dans la serre, dans les grands salons de ce véritable palais. Tableaux, statues, armures authentiques,

tapis, meubles, tout est admirable, tout est éblouissant. La maison de M. Canovas del Castillo est un des plus riches musées du monde.

Je dois à l'obligeance du président du conseil des ministres d'avoir pu visiter sa demeure et contempler les trésors qui y sont accumulés ; voici maintenant les principaux passages de notre conversation :

« — Ainsi, tout ce que l'on a dit en France, à l'occasion du baptême de la fille de Guillaume II ?

« — Ce sont des calomnies et des sottises, me répondit vivement M. Canovas. Moi, l'ennemi de la France ! Pour quel motif ? Avant tout, j'aime mon pays qui a besoin de paix, de repos, de réformes. Songer à le lancer dans une politique agressive ou hostile à qui que ce soit serait une pure folie. D'ailleurs une alliance avec l'Allemagne ne nous serait d'aucune utilité ; géographiquement, nous sommes en dehors de toutes les questions qui peuvent diviser l'Europe ; économiquement, nous avons besoin de travailler sans relâche pour tenir notre place dans le monde.

» L'exemple de l'Italie n'est pas pour nous encourager à nous jeter dans les bras de l'Allemagne. L'empereur Guillaume II nous a fait une politesse, en demandant à S. M. la reine régente d'être marraine de sa fille. Notre réponse était obligée : nous devions rendre courtoisie pour courtoisie. Nous l'avons fait ; mais nous n'avons pas fait davantage. »

— Mais on avait parlé du Maroc, d'une alliance ayant pour dessein d'empêcher toute autre puissance que l'Allemagne d'exercer un protectorat sur cet empire africain.

« — Encore une de ces rumeurs comme en fabriquent ceux qui n'ont pas la moindre notion des intérêts de l'Espagne. Je suis convaincu, quant à moi, que nous n'avons, nous autres Espagnols, rien de bon à faire en Afrique. Nous voulons le maintien du *statu quo* au Maroc, et nous ferons tous nos efforts pour empêcher que n'importe quelle puissance aille s'établir dans ce pays. Si nous devons lutter pour atteindre ce résultat, lutter diplomatiquement s'entend, il est évident que nous nous appuierons sur ceux qui auront les mêmes intérêts que nous. Gibraltar n'a plus grande importance ; d'ailleurs, nous le surveillons sans cesse. Ce qui nous est indispensable, c'est la liberté du détroit. Puisque la France n'a aucun désir d'annexer le Maroc, nous serons avec elle pour empêcher une troisième puissance de le faire ; si, au contraire, la politique française nous inquiétait !....

» J'ai tout lieu de croire que l'Allemagne n'a aucune velléité de faire du Maroc une colonie ou de lui imposer son protectorat. Quant à

l'Espagne, sa situation financière ne lui permet pas de se payer le luxe d'une nouvelle campagne en Afrique.

» Le pourrait-elle, d'ailleurs, qu'elle ne devrait pas le faire. La question du Maroc, que nous devons nous efforcer de laisser dormir le plus possible, pourrait devenir une nouvelle question des Dardanelles, un prétexte à toutes sortes de complications diplomatiques mettant en danger la paix de l'Europe. Encore une fois, la paix nous est indispensable en Espagne.

» Lorsqu'un homme est animé des intentions les plus pacifiques, croyez-vous qu'il soit sage d'aller sermonner les uns, gronder les autres ? N'est-ce point le propre d'un fou de mettre son chapeau sur l'oreille et d'invectiver les passants ? Le matamore n'attrape que de mauvaises affaires. Un gouvernement, qui veut fermement vivre en bonne intelligence avec ses voisins, doit s'efforcer de mettre à l'unisson ses paroles et ses actes.

» Ma politique a toujours été inspirée par le désir d'avoir des relations étroitement amicales avec tous nos voisins : nous avons les meilleurs rapports avec le sultan du Maroc, nous allons essayer d'unir les intérêts économiques de l'Espagne et du Portugal par un traité avantageux pour nos deux pays. Il n'a pas été, jusqu'à ce jour, question d'alliance politique entre les deux pays ; nous voulons arriver à former un *Zollverein* ibérique, pour nous défendre contre le protectionnisme exagéré des autres nations de l'Europe. En amenant ce rapprochement entre le Portugal et l'Espagne, je n'ai fait que mon devoir de bon patriote.

» Nous avons une bonne, une excellente armée, mais numériquement très faible ; nous avons moins de troupes que sous Charles III, il y a un siècle. Et pourtant depuis lors, les effectifs des armées européennes ont décuplé !

» Telle qu'elle est notre armée est très suffisante pour défendre notre territoire et faire respecter notre neutralité. Tous mes efforts tendent, du reste, à la rendre plus forte et plus nombreuse. Son armement est très bon, ses officiers sont très instruits. Nous avons des cadres pour un million d'hommes. Notre flotte aussi a besoin d'être augmentée, elle aussi n'a qu'un défaut : elle est trop faible, numériquement parlant.

» Mais, quand nous aurions aujourd'hui la plus belle armée du monde, cela n'empêcherait pas notre situation financière d'être mauvaise et notre organisation administrative défectueuse. Faire des réformes, c'est facile à dire, mais en Espagne, c'est bien difficile à exécuter.

Toutes les fois que j'essaie de nettoyer nos écuries d'Augias, tout le monde me lâche. Mes ennemis seuls sont contents !

» L'Espagne est naturellement riche, le sol est fertile et nos populations sont plus travailleuses qu'on ne le croit généralement. Ce qui manque chez nous, c'est l'argent, ce sont les capitaux. Vos intérêts à vous, Français, sont considérables en Espagne. Mines, chemins de fer, tout a été créé par vos banquiers et cependant c'est vous autres qui, en ce moment, nous faites la guerre économique la plus rude.

» Le traité de commerce franco-espagnol ! C'est la grosse question pour l'Espagne, mais c'est aussi une importante question pour vous. Avec les tarifs actuels, le commerce de nos pays souffre.

» Nous vous achetions des produits manufacturés, nous donnions du travail à vos usines, à votre industrie. L'Espagne est pour la France une cliente qui fait des achats considérables et avec laquelle on refuse sans motifs de continuer les affaires.

» Vos vigneron se plaignent, dites-vous ! Croyez-vous que nous n'avons pas le phylloxera en Espagne comme vous l'avez eu en France ? Allez voir à Malaga les jolies vignes qui subsistent : toute cette région est ruinée. D'ailleurs votre production ne peut suffire à votre consommation et surtout à votre exportation. Vos négociants venaient acheter ici nos vins au sortir des cuves, notre raisin même, et le jus de la vigne d'Espagne devenait du vin de Bordeaux. Où était le bénéfice ? Pour nos propriétaires qui vendaient leur vin quinze francs l'hectolitre ou pour vos négociants qui revendaient cent vingt francs ce qu'ils avaient payé quinze ?

» Les relations entre les deux pays étaient devenues, pendant ces dernières années, extrêmement nombreuses et fort amicales ; nous étions inondés de vos voyageurs et nous ne nous en plaignions pas. On a ici de très grandes sympathies pour la France ; on l'aime comme une sœur aînée, comme la sœur latine de l'Espagne. Et ce sont ces sympathies, c'est cette amitié que vous êtes en train d'amoindrir par ce protectionnisme à outrance, ce protectionnisme exagéré. Croyez-vous qu'il ne soit pas possible de protéger vos agriculteurs et vos industriels sans chercher à ruiner, pour cela, un pays ami, dont la ruine serait plus sensible à vos capitalistes qu'à tous les autres ?

» J'espère que l'opinion publique reviendra chez vous à de plus sages sentiments et que nous pourrons un jour, enfin, abolir économiquement, entre nos deux grands pays, ces Pyrénées qui depuis Louis XIV ne devraient plus exister. Ma politique pacifique traduit le vœu de toute

la nation espagnole ; tout le monde, chez nous, désire une politique d'affaires, de travail, de relèvement industriel et commercial. Il faudrait pouvoir réaliser beaucoup de réformes dans les finances, dans l'administration. Moi, qui n'ai plus d'ambition que pour mon pays, qui ne fais plus de beaux rêves et n'ai de grandes pensées que pour tout ce qui concerne la grande nation espagnole, je voudrais accomplir toutes les réformes que je sens nécessaires, réorganiser toutes les branches du gouvernement, doter l'Espagne d'une administration honnête ! Mais en aurai-je le temps ou la force ! Ce qui me console, ce qui me rassure sur l'avenir de mon bien-aimé pays, c'est la conviction que ma politique a aujourd'hui de profondes racines dans l'opinion publique, que le programme que je voudrais exécuter, mes successeurs seront forcés de le remplir. »

*
* *

Je n'ajouterai presque rien à l'exposé, que m'a fait avec tant d'autorité M. Canovas del Castillo, de la situation politique et économique de l'Espagne : comme lui, je souhaite que, tout en protégeant le plus possible nos agriculteurs et nos paysans dont les doléances étaient très légitimes avant nos nouveaux tarifs douaniers, nous fassions tous nos efforts pour arriver à conclure avec l'Espagne un traité avantageux pour les deux pays.

Nul chez nous ne songe à ruiner l'Espagne et, si le gouvernement espagnol y met un peu de bonne volonté, je crois qu'il sera assez facile de concilier les intérêts réciproques des deux nations.

Ce n'est pas aujourd'hui que notre production vinicole est presque redevenue égale à ce qu'elle était il y a vingt ans, avant l'invasion du phylloxera, aujourd'hui que nos vignobles ont donné cette année-ci environ 50 millions d'hectolitres, soit 20 millions de plus qu'il y a l'an dernier, que le gouvernement espagnol serait habilement inspiré en fournissant au parti protectionniste français, qui est très puissant, de nouveaux griefs capables de justifier une rupture économique complète.

Quel intérêt l'Espagne aurait-elle à mécontenter, à froisser injustement les susceptibilités d'une nation amie, d'une voisine qui tient la première place parmi les nations qui font des affaires avec elle, qui en 1888, par exemple, lui achetait pour 350 millions de produits ? Quel intérêt surtout aurait-elle à le faire pour plaire à l'Allemagne qui ne lui achète que pour environ 12 millions de produits ?

Je suis sûr que les hommes éminents qui dirigent la politique espagnole ouvriront leurs yeux à la lumière, que les Cortès refuseront d'entreprendre une politique économique antifrançaise, et, que les sympathies des deux peuples s'affirmant de plus en plus, d'étroites relations économiques tout à fait amicales s'établiront entre les deux nations latines. Le *modus vivendi*, qui régit les rapports commerciaux de nos deux pays, a été prorogé le 30 décembre 1893 par les deux gouvernements. L'Espagne accorde à la France le même traitement qu'à la Suisse, l'Allemagne, etc., avec lesquelles elle a conclu des traités spéciaux ; en retour, la France concède à l'Espagne le bénéfice du tarif minimum et lui accorde quelques petites faveurs.

C'est une solution à laquelle applaudiront Français et Espagnols. Mais elle est provisoire cependant ; elle prouve le désir du gouvernement espagnol de resserrer les liens d'amitié qui unissent nos deux pays, mais elle ne donne pas satisfaction complète aux légitimes revendications des commerçants et des producteurs français et espagnols. Il faut donc souhaiter que l'on parvienne, par des concessions mutuelles, à améliorer le *modus vivendi* actuel au point d'en faire un traité réciproquement avantageux aux deux pays.

*
* *

La France ne refuse pas son amitié à l'Espagne, elle la lui offre, elle la lui donne sans arrière-pensée : tout dernièrement encore, lors des incidents du Maroc, toute la presse française a applaudi à l'énergie et au patriotisme des Espagnols et la presse a traduit l'opinion de toutes les classes de notre nation.

La France saura toujours tendre à sa voisine une main secourable et généreuse ; elle ne l'abandonnera pas, elle l'aidera au contraire de toutes ses forces.

Est-ce que l'Espagne, cette terre de soldats et de héros, l'Espagne, si fertile en écrivains, en penseurs et en poètes, l'Espagne, patrie privilégiée des grands orateurs, ne doit pas à ses sympathies, à ses intérêts, à ses aspirations les plus pures, que dis-je ? à son origine commune, d'être la sœur bien-aimée et l'alliée naturelle de la nation française ?

Pour ma part, je crois en la vitalité de cette race énergique et fière, courageuse et indomptable. Une nation qui, comme l'Espagne, a su

conserver intacte la foi de ses pères, chez qui le culte de Dieu n'a d'égal que l'amour de la patrie, ne doit jamais désespérer de son avenir.

Je suis sûr que l'Espagne saura reconquérir un jour la grande place qu'elle a jadis si glorieusement occupée dans le monde et que l'Espagne et la France marcheront, la main dans la main, vers de brillantes destinées communes.

Et pour terminer, je formulerai un vœu patriotique, auquel tous les Français s'associeront. Nous savons tous avec quelle émotion indescriptible, quelle touchante unanimité, nous avons crié *hier* : *Vivent nos amis les Russes !* Eh bien, j'espère que nous crierons *demain*, tous ensemble encore, avec un égal enthousiasme, une égale unanimité : *Vivent nos amis les Espagnols !*



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
CHAPITRE I. De Paris à Irun.....	1 à 3
» II. Une nuit à Irun.....	3 à 6
» III. Irun et Fontarabie.....	6 à 8
» IV. De Madrid à Séville. — Entrée de Leurs Majestés à Séville.....	8 à 13
» V. Huelva.....	13 à 15
» VI. Le Congrès des Américanistes. — Arrivée de Leurs Majestés à Huelva.....	15 à 19
» VII. Visite au monastère de la Rabida.....	19 à 22
» VIII. Les fêtes d'Huelva.....	22 à 24
» IX. Inauguration du monument de Christophe Colomb sur l'esplanade de la Rabida.....	24 à 27
» X. D'Huelva à Séville.....	27 à 30
» XI. Séville la Belle.....	30 à 33
» XII. Un carrousel militaire à la Plaza de Toros. — L'Alcazar de Séville. — La santé du jeune roi.....	33 à 40
» XIII. Les places de Séville. — Une réception à l'hôtel de ville de Séville.....	40 à 43
» XIV. La manufacture des tabacs.....	43 à 46
» XV. Pose de la première pierre d'une école par la reine régente. — Les promenades de Séville. — La tour del Oro. — Réception à l'Alcazar.....	46 à 50

	PAGES
CHAPITRE XVI. La cathédrale de Séville et la Giralda.....	50 à 57
» XVII. Le palais de San-Telmo. — Les Gitanos de Triana ...	57 à 60
» XVIII. La maison de Pilate. — Les bibliothèques et le Musée de Séville.....	60 à 64
» XIX. Les Andalous et les Andalouses.....	64 à 69
» XX. De Séville à Cordoue.....	69 à 71
» XXI. La Carrahola et le pont d'Octave-Auguste à Cordoue.	71 à 74
» XXII. La Mosquée de Cordoue.....	74 à 79
» XXIII. La tour de Malmuerta et l'Alcazar Viejo	79 à 82
» XXIV. Madrid. — La puerta del Sol.....	82 à 85
» XXV. Entretien avec M. Navarro Reverter. — La rue d'Alcala. — Le salon de Prado. — La Banque d'Espagne. — Le palais de Buenavista	85 à 89
» XXVI. Le palais des Cortès. — Le musée royal de peinture. — Le jardin botanique	89 à 91
» XXVII. Inauguration des Expositions historiques européenne et américaine dans le palais de la bibliothèque. — La Monnaie. — Le palais de l'Industrie et des Beaux- Arts.....	91 à 95
» XXVIII. Chez le général Azcarraga. — L'armée espagnole. — Les églises de Madrid.....	95 à 100
» XXIX. Arrivée de Leurs Majestés à Madrid. — La cavalcade du Commerce et de l'Industrie. — Ma visite au Palais Royal de Madrid.....	100 à 106
» XXX. L. M. le roi et la reine de Portugal à Madrid. — Le roi du ciel et le roi de la terre. — La place de Oriente. — Dîner de gala au Palais Royal.....	106 à 109
» XXXI. L'armeria real. — La cavalcade historique. — La plaza mayor.....	109 à 113
» XXXII. Le roi et la reine de Portugal à l'Escorial. — Leurs Majestés à la course de taureaux. — Portraits de la reine Amélie et du roi Dom Carlos. — Réception de M. Gaston Routier par S. M. la reine de Portugal. — Départ des souverains pour Lisbonne.....	113 à 117
» XXXIII. Les théâtres de Madrid. — La plaza de toros et les cirques. — Le Bueno-Retiro. — Les Académies et les Musées de Madrid. — L'Hôtel de Ville. — Le Manzanarès. — Le pont de Tolède. — Le monu- ment du Dos de Mayo. ...	117 à 123

CHAP. XXXIV.	L'eau potable à Madrid. — La calle Serrano. — Entretien avec M. Manuel Silvela.....	123 à 126
» XXXV.	Chez Don Emilio Castelar. — Etat politique de l'Espagne. — Sa Majesté la Reine régente. — S. M. Alphonse XIII.....	126 à 131
» XXXVI.	Don Antonio Canovas del Castillo. — Opinion de ce grand homme d'État sur la situation politique et économique de l'Espagne. — Les sympathies mutuelles de la France et de l'Espagne. — Une alliance future	131 à 138

